

## INTRODUCTION

### L'HUMBLE VÉRITÉ

#### SOMMAIRE :

- I - CE QU'EST JÉSUS-CHRIST. L'HOMME-DIEU ;
  - . L'INCARNATION-TRANSFIGURATION ;
  - . L 'APÔTRE PAUL ET LES ACTES ;
  - . LES DEUX « HYPOSTASES » ;
  - . FILS UNIQUE OU FILS PREMIER-NÉ ;
  - . FEMME ! FEMME, VOIS LE FILS DE TOI ;
  - . CÉRINTHE ET LE SELON JEAN ;
  - . LES ÉVANGILES ;
  - . DESTRUCTION DE L'EMPIRE ROMAIN;
  - . CHRISTIANOï = CHRESTOï ;
  - . L'ÈRE CHRÉTIENNE ;
  - . LA CONVERSION DU MONDE ;
  - . L'EFFET RÉTROACTIF ;

#### II. - LE CHRIST HISTORIQUE

- LE LIEU DE NAISSANCE ;
- LA DATE DE LA NAISSANCE ;
- MESSIE-JUIF SOUS TIBÈRE ;
- LE JOANNÈS-CHRIST ET L'APOCALYPSE ;
- L'HEURE DU MESSIE ET LE RÈGNE DE MILLE ANS ;
- LE PÈRE ;
- LE NOM ;
- LA MÈRE ;
- LES FRÈRES ET LES SOEURS ;
- LA CARRIÈRE ;
- LE CALVAIRE OU GOLGOTHA ;
- LA PIERRE DU TOMBEAU OU LE CADAVRE DÉROBÉ ;

**SHOUT**  
**SHARE** **IT**



**LA SÉPULTURE EN SAMARIE ;**

**SURVIE ET RÉSURRECTION ;**

**L'AGE APOSTOLIQUE ;**

**SIMON-PIERRE ET LES ACTES ;**

**LES JACOB-JACQUES ;**

**DESTRUCTION DE LA NATION JUIVE ;**

**LES JUIFS ET LE CHRISTIANISME ;**

Je dédie, en toute simplicité et confiance, à l'opinion du monde, comme à un jury de bonne foi dont je ne redoute pas le verdict, quel qu'il puisse être, aujourd'hui ou demain, - demain, surtout, - **le fruit de plus de vingt-cinq années de recherches et d'études**, purement historiques, sur les Origines du Christianisme en général, et, par suite, mais plus particulièrement, sur l'identité, la vie, la carrière du vrai personnage ayant eu chair qui, dans les Evangiles et autres Écritures, a été dissimulé sous le pseudonyme de Jésus-Christ, et transfiguré en Dieu, fils de Dieu, auteur et fondateur de la religion chrétienne et Rédempteur de l'humanité. Comme le lecteur aime savoir où on le mène, et, aussi, pour la clarté et la franchise, surtout en une matière où, depuis qu'elle l'explore, la critique des « savants et érudits », aussi aveugle que la foi qu'elle inquiète, sans satisfaire la raison, n'a frayé jusqu'à ce jour que des chemins sans issues, je crois utile de projeter en pleine lumière, au seuil même de cet ouvrage, les conclusions auxquelles j'ai abouti, dont je fournirai les preuves, appréhendant plus de n'être pas bref et concis que d'en manquer, et qui opposent la loyauté de l'Histoire et de la vérité à la légende pleine d'onction, mais frauduleuse <sup>1</sup>

Voici :

## I - CE QU'EST JÉSUS-CHRIST

- **L'homme-dieu**. - Le personnage que les Évangiles et autres Écritures chrétiennes, canoniques ou non, appellent tantôt Jésus, tantôt Christ ou le Christ, tantôt Jésus-Christ, comme si les deux mots étaient un nom de personnes <sup>2</sup>, constitue un être double, mi-réel, mi-

<sup>1</sup> Je dis *frauduleuse*. Le mot est gros. Ce n'est ni par plaisir, ni par paradoxe, ni pour le scandale que je l'écris. Mais Ernest Renan, l'illustre auteur, trop illustre, à mon sens, comme critique scientifique, de la Vie de Jésus, n'a-t-il pas avoué dans la préface de son oeuvre (treizième édition) ? : « J'ai voulu que mon livre gardât sa valeur, même le jour où l'on arriverait à regarder un certain degré de fraude, comme inséparable de l'histoire religieuse ». Qu'est-ce à dire ? Si la fraude, d'après Renan, - et Renan est ce qu'on appelle un critique libéral, - est, à un certain degré, dont il évite de nous dire la limite, car il n'y en a pas, un élément inséparable de l'histoire religieuse, et plus ecclésiastique que religieuse, celle que fait Renan, j'ai le droit de déclarer, sans intention injurieuse, dont le sentiment est loin de moi, comme constatation d'un fait évident, que l'histoire religieuse est légende frauduleuse. Renan prouve à peine la fraude: pour lui, elle est « pieuse ». Pour moi, qui fais de l'Histoire tout court, la fraude est la fraude tout court. Je laisse au lecteur le soin de décider si, pieuse, spéculant sur certains besoins de l'Âme dans un but de domination et de lucre, elle n'est pas d'autant plus méprisable.

<sup>2</sup> Alors qu'ils forment un titre signifiant : l'Oint libérateur: Christ (Christos, en grec ; Christus, en latin) est la traduction exacte du mot hébreu Meschiah, francisé lui aussi sous la forme Messie, et qui veut dire : oint (oint d'huile). les rois hébreux, chefs politiques et religieux, souverains - pontifes, était consacrée et sacrée par l'onction, par le chrisme, comme chez d'autres peuples la cérémonie du sacre, pour les rois, est le couronnement. Jésus ( en grec:%%%%), est une forme dérivée de l'hébreux Ieoshouah ou Iaoshouah, signifiant : secours d'Iao, de Iahwé, d'où le sens de Sauveur, celui qui délivre, celui de qui vient le salut, le libérateur. En grec: %%%%%... ; en latin : Salvator.

Dans les documents primitifs, le héros des Evangiles devait, à côté de son non juif de circoncision, porter le titre de Meschiah-Iesohoua, en grec christos-Sôter. Par conciliation entre les juifs purs et les Judéo-Hellènes, quand les récits sont passés de Syrie dans le monde grec, les scribes ont unis l'un des vocables hébraïque, à peine hellénisé à la traduction grecque de l'autre : Iesous-christos . En français : Sauveur-Oint, ou Sauveur Christ et,

fictif, fabrication littéraire de scribes juifs qui se sont efforcés, pendant deux siècles successifs, à partir du troisième, d'assembler et de fondre en une individualité unique deux éléments essentiels, qui ne sont même pas contemporains, comme date de naissance d'apparition :

1- Un homme de chair et d'os, qui a vécu réellement en Palestine au temps d'Auguste et de Tibère, c'est-à-dire aux premiers siècles de l'ère vulgaire; qui a joué un rôle de premier plan "en ce temps", le rôle d'un chef de secte politico-religieuse, en guerre ouverte, armes à la main, contre les Romains et la dynastie hérodiennne qui régnait alors Judée, race d'origine iduméenne, non davidique, dont les princes n'avait pas été « Oints », et, s'il détenait le pouvoir politique, grâce à l'appui et la protection de Rome, n'était pas en même temps, pontifes religieux ; considérés comme usurpateur du trône de David par les juifs fanatiques, ils furent l'objet de leur haine féroce. Juif fanatique lui-même, l'homme de chair et d'os qui est en Jésus-Christ, rebelle aux autorités, fut capturés après sédition, trouble, émeutes et meurtres, fût jugé, condamné à mort et crucifié par ordre de Ponce-Pilate , procureur de Judée au nom de Rome.

On peut l'appeler "Christ", et nous l' appellerons souvent ainsi, Messie-Christ, en le distinguant bien de Jésus-Christ, dont il n'est que la moitié historique, mais en donnant au mot Christ son sens hébraïque étroit de Meschiah .<sup>3</sup>

Car il voulut bien être le Messie juif, Oint par excellence, en tant que celui des descendants de David, qui, d'après d'anciennes prophéties des Jacob, des Moïse, des Nabis, devait restaurer le royaume d'Israël et venger le peuple juif des injures des nations, mais qui n'y réussit pas.<sup>4</sup>

Durant tout le premier siècle, et jusqu'à la destruction de la nation juive par Hadrien au second (en135), aucun auteur grec ou romain, aucun scribe d'Église non plus, quoi qu'on dise, n'a connu le Jésus-Christ des Évangiles et des Écritures chrétiennes; nul n'a connu les Évangiles ni les Écritures chrétiennes qui n'existaient pas, à l'exception de l'Apocalypse, d'ailleurs retouchée depuis, et des Commentaires, à dessein supprimés par l'Eglise, que, dans le premier quart du second siècle, en fit le Juif que les scribes ecclésiastiques ont caché sous le pseudonyme de Papias, et qui fût, d'après eux, Évêque d'Hiérapolis en Phrygie, en un temps où il n'y avait pas d'Évêques. Tous les historiens latins, tels Tacite, Suétone, et juifs, tels

---

nom propre : Jésus-Christ . Mais Jésus-Christ n'est pas plus un nom propre que Général Vainqueur, Eminent Maître, Juge Intègre. Ces observations ont leur importance, qui est grande.

<sup>3</sup> De même, les mots *christianoï*, en grec, *christiani*, en latin, ont le même sens que l'adjectif hébraïque que l'on tirerait du mot *meschiah*, pour désigner les partisans du Messie, comme, en français, les messianistes, ou, d'après le mot grec, les *chrétiens*, et non les *chrétiens*. Observation analogue sur les substantifs christianisme et messianisme qui sont, étymologiquement de même sens pour désigner une même doctrine juive que Tacite appelle « l'exécrable superstition », et Dion Cassius « une impiété qui s'est glissée dans la religion des juifs ». Les mots français Christ, christianisme, chrétien, tels qu'on les entend d'ordinaire, ne correspondent pas à la vérité historique, avant le quatrième ou le cinquième siècle, c'est-à-dire avant le moment où la religion chrétienne, - qui a mis trois cents ans à se former, dit Renan, - a été faite ou à peu près, et, pour tout dire, à l'époque où les messianistes-chrétiens se sont séparés du judaïsme et sont devenus. chrétiens , contre les Juifs, leurs coreligionnaires jusqu'alors.

C'est une erreur fondamentale, quand on étudie les origines historiques du christianisme, de considérer la rupture entre la synagogue et ce qu'on appelle en grec, l'*ekklesia*, l'assemblée ( dont on a fait l'Eglise), comme réalisée au premier siècle. Il y a probabilité que, du temps de saint Augustin encore, les Juifs chrétiens n'avaient pas complètement rompu avec les juifs de la synagogue, que l'on ménage et que l'on flatte toujours.

Tous les auteurs dits ecclésiastiques ( oeuvres perdues ou non) tels que les Polycarpe, les Ignace, les Papias, les Irénée, les Justins, les Origènes, les Clément, sans compter les Cérinthe, les Valentin, les Tatien, les Manès,, qui ont collaboré à la fabrication du Christianisme, les Jérôme, les Eusèbe, etc...sont des Juifs, des Levantins, des Assyriens, des Egyptiens. Les Occidentaux comme Minucius Felix, que l'Eglise a annexé, après modifications utiles dans leurs œuvres, ne sont pas des chrétiens, ni des chrétiens.

<sup>4</sup> Si, de plus, de son temps, on l'a aussi appelé Jésus, ce qui est douteux, ce ne peut être que dans le sens de ce mot, au point de vue juif , c'est-à-dire au titre de Messie qui devait, croyait-t-il, délivrer le peuple juif du joug de Rome et de la royauté hérodiennne. Il devait être le libérateur, le « sauveur », le « Jésus » de la nation juive, son « Christ-Jésus », ce qui n'est pas Jésus-Christ, dieu chrétien imaginaire.

Flavius Josèphe et Juste de Tibériade, des auteurs latins, tels Quintilien et Apulée, grecs, tel Lucien de Samosate, ont connu le Messie Christ, crucifié par Ponce-Pilate en 788 de Rome, 35 de 1<sup>ère</sup> vulgaire. Ils ont connu l'Apocalypse. Ils ont dit, — rendus muets ou presque, depuis, par la censure de l'Église,—ce que furent le Christ et les chrétiens en Judée, ce qu'ils ont fait <sup>5</sup>. Ils n'ont jamais su, ni dit que le Fils unique de Dieu, Jésus Christ, conçu du Saint-Esprit, né de la vierge juive Marie, était apparu sur la Terre pour révéler aux hommes le vrai Dieu, prêcher l'amour, la paix, la repentance, la résurrection des morts, la vie éternelle, et, crucifié, mort, était ressuscité lui-même. En revanche, ils ont su et dit qu'un Juif, dont le nom de circoncision a disparu, mais qu'ils nommaient, se donnant pour le Messie, roi des Juifs, avait fomenté dans son pays des révoltes messianistes (christiennes, en grec), sous le règne de Tibère, et que c'est bien à son corps défendant que, poursuivi pendant sept ans par Hérode Antipas et Ponce-Pilate, procurateur de Judée au nom de Rome, et capturé, Hérode Antipas et Ponce-Pilate avaient mis fin à sa carrière en le clouant au bois d'une croix, le 14 nisan 788 = 35, veille de la Pâques. Ils n'ont jamais su que ce Juif se fut, Fils de Dieu, offert volontairement en holocauste, pour « sauver », l'humanité soi-disant condamnée à la géhenne pour ses péchés, et avide de rédemption.

Ce qu'on lit sur Jésus-Christ, les passages des Écritures chrétiennes que l'on trouve dans les ouvrages mis sous le nom des Ignace, des Polycarpe, des Irénée, des Justin, des Origène et tous autres auteurs, véritables ou inventés, et antérieurs au III<sup>e</sup> siècle au moins, sont autant de fraudes et d'impostures, glissées dans les oeuvres refaites des auteurs réels, ou perpétrées dans des oeuvres supposées, fabriquées à dessein. Aussi formidable que le fait paraisse de prime-abord, en face du préjugé vulgaire, il en est ainsi.

Bref avant 135 de notre ère, et au delà, Jésus-Christ n'est pas inventé. Personne non plus n'a entendu parler de l'apôtre Paul qui convertit le monde; nul ne sait que Pierre a été pape à Rome pendant vingt-cinq ans, et y a eu des successeurs : Lin, Anaclet, Clément, etc. Le Nouveau Testament, à part l'*Apocalypse*, n'est pas commencé.

Pour faire Jésus-Christ, il a fallu, à l'homme de chair, Messie-Christ historique, qui, premièrement, le compose, ajouter :

2°Un dieu supposé, pur esprit, né littérairement plus de cent ans après la crucifixion du Messie-Christ sous Ponce-Pilate, soit vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle, des spéculations idéologiques de cerveaux orientaux, de la théologie métaphysique et abstraite de scribes juifs tels que Cérinthe, Valentin et les gnostiques, travaillant sur les conceptions de l'*Apocalypse* et les Commentaires qu'en fit Papias, intitulés: " Exégèse des Prophéties (ou Révélations) du Rabbi (ou du Mâran) ", - qu' Eusèbe désigne sous le titre de *Paroles du Seigneur*, qui est un change <sup>6</sup>.

<sup>5</sup> Ils l'ont su et le disaient, puisqu'ils connaissent le Christ et la crucifixion, dont ils devaient nécessairement donner les raisons. Leur silence est inexplicable, ou plutôt il s'explique le plus naturellement du monde: l'Église a coupé les textes.

Après le Christ, Simon-Pierre, Jacob-Jacques, Menahem ont continué la tentative chrétienne manquée. La révolte de Ménahem est dans Flavius-Josèphe. Après la répression par Vespasien, il faut aller jusqu'à la révolte de Bar-Kochéba petit-neveu du Christ de Ponce-Pilate pour une nouvelle et dernière révolte. Ce qui est curieux, c'est que cette révolte qui amena la destruction de la nation juive sous Hadrien en 88-135, cent ans exactement après la crucifixion du Christ, ne nous est plus connue que par quelques phrases de scribes d'Eglise. Curieux, mais combien compréhensible, quand on sait que les chrétiens ne sont pas autre chose que les Juifs messianistes. Et la preuve qu'ils le sont, c'est que l'Eglise a fait dans les auteurs le plus de nuit possible sur ces mouvements messianistes en Palestine, depuis Juda le Gaulonite jusqu'à Bar-Kochéba. Ils la gênent parce qu'ils collent à ces origines comme la tunique de Nessus,

<sup>6</sup> CHANGE n. m. vénerie. Feinte de la bête qui, pour échapper à la meute, fait lever une autre bête, afin de détourner sur celle-ci la poursuite des chiens.

Donner le change, Faire lever une autre bête pour que les chiens en suivent la voie. - Fig. Détourner quelqu'un d'un but... tromper en lui faisant prendre adroitement une chose pour une autre (Dict. Larousse illustré).

Christ donne le change sur Messie, christianisme sur messianisme, chrétien sur christien, Paroles du Seigneur sur Révélations du Marân, Royaume de Dieu sur royaume de David, Rédemption ou salut du monde sur délivrance d'Israël, etc. Toute la linguistique chrétienne: nativité, péché, sauveur, tous les miracles, dont quelques-uns soit des faits historiques traités en allégorie, constituent des changes, que l'Eglise (la bête, en

Ce dieu imaginaire, Æon chez Cérinthe, Jésus dans Valentin, si le terme n'y a pas été substitué, devient le Logos (Verbe ou Parole) dans le selon-Jean, quatrième Évangile canonique <sup>7</sup>. Il n'est ni le Messie-Christ, ni Jésus-Christ. Il a été amalgamé au Messie-Christ pour former Jésus-Christ.

---

Extrait N° 2

Et l'opération s'est faite en deux mouvements à cinquante ans de distance.

Les scribes juifs, cérinthiens, valentiniens, gnostiques, pendant toute la deuxième moitié du II<sup>ème</sup> siècle et jusque dans le III<sup>ème</sup> ont produit des ouvrages où ils développaient leurs fables, faisant descendre du ciel sur la terre cet AEon-Jésus, Logos ou Verbe divin, le revêtant, pendant son séjour ici-bas, de l'enveloppe, de l'apparence du Crucifié de Ponce-Pilate, choisi pour sa sainteté et sa justice (selon la Thora, bien entendu, interprétée *messianiquement*). C'est le premier mouvement de l'opération. Nous ne connaissons plus les doctrines cérinthiennes et gnostiques que par l'Église, qui a détruit les oeuvres de leurs auteurs <sup>8</sup>; je ne m'attarde pas aux calomnies infâmes qu'elle a fait écrire contre eux: de la boue. Ces doctrines n'apparaissent plus aujourd'hui qu'en arrière-plan, reléguées dans l'ombre discrète de traités tardifs d'apologétique ou de polémique de son crû où, sous prétexte de les discuter, les traitant a priori d'hérétiques, à l'époque où le christianisme est fait, elle les expose à sa manière, les dénaturant le plus qu'elle peut dans les Irénée, les Epiphane, les Tertullien, pour se faciliter la réplique, et surtout pour effacer cette vérité fondamentale, que Jésus-Christ, Verbe incarné, - ce sera le deuxième mouvement de l'opération, - est le dernier avatar de l'AEon cérinthien et du Jésus de Valentin <sup>9</sup>.

---

vénérie) donne aux critiques (meute de chiens), pour les détourner de la poursuite de la vérité, pour les jeter hors de la voie historique.

Mais le change des changes, c'est le Saint-Esprit: « %%%%%%%%% » (Hagion pneuma). Tout ce qui est « pneumatique » est contraire à la vérité, historique. Le Saint-Esprit n'a été inventé que pour mentir à l'histoire, ou la truquer. « Jésus-Christ » est une création de l'Esprit, de l'Esprit de Dieu, naturellement. Aussi, dans le selon-Matthieu (XII, 31), les scribes font prendre à Jésus ses précautions : « Le blasphème contre l'Esprit ne sera point pardonné ». Évidemment, sans l'Esprit, tout le christianisme s'écroule, historiquement, comme un souffle s'évanouit. Toutefois, dans les Évangiles, l'Esprit ne souffle pas où il veut. Le dieu Jésus ne peut pas manquer d'appui. Dans Jésus-Christ, il y a encore le Crucifié de Ponce-Pilate, l'homme de chair qui a une histoire. Et c'est pourquoi les Évangiles contiennent tant de vérité historique; ils atténuent, ils allégorisent, la réalité transparaît tout de même.

Mais, après la mort, l'homme de chair disparu, le Saint-Esprit en prend à son aise. C'est à l'Esprit que sont dus les Actes des apôtres et les lettres apostoliques, celles de Paul tout particulièrement. Jamais l'intention de tromper ne fut plus manifeste, jamais impostures plus cyniques. C'est le défi de mauvais juifs et de Levantins judéo-hellènes jeté à l'histoire; c'est le mensonge élevé à la hauteur d'une institution, et mis à son service, — L'institution Jésus-chrétienne.

<sup>7</sup> Logos est un mot emprunté, à la langue de Platon, chez qui il représente la source des Idées. Le grand philosophe juif d'Alexandrie au 1<sup>er</sup> siècle, Philon, néo-platonicien, en fait un des aspects de la divinité. Avec Cérinthe et les Gnostiques, il devient une puissance qui émane de Dieu, un daïmon, dieu lui-même, qui va de Dieu à l'homme, et élit le corps d'un homme pour y habiter quand il vient sur la terre. Il ne restera plus aux scribes chrétiens qu'à incarner le Logos dans l'homme pour achever l'évolution. En somme, le procédé littéraire d'une telle allégorie est celui dont usent tous les poètes épiques, et notamment Homère, dans l'Illiade, quand il fait prendre aux dieux et aux déesses de l'Olympe, désireux de garder leur céleste incognito, la forme et le visage des guerriers grecs et troyens qu'ils aiment et qu'ils veulent « sauver » de la mort dans les combats,

<sup>8</sup> La Pistis-Sophia de Valentin a échappé dans une version copte, où des mains chrétiennes ont pratiqué des coupures, des interpolations et des retouches. Malgré tout, et bien que parfois difficile à comprendre, la Pistis-Sophia est une aide puissante pour qui cherche la vérité historique. Elle permet aussi de comprendre que l'Église ait détruit les ouvrages qui prouveraient que son histoire, jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle, n'est qu'un tissu d'impostures.

<sup>9</sup> Dans la Pistis-Sophia (Foi-Sagesse) le Dieu-Jésus, remonté vers son Père, lors de la crucifixion du Christ, son double terrestre, redescend sur le mont des Oliviers où il assemble ses disciples. Ils ne sont que sept, y compris l'enveloppe de chair, Jean-Iôannès, à qui Jésus s'est uni enfant. La scène qui raconte l'événement ne laisse aucun doute. Et ceci est une première indication, - en attendant tout un ensemble de preuves, le moment venu, - que le Crucifié de Ponce-Pilate se confond avec Jean (Iôannès est un nom de révélation ou d'apocalypse, de Qabbale,

Le II<sup>e</sup> siècle n'a été qu'une série de controverses tournant autour de l'Apocalypse, des fables cérinthiennes gnostiques, et issues des scribes de synagogues ou de communautés juives, avec des protagonistes tels que Justin, Irénée, Tatien, Origène, Basilide, Marcion, Hippolyte, tous Juifs, Syriens, Assyriens ou Égyptiens, ou Judéo-hellènes. Ils différaient d'avis sur quelques points. Notamment, les uns rejetaient la prédestination d'Israël comme peuple élu, ayant le privilège de la révélation divine, tel Marcion du Pont, - et c'est pourquoi les scribes l'ont diffamé à l'envi ; les autres la prônant et la défendant. Une secte, les Aloges, n'admet même pas les fables sur le Verbe, le Logos. Mais tous étaient d'accord sur cette vérité: que le Christ-Messie, Crucifié de Ponce-Pilate, n'est pas Jésus, dieu fictif, - ni Jésus-Christ, qui n'est pas inventé.<sup>10</sup>

La doctrine gnostique déborde sur le III<sup>e</sup> siècle et apparaît dans des auteurs comme Tertullien, malgré toutes les adultérations qu'on lui a fait subir. Jésus-Christ inventé, elle subsistera chez

---

parlant juif) avant l'invention de Jésus-Christ, qui, pour qu'on n'en retrouve pas l'origine historique, a nécessité la séparation entre le Christ, assimilé à Jésus-Christ, et le 18<sup>ans</sup>-Jean. L'image du disciple bien-nimé Jean qui, dans l'Évangile selon Jean, gnostique par excellence, nous allons le voir plus loin, est couché ou se repose dans le sein de Jésus, est le résidu allégorique de la doctrine de Cérinthe \* le dieu-Jésus empruntant le corps du Christ-Iôannès.

Sur le mont des Oliviers, dans Valentin, Jésus, pendant onze ans, Instruit ses sept disciples. Le système de la Pistis-Sophia, qui aboutit à la suprématie juive, à la prédestination et à l'élection du peuple juif comme révélateur de toute connaissance (en grec: « %%%%%%%%% »), d'où gnose et gnostique), y compris celle du vrai Dieu, est d'un syncrétisme complexe. Le II<sup>e</sup> siècle est une époque où, chez les esprits les plus sérieux, traîne un mélange incroyable, un amalgame incohérent des doctrines métaphysiques les plus diverses, apportées de tous les coins du monde: bouillonnante fermentation d'idées confuses sur le divin, sur la religion, mythes, symboles, paralogismes, allégories, similitudes, mêlant aux conceptions du messianisme judaïque les spéculations philosophiques de Philon. les théories gnostiques avec leurs végétations parasites, ainsi que les fables de l'Égypte, de la Chaldée, de la Haute-Asie, de la Perse. Une lettre de l'empereur Hadrien, authentique ou non, à son beau-frère Servien témoigne de cette salade russe d'Idées religieuses, judaïques, chrétiennes, isiaques ou mithriatiques.

Dans Valentin, Je dieu-Jésus devient le père des Juifs, comme ayant fécondé Maria, sa mère, selon le monde, en chair. Il est, comme dieu, le père de sa mère de toute éternité. Inversement, Marie, mère du Christ, devenu Jésus-Christ en évangile, est mère de Dieu. Le concile d'Éphèse (431), en condamnant le nestorianisme qui disait qu'en Jésus-Christ Il y a deux personnes. - la vérité, quoi - n'a pas fait autre chose qu'adopter le système de Valentin sur Jésus et Marie. Citons Valentin :

- Marie, la mère de Jésus, s'avança et dit : . Mon Fils, selon le monde, mon Dieu et mon Sauveur, selon le Très-Haut...
- - Toi aussi, répond Jésus, ô Marie, toi qui a pris forme... selon la matière, mais as pris une ressemblance avec la Vierge de la Lumière, selon la Lumière , et l'autre Marie la Bienheureuse (la mère selon la chair), parce que le témoignage du premier mystère a habité en toi, ô Marie, ma mère selon la matière, toi en qui j'ai habité (loi qui m'as porté)...

Le mystère, c'est Iôannès que Marie a conçu et mis au monde, chair, témoignage, enveloppe que revêt Jésus « hyallin », esprit. De même que Iôannès-Jean est élevé au rang de Jésus, Marie, mère du Christ, devient mère de Jésus-dieu.

On aperçoit par la citation de Valentin (Pistis-Sophia, p. 60, trad. Asselineau) que Marie est double, comme Jésus-Christ. Elle a son double en Marie-Magdaléenne, d'où Jésus extrait sept daïmons, les sept disciples de Jésus, les sept frères, selon le monde, fils de Joseph et de Marie, le Christ-Jean, crucifié de Ponce-Pilate, compris.

<sup>10</sup> Cette distinction qu'ils faisaient entre Jésus et le Christ, les gnostiques y étaient d'autant plus obligés que, de leur temps, l'histoire du Christ, crucifié par Ponce-Pilate, se trouvait encore tout au long et en détails narrée dans les historiens comme Tacite et Flavius-Josèphe, Suétone ( fin du I<sup>er</sup> siècle), dans Dion-Cassius (du II<sup>e</sup> siècle), - tous outrageusement sophistiqués plus tard, et comme Juste de Tibériade (juif comme Flavius-Josèphe et son contemporain), dont l'oeuvre a été supprimée purement et simplement, pour ne pas avoir à la refaire toute. L 'invention du Verbe incarné dans le Christ, n'est que la revanche imaginaire des Juifs messianistes, leur fiche de consolation après l'écroulement de leurs espérances chrétiennes dans la restauration du trône de David, par la ruine définitive de Jérusalem, la destruction et la dispersion de la nation juive.

Et c'est pourquoi il est anachronique. pour ne pas dire ridicule, d'imaginer seulement des Ecritures dites chrétiennes et un apostolat chrétien avant 888-135. Il faut, à cette conception, autant de sens critique et d'intuition historique qu'à admettre du temps de Louis XIV, le suffrage universel dans notre colonie du Sénégal, chez les nègres.

tous ceux qui ne cesseront pas de proclamer honnêtement qu'en Jésus-Christ il y a un homme et un Dieu : tels Arius, Nestorius, etc... jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle.

## II. – L'incarnation-Transfiguration

– Donc,, dans le système de Cérinthe et des gnostiques, distinction et séparation très nette entre l' AEon ou Jésus Sauveur, Verbe-Logos, et le Messie-Christ qui sert de support à sa substance *hyalline*, -l'épithète est dans Valentin, - éthérée, impondérable. Chez ces auteurs, tous Juifs, pas d'*incarnation*, qui serait en leur âme et conscience un blasphème et un scandale. Ils ne cessent pas de proclamer que Jésus ne s'est pas incarné. Pour eux, ils n'ont pas même l'idée que le Verbe ou Logos se soit fait chair comme les scribes l'ont écrit, et comme on le lit aujourd'hui dans le quatrième Évangile, pour cacher que le contraire ressort en fait de la substance du texte.<sup>11</sup>

L'incarnation a été le grand travail des scribes du III<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> siècles, - deuxième mouvement de l'opération d'où est sorti Jésus-Christ., - construisant une « histoire » à eux, une histoire ecclésiastique, en marge de l'histoire<sup>12</sup>.

L'Incarnation, c'est, bien plus que cette scène des trois Évangiles (Matthieu, Marc, Luc) sur une haute montagne, où le lecteur assiste à un lever de soleil qui illumine la nuée, tandis qu'une voix proclame sur « Jésus », le Verbe: « Celui-ci est mon Bar, mon Fils bien-aimé... », l'incarnation, c'est, dis-je, la vraie Transfiguration, - tout de la mystification, et rien du mystère.

Pendant trois cents ans, des scribes juifs, de mauvais Juifs et des judéo-hellènes, tous chrétiens, éliminant peu à peu l'Apocalypse et les Commentaires de Papias, en ce qu'ils contiennent d'histoire, transformant les doctrines froides et abstraites des cérinthiens et le dogmatisme hiératique de Valentin aux allégories hybrides, en réalités supposées mais concrètes, plus accessibles aux foules, en un temps d'ailleurs où la superstition et la magie, l'astrologie règnent partout, vont s'efforcer, dans des libelles sans nombre, de combiner littérairement, le Christ de chair crucifié par Ponce-Pilate et le dieu Jésus, imaginaire, de les réunir en un être unique qu'ils donneront comme appartenant à la biologie, au règne vivant et animal. Et tout d'abord, ils créent l'appellation de Jésus-Christ, unissant les deux éléments du composé mi-humain, mi-divin, qu'ils sont en train de fabriquer. Puis, pour achever une fusion qui n'est vraiment que confusion, ils l'appelleront tantôt Jésus; tout court, tantôt Christ, mais étant bien entendu, dans leur dessein, qu'il s'agit bien de Jésus-Christ. Le Christ, crucifié par Ponce-Pilate, ne peut et n'a pu être dit Jésus et devenir Jésus-Christ, d'une façon décisive et habituelle, qu'après le travail littéraire d'incarnation et de transfiguration dû aux scribes et que dans la mesure où, par exception, la fusion est réalisée. Car le double vocable reste l'aveu qui attestera toujours et contiendra à jamais tout le mystère de la mystification<sup>13</sup>.

<sup>11</sup> Car nous verrons que l'Incarnation n'y est que verbale, et qu'elle n'est qu'une apparence. Quand on va au fond des choses substantielles, il n'est pas difficile d'éventer le change que l'on veut donner, et de s'apercevoir que Christ et Jésus font deux; que Jésus-Christ, l'homme-dieu, le théanthrope, n'est un être unique que sur le papier, Grâce au trait d'union orthographique; que loin de se mêler en une fusion intime, les deux éléments restent juxtaposés comme les deux noms; et que les deux moitiés de Jésus-Christ ne sont même pas contemporaines.

<sup>12</sup> 1. Les évangiles (Matt., IV, 11 ; Marc, I, 7; Jean, I, 30) marquent par une phrase lapidaire cette fabrication successive, en deux temps, de Jésus-Christ, quand le Iôannès dit : « Celui qui vient après moi » Mais, par un change, Jean est devenu le Précurseur, l'Annonciateur du Verbe Jésus qu'on incarnera en lui, pour faire Jésus-Christ.

<sup>13</sup> Je donne plus loin (§ IV , les deux hypostases, § V, Fils unique ou Fils premier-né, § VI, Femme ! Femme, vois-le Fils de toi !) des preuves palpables des deux éléments qui sont en Jésus-Christ et que l'on peut séparer d'une chiquenaude.

J'indique ici, en gros, quelques épisodes ou traits, que l'on peut restituer à chaque élément.

Au dieu-Jésus, les allégories astrologiques ou contenant des chiffres : Noces de Cana, les Douze Apôtres, Multiplication des pains, Lavement des pieds, Cène, Trente deniers de Judas, Résurrection, Repas d'Emmaüs, la Croix, etc.



### III. - L'apôtre Paul et les Actes.

- L'imposture par laquelle on a lancé Jésus-Christ comme une individualité vivante, biologique et indivisible, en combinant l'homme de chair et le dieu fictif, est liée à un coup d'audace, autre imposture, qui a consisté dans l'invention de l'apôtre Paul. *L'Épître aux Galates* est la première étape, par voie indirecte, de cette double invention que les *Actes des Apôtres* ont consacrée: on fabrique une lettre ; on la dit de Paul. Qui ça, Paul? Attendez un peu. Les Actes vont vous l'apprendre. Et l'on fabrique les *Actes*. Entre temps, les scribes ont eu le loisir de confectionner toutes les autres Épîtres mises sous le nom de saint Paul, sur l'authenticité de la plupart desquelles les critiques déraisonnent à l'envi, sans s'apercevoir qu'elles sont toutes aussi frauduleuses.

L'invention de l'apôtre Paul, par la voie sournoise et qui biaise de ses *Lettres*, puis par la fabrication des *Actes*, est l'oeuvre, au début du III<sup>e</sup> siècle, à Rome, de scribes à tout faire, aux gages des mauvais Juifs, qui abritent leurs impostures derrière le Saint-Esprit, et camouflés en Calliste et Zéphyrin, dont l'Église, qui n'est pas dégoûtée, a fait des papes. *Lettres* et *Actes*, surtout les *Actes*, ont subi par la suite d'importantes retouches, suivant les besoins de la cause et les humeurs de l'Esprit. Les imposteurs savent qu'il ne protestera pas, non plus que Dieu, - ce qui juge leur moralité et leur foi, voire leur bonne foi. L'invention de l'apôtre Paul, ses *Lettres*, les *Actes*, oeuvres de littérature, sans plus, sauf que la fraude, comme la grâce, y a surabondé, n'ont pas d'autre but essentiel que de créer Jésus-Christ, le Verbe incarné, le mystère de l'Incarnation. Toutes les impostures des *Actes* faussant l'histoire, de propos délibéré, servent à couvrir l'imposture première de l'Homme-dieu <sup>14</sup>.

---

Au Christ-homme, sous les espèces de faits réels, historiques, mais allégorisés : le démoniaque Légion de Gadara, les résurrections de chrétiens illustres morts pour la cause, la Cananéenne, la Samaritaine, le sourd-muet de la Décapole, etc.

<sup>14</sup>C'est un bien grand sujet d'ironie joyeuse que l'étonnement, parmi tant d'autres, des critiques, savants et érudits qui ont construit l'histoire du christianisme, devant l'ignorance voulue de saint Paul sur les actes et faits de la vie du Christ, à part la crucifixion. Ils s'efforcent d'expliquer ce silence, qu'ils sentent impossible, si l'apôtre Paul a réellement existé, par des raisons d'une puérilité ridicule, ou de théologie mystique.

L'Eglise dit: « Les faits de la vie du Christ ? Ils n'intéressaient pas les apôtres, qui ne tiennent qu'à son enseignement. » Encore faudrait-il prouver que la doctrine de Paul est celle du Christ des Évangiles, ce que personne ne peut soutenir. Mais peu importe ce détail énorme. Reste ceci: que les actes et faits de la vie du Christ n'intéressent pas saint Paul. Que saint Paul n'ait fondé sa foi, - d'après les mystifications des scribes, - que sur des révélations (Il plut à Dieu de révéler son fils en moi, Gal., I,16; je suis crucifié avec le Christ; ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi, Gal., II, 20; Jésus-Christ est ma vie, Philip., I, 21), qu'il ait réalisé en Jésus-Christ l'unité de l'homme et du dieu qui le composent, ne s'attachant qu'à sa moitié fictive, on le comprendrait à peine si justement il n'avait pas été inventé et si on ne l'avait fait écrire dans ce seul but. Mais cet apôtre, qui est donné comme l'apôtre des Gentils, des incirconcis, des non-Juifs, dès l'an 44, après avoir été converti en 34 (dans ce système le Christ est supposé crucifié en 33), qui est à Rome en 61, qui a parcouru entre temps l'Asie Mineure, la Grèce, l'Italie, prêchant Jésus-Christ. avant même que les Évangiles aient paru (dans les conjonctures les plus favorables), cet apôtre a eu des auditoires à qui il a parlé, des correspondants à qui il a écrit. Qui peut croire que ses auditeurs et ses correspondants ont pu, je ne dis pas se convertir, mais seulement l'écouter et le lire, sans aucune espèce de curiosité, sans lui poser de questions sur ce Jésus-Christ crucifié, sur les actes et faits de sa vie ? Aussi grande que soit la crédulité imbécile des foules, que surpasse la crédulité intelligente des critiques, il faut tout de même quelque chose de plus positif que les idéologies de métaphysicien ou de théologien des Épîtres de Paul, pour l'écouter et croire au dieu qu'il prêche. Il ne connaît pas les Évangiles qui n'existent pas de son temps (et même pas du temps où on l'a inventé). Le fond de sa doctrine, abstraction faite de l'idéologie métaphysique et des préceptes de morale commune, c'est Jésus-Christ, en chair, Fils de Dieu et Crucifié. Inventé pour faire pièce aux gnostiques et les contredire, il en prend le contre-pied. Ce n'est, plus, chez lui, le Logos qui s'est incarné, c'est le corps qui s'est déifié, divinisé, *endieusé*, si l'on peut dire. On dit bien endiable. L'Eglise, d'autre part, quand ceux que l'on, appelle les Mythiques, dont M.Couc.houd, en nos temps, s'est fait le protagoniste, nient qu'il y a même une moitié de chair en Jésus-Christ, rien d'un homme, en sorte que même l'histoire de la crucifixion serait une imposture, - l'Église déclare : « Si les scribes nous ont transmis aussi peu de renseignements sur Jésus-Christ, c'est que, voyant le dieu en lui, son « humanité » les gênait. » Le mot *humanité* naturellement est un change, C'est rôle historique qu'il faut comprendre. Et, pour une fois, qui ne sera pas la seule, je suis d'accord avec l'Eglise. C'est le rôle historique du Christ qu'il a fallu, parce qu'il était gênant, et combien !, effacer pour créer le dieu Jésus. Saint Paul l'a complètement supprimé, Mais, comme l'on dit, « il a

M. Charles Guignebert, dont je ne partage aucune des conclusions sur le christianisme historique, qui croit à l'apôtre Paul. et qui déclare que (« l'apôtre a ouvert la porte à toutes les autres gnoses »). alors qu'il n'a été inventé que pour la fermer par la combinaison de Jésus-Christ <sup>15</sup> a écrit des pages bien remarquables. comme analyse, sur la doctrine de Paul <sup>16</sup>, Elles n'expliquent rien, cependant,

Pourquoi ? Parce que, fidèle à la critique conventionnelle et surannée, il n'a pas vu qu'il n'a pas existé au 1er siècle, sous Claude et Néron, d'apôtre Paul « chrétien » et, moins encore chrétien, quoi qu'on l'y achemine, converti du prince hérodien Saül de Tarse ou de Giscala, lequel n'a jamais cessé, depuis son âge adulte jusqu'à sa mort, de « persécuter », c'est-à-dire de combattre et de poursuivre, non comme des victimes ou martyrs sans armes, mais comme des ennemis de Rome et de la dynastie régnante, en Judée, les troupes des messianistes-chrétiens. La chasse qu'il leur a donnée, dès les jours qui ont précédé la capture du Christ jusqu'à la défaite de Ménahem sous Vespasien, reste inscrite, vivace et profonde, sous les édulcorations des Actes et des Epîtres, mises sous le nom de Paul. Tout ce qu'on y lit sur les querelles dogmatiques entre Simon-Pierre et Paul n'est que l'écho, transformé en disputes ou discussions de conciles, pour donner le change, d'épisodes de guerre où se sont affrontés les deux hommes, les armes à la main, Simon-Pierre comme chef de la secte chrétienne après la mort du Christ, et Paul, alors Saül, « ne respirant toujours que menaces et que carnage contre les disciples du Seigneur » (les partisans du Christ), ainsi que disent les Actes, avant de convertir Saül au III<sup>e</sup> siècle <sup>17</sup>. Il est mort. Il n'en saura rien. Pas de rectification à redouter.

---

été fort: il va fort, trop fort ». Les Évangiles viendront pour amender saint Paul: les fables en sont en train par morceaux, fragmentaires, d'ailleurs mal concordants, peu en harmonie, avec des détails ridicules, des bavures, des énormités, trop de vérité historique aussi, Ce ne sera pas commode de mettre de l'ordre, de la vraisemblance, de l'onction, dans tout ce fatras, Mais on s'y efforcera. Le prix en vaut la peine ; car c'est la souveraineté, la domination du monde, but messianiste au premier chef. Il faut comprendre ces choses.

<sup>15</sup> Ce qui ne veut pas dire que l'invention de Paul a réussi d'emblée à supprimer la gnose et à imposer Jésus-Christ. Les controverses entre chrétiens, les Manichéens, les Montanistes, les Novatiens, et, même après Constantin, Arius et ses disciples, les Pélagiens, les Nestoriens (Nestorius, patriarche de Constantinople, proclame encore en 428 qu'en Jésus-Christ, il y a deux personnes), prouvent les protestations indignées qu'a soulevées la fabrication de Jésus-Christ, homme-dieu. Tous les protestataires sont des chrétiens-chrétiens. Ils n'ont été déclarés hérétiques que parce qu'ils ont été vaincus par les Jésus-chrétiens, et après l'avoir été, quand ils n'ont eu tort qu'à cause de leur défaite, avec effet rétroactif.

<sup>16</sup> *Hist. ancienne du Christianisme*, par Ch. Guignebert, pp. 337 et suiv., notamment. Après avoir cité comme point d'aboutissement de la doctrine de Paul au regard de Jésus, l'Epître aux Philippiens (11,5-11), Il conclut : « Cette déclaration n'est assurément pas limpide pour nous ». La voici : « Qu'en vous soient les sentiments qui étaient en Christ, lequel existant en forme de Dieu (le mot grec que M. Guignebert traduit par existant est « %%%%% »), que je traduirai, moi, d'après sa racine même : commandant en-dessous de quelqu'un, c'est-à-dire commandant après Dieu, lieutenant de Dieu, pour me faire comprendre ; autrement dit, il est l' AEon de Cérinthe, le Logos des gnostiques : le grec des scribes est plein d'intentions. Rien que l'emploi de ce mot « %%%%% » montre la filiation des Lettres pauliniennes avec les doctrines gnostiques, - n'a point cru une usurpation d'être égal à Dieu; mais il s'anéantit lui-même, prenant la forme d'un esclave (le scribe exagère à dessein: esclave, simple homme, le Messie ?) à la ressemblance d'un homme: et, ayant paru sous le vêtement d'un homme, il s'est diminué lui-même (le contrepied de l'histoire), s'étant fait obéissant jusqu'à la mort, la mort sur la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé à lui et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, (on peut inférer ces deux phrases que le Christ de Ponce-Pilate ne devint Jésus qu'au III<sup>e</sup> siècle) tout plie le genou... et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père ». Pas limpide, cette déclaration ? dit M. Ch. Guignebert. Elle est d'une clarté éblouissante, pour qui veut comprendre de quelle façon les scribes ont fabriqué Jésus-Christ en fusionnant le Christ de chair, Messie sous Tibère, avec l'AEon ou Logos Jésus de Cérinthe et des gnostiques. M. Ch. Guignebert ajoute : « Que reste-t-il du Jésus(du Christ, plutôt) vivant et vrai sous ces formules issues de la révélation directe ? » Rien. Je suis d'accord avec M. Ch. Guignebert sur la réponse à sa question. Quant à la question elle-même, qui emploie le mot Jésus pour l'homme vivant et vrai, - Mot impropre historiquement, - J'y substituerai le Christ à Jésus et j'y remplacerai, pour être exact et véritable, la révélation directe, voire le Saint-Esprit sous-entendu, par l'encre des faussaires et des Imposteurs qui ont fabriqué la lettre.

<sup>17</sup> L'Eglise, qui ne recule devant aucun petit moyen pour fardcr la vérité, quand elle ne peut pas la détruire, aussi bien dans les faits que dans les mots, ainsi que les traducteurs français, critiques et exégètes, savants et érudits, qui la suivent d'une façon moutonnaire, écrivent Saul, sans tréma sur l'u. Un rien, mais qui, du coup, désoriente

La conversion de Saül en Paul est contredite par la chronologie même de l'Église. Le Christ mort, Saül est converti en Paul, pas même une année après. A quel moment placer, alors que Saül n'apparaît pas dans les Évangiles, une persécution qui, pour avoir été celle qu'impliquent les Actes, féroce, ardente, a duré plus d'un jour ? Elle n'est pas commencée à la mort du Christ, sans quoi les Évangiles le diraient et nommeraient Saül, et au témoignage des Actes. elle se termine à la conversion évidemment. Oui, où la placer ? Dans l'imagination des scribes<sup>18</sup>.

Mais, il y a plus. Si le prince Saül s'était converti, pourquoi, ainsi qu'on le lit encore dans Epiphane (Contra Hoeres.,XXX,18), les premières sectes chrétiennes, celles des Naziréens et des Ebionites, entre autres, n'ont-elles cessé de parler de Saül comme d'un ennemi maudit. d'un renégat traître à la Thora (interprétée messianiquement, bien entendu) ? Pourquoi, en raison de sa conversion, de sa prédication, et surtout de ses collectes, si fructueuses. dans l'Occident, au profit des saints de Jérusalem et des pauvres (les *ebionim* précisément), ne lui ont-elles pas pardonné ? C'est qu'elles n'ont jamais rien su de l'apôtre Paul, inventé plus tard.

Si Saül a été en réalité le converti qu'est l'apôtre Paul, à qui les Actes et les Epîtres attribuent un rôle si éminent, qu'il dépasse celui des apôtres et des disciples du Christ eux-mêmes, comment expliquer que les Epîtres de Jean, de Jacques, de Jude, ne nomment même pas cet ancien persécuteur, exemple inouï de la puissance de Jésus-Christ, recrutée à nulle autre pareille en faveur de la foi nouvelle, dont la conversion eût entraîné celle de tous les Juifs du Temple ? Comment Papias qui, d'après Eusèbe, cite Matthieu et Marc, à propos des *Paroles du Seigneur*, est-il muet sur Paul, qui domine toute la génération apostolique, tel qu'on l'a fabriqué, et sur ces *Epîtres* ?

Pour trouver un mot sur Paul, il faut aller chercher une interpolation qui se dissimule dans une Epître dite de Pierre, fausse, mais antérieure aux Actes, contemporaine de Papias peut-être, dans sa substance première, car elle a été retouchée, et une interpolation, de même style, et aussi honteuse, "Paul, notre frère bien-aimé », dans la *Pistis Sophia* de Valentin<sup>19</sup>.

**Il n'y a jamais eu d'apôtre Paul que sur le papier.**

le personnage, que le nom de Paul romanise tout à fait. Le camouflage des événements qui le concernent ne procède pas autrement que celui du nom. Le grec des Actes (IX, 4 et XXVI, 14), traduisant l'hébreu, est Sa-ou-1; en français donc, Sa-ü-1, deux syllabes.

<sup>18</sup> Je tiens à dire que cet argument chronologique que je donne en me plaçant sur le terrain du faux où l'on me mène, ne vaut que sur ce terrain.

En réalité, Saül devrait être dans les Évangiles, dont il est l'homme à l'oreille coupée de Gethsémani. La persécution (le Saül a commencé avant le temps où se ferme l'Évangile, crucifixion, mort du Christ.

Les Actes des Apôtres, monument d'imposture, ont été établis d'après le système qui fait mourir le Christ en 781-782, sous le consulat, des deux Gémus (coupure énorme dans Tacite), quinzième année de Tibère, - celle où le Selon-Luc fait débiter Jésus-Christ. Conciliez les deux faits, si vous pouvez : le Christ mort avant qu'il ne se manifeste. Ce système est encore celui de saint Augustin et de Lactance, obligés d'antidater la crucifixion de sept ans pour confondre ceux qui affirmaient que le Iôannès-Baptiste avait été le Christ crucifié. Comme Jean-Baptiste meurt avant Jésus, 787 = 33 dans la fable chrétienne, l'argument par antedate ne valait rien; et on eut se demander comment l'Église se serait tirée de ce mauvais pas, si la chute de l'Empire romain ne l'avait débarrassée à temps de ses adversaires pour des siècles qu'elle a mis à profit.

Débutant en 781 = 27 ou 782 = 28, les Actes contiennent des faits de la carrière du Messie-Christ, sous le nom de Jean : deux emprisonnements, deux supplices du fouet. Supposé mort, il n'est qu'un comparse. Pierre le domine à qui l'on prête même des miracles qui sont au Jésus-Christ des Évangiles. Je ne dis rien de plus ici de ce Pierre qui, par trois fois, a renié son maître, la nuit de l'arrestation et qui, dans les Actes, ose dire aux Juifs : .... » Le Dieu de nos pères a glorifié son fils Jésus, que vous, vous avez livré et renié devant Pilate. C'est vous qui avez renié le Saint et le Juste (111, 13-14) ». Plus lui. Et Jean ne bronche pas.

<sup>19</sup> Sans compter l'*Epître aux Philippiens* de saint Polycarpe, pastiche à la manière des épîtres de Jean (Polycarpe est donné comme un disciple de Jean, et aurait été lui-même le maître d'Irénée) où l'on cite Ignace, Zozime, Rufus, Valens (Valentin ?), Crescent, pour lui donner une date, Paul lui-même, « saint et glorieux », dont le séjour à Philippi est rappelé, ainsi que ses *lettres* et sa prédication. C'est un travail de rhétorique sans âge, postérieur au IIIe siècle en tout cas, un faux pour étayer d'autres faux, - d'ailleurs plein d'onction et d'excellents préceptes de morale, empruntés aux livres chrétiens ou profanes.

#### **IV. - Les deux « hypostases ».**

Les deux éléments qui composent Jésus-Christ, l'Église, pour donner le change sur leur incompatibilité spécifique, les appelle, d'un mot qui veut les faire de même espèce : ses deux « natures », ou, pour parler le jargon de curie : ses deux « hypostases », l'hypostase divine et l'hypostase humaine. Les deux natures de Jésus-Christ sont, en lui, unies hypostatiquement, c'est-à-dire, parlant français, de manière à ne former, comme en chimie les corps simples, qu'une seule personne, homogène de substance, inséparable spécifiquement, indissoluble, synthétisant à la fois les attributs de l'homme et de Dieu. Du deuxième siècle à la fin du premier tiers du cinquième, soit pendant deux cent trente ans environ, les coryphées « chrétiens » se sont disputés à coups de livres, et, dans des manifestations publiques, allant jusqu'à la bataille où l'on se tue, sur les deux hypostases, sur cette imposture que les plus honnêtes ne voulaient pas admettre comme une vérité <sup>20</sup>. Les plus honnêtes ont été vaincus.

En 431, le concile d'Éphèse, présidé par saint Cyrille d'Alexandrie, un fanatique, digne fils des sicaires chrétiens du temps des Hérodes, a proclamé ceci, sous son inspiration pneumatique :

« Si quelqu'un attribue à deux personnes ou à deux hypostases les choses que les Évangiles et les apôtres rapportent comme ayant été dites de Jésus-Christ, et appliquent les unes à l'homme considéré séparément du Logos (Verbe) de Dieu, et les autres, comme dignes de Dieu, au seul Logos (Verbe) qui procède de Dieu le Père, qu'il soit anathème ! »<sup>21</sup>

Or, malgré l'anathème que j'encours, - mais il faudra qu'il retombe sur les Évangiles derrière lesquels je vais m'abriter, - cette union hypostatique des deux natures, elle n'est pas, Évangiles en mains, sans joints visibles ni baillements, contrairement à la robe du Christ, dont on dit qu'elle était sans couture; elle n'est pas sans éclater aux yeux. Quand saint Cyrille fulmine contre ceux qui séparent les deux hypostases, les Évangiles sont faits, ou à peu près, tels que nous les possédons aujourd'hui, tels absolument, si l'on y tient. Saint Jérôme, qui y a mis la dernière main, est mort en 420. Le concile d'Éphèse est de 431. Les Évangiles ne réussissent pas à fondre en Jésus-Christ les deux hypostases. Voici deux exemples <sup>22</sup>.

#### **V. - Fils unique ou Fils « premier-né » ?**

- Les Évangiles parlent du Christ tantôt comme fils unique, tantôt comme fils premier-né, ayant eu donc des frères, dont ils donnent les noms. L'Église, elle, ne veut pas que le Christ ait eu des frères, contre l'évidence. Comme elle s'arroge tous les droits, elle traduit le mot grec %%% (adelphos), qui signifie proprement *frère*, par cousin. Elle invente pour Joseph, si inconsistant comme époux de Marie, une première femme, qui serait la mère des « frères » de Jésus. Et les exégètes indépendants discutent gravement sur ces facéties sans fondement et arbitraires.

La question de Jésus « fils unique » ou de Jésus « premier-né », est d'une solution enfantine, quand on veut bien comprendre que la moitié du Jésus-Christ des Écritures sort de la métaphysique gnostique. Les gnostiques ont précédé les Évangiles actuels de trois cents ans. La question du Fils unique et du Fils non unique en est une preuve entre tant d'autres. Jésus-Christ est bien à la fois Fils unique et Fils premier-né ayant eu plusieurs frères. Mais,

<sup>20</sup> Et ceci prouve que ce n'est pas le dogme qui résulte des Évangiles, mais que les Évangiles ont été faits sur le dogme. Après quoi, tous ceux qui, auteurs même e chrétiens s, ont écrit avant le dogme fait, contribuant d'ailleurs à son évolution, marquant un moment de la doctrine chrétienne, et ne sont donc plus conformes au dogme tardif, sont déclarés hérétiques en bloc, quand on ne les a pas rendus orthodoxes après coup, en artie, si l'on n'a que corrigé leurs œuvres, en y laissant des hérésies de détail, soit à dessein, soit parce qu'on ne s'en est aperçu qu'après la fermeture du Canon.

<sup>21</sup> Qu'il soit anathème ! Cela dispense en effet de preuve. Ou plutôt, C'est ce que l'Église appelle une preuve de la vérité historique, en attendant le bourreau, quand elle le pourra.

<sup>22</sup> Il y en a d'autres, tout au long des récits évangéliques. Je les soulignerai, le moment venu. Ici, deux doivent suffire. Ils sont d'ailleurs typiques et touchent l'un au dogme, l'autre au fait vivant.

attention ! Il est le Fils unique en tant que Fils de Dieu, Verbe ou Logos; et il est le fils premier-né en tant que né de Marie et de Joseph, Christ de chair. Il est Fils unique, quand les Évangiles le mettent en scène, quand ils le font discourir surtout, comme Aeon, comme Logos, comme Verbe, dieu fictif, pur Esprit, même revêtant le corps charnel du fils de Joseph, qui lui sert de support. C'est parce qu'il est Fils de Dieu que Marie devient enceinte par la vertu de l'Esprit, et, ayant enfanté, reste vierge. D'où l'Immaculée-Conception, cet autre mystère. Mais, comme Christ, il est tout de même le « fils premier-né de Marie » (dans la crèche de Bethléhem). Joseph est-il le père ou non ? On flotte. Le travail des scribes, sur ce point, laisse beaucoup à désirer. J'avoue que vouloir réaliser l'unité de la combinaison Jésus-Christ passe le génie littéraire des scribes, même *pneumatiquement*, autrement dit avec l'aide du Saint-Esprit <sup>23</sup>. Mais quand il est le Crucifié de Ponce-Pilate, Christ en chair, il a des frères ; il est le premier-né. Il a un père et une mère, comme tout le monde, et qui l'ont conçu et engendré d'après les lois les plus naturelles. Et il n'est pas seulement verbeux, il est avant tout homme d'action. Nous le verrons à l'œuvre, et quelle !

Pour voir clair dans les Évangiles, il ne faut jamais oublier qu'ils réunissent le Verbe divin et le Crucifié de Ponce-Pilate, l'Esprit et la Chair sous le même vocable : Jésus-Christ. Ils additionnent deux quantités (le substance différente, contrairement à toutes les lois de l'arithmétique. Un haricot plus une fève, pour les scribes, donnent au total haricot-fève, fondus ensemble, malgré le trait d'union. Pour les gens de raison normale, la somme ne doit faire jamais qu'un haricot à côté d'une fève <sup>24</sup>.

Ainsi, cette prétendue fusion de la chair et de l'esprit, qui n'est qu'une superposition, aboutit à des incohérences et à des contradictions comme celle du Fils unique et du Fils ayant plusieurs frères, que la critique n'expliquera que lorsqu'elle retrouvera ce sens spécial qui est sa raison d'être, et qu'elle perd, dès qu'elle s'occupe d'histoire du christianisme <sup>25</sup>.

Après le dogme, des faits.

## **VI. - Femme ! femme, vois le fils de toi !**

<sup>23</sup> Autres conséquences, au hasard, - ou inconséquences, - de cet assemblage du Dieu et de l'Homme : Jésus-Christ marche sur les eaux, de l'est à l'ouest, comme le soleil; il ne porte pas la trace des clous après la mise en croix. Et c'est pourquoi Thomas, ce compère, qui sait très bien que le Verbe de Dieu ne peut avoir de blessures, tient à toucher les plaies du Messie-chair. Invention des scribes qui est un aveu, bien qu'il serve à nous tromper. Thomas est convaincu et il ne demande pas mieux. Les Incirconcis n'y voient que du feu.

L'imbroglia qui résulte de la confusion, en Jésus-Christ, du Verbe ou Logos et du Christ-chair produit enfin des effets analogues à ceux du mariage d'Œdipe avec sa mère : Œdipe devient le frère de ses enfants par la mère, tout en étant leur père par l'épouse. Les enfants qu'il a avec sa mère sont en même temps les neveux des enfants que sa mère a eus avec son père, et qui sont ses frères. Quand on sait qu'Œdipe a épousé sa mère, qu'il a eu des enfants d'elle qui en avait eu du père d'Œdipe, tout s'explique. C'est un casse-tête chinois, mais on s'en tire. Avec le fil conducteur de Jésus-Christ, être double, moitié homme, moitié dieu, monstre hybride, toutes les incohérences s'expliquent. « Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu, - et au Christ-Messie ce qui appartient à l'homme ». C'est tout le mystère de Jésus-Christ et le secret des Évangiles. Rien de miraculeux. Un rébus.

<sup>24</sup> Dans l'Apocalypse, au prologue, dû à un disciple de Valentin, comme l'envoi aux sept Églises qui suit le prologue, avant le fonds même de l'ouvrage, tronqué au départ, est de Papias, Jésus-Christ est même - c'est de l'homme de chair qu'il s'agit ici, - « le premier-né des morts ». Cette expression est remarquable. Elle ne paraît avoir sollicité l'attention de la critique que négligemment. Peu de chose, à leur avis. Énorme chose, en vérité. Le scribe sait qu'après le Christ, mort sous Ponce-Pilate, ses frères ont péri, Simon, Jacob, ainsi que les autres Messies, parents ou alliés ; il connaît, toute l'histoire des révoltés messianistes jusqu'après Bar-Kochba. Le prologue date donc de la fin du II<sup>e</sup> siècle, au plus tôt. [Voir page 76](#)

<sup>25</sup> Quel est l'Évangile qui, bien qu'il parle à plusieurs reprises, sans les nommer, de « ses frères ».. donne tout particulièrement Jésus-Christ comme Fils du Père (Dieu), Fils unique du Père ? C'est le Selon-Jean, le quatrième. Nous verrons, - mais déjà on peut s'en douter par ce trait, - que le Selon-Jean a été fait d'après un écrit de Cérinthe, convenablement retouché pour qu'il ne jure pas trop avec les trois autres évangiles, très postérieurs, résultat (les trois siècles de travail littéraire qui ont amalgamé tant bien que mal l'Aeon-Logos-Jésus avec le Christ crucifié par Ponce-Pilate. Pourquoi, dans le Selon-Jean, Jésus-Christ est-il tout particulièrement le Fils unique (le Dieu, sinon parce que cet Évangile est tout particulièrement le témoin que le Dieu des Évangiles est issu des idéologies cérinthiennes et gnostiques ? Sans Cérinthe et les gnostiques les Évangiles sont impossibles et le christianisme n'aurait pu se faire.

- On connaît ces mots si cruels, et même de violence méprisante, lancés par Jésus contre ses frères « selon la chair », qu'il renie, dirait-on, et contre sa mère, qu'il appelle Femme !

L'Église les explique en opinant d'un ton benoît que Jésus, venu pour sauver le monde, ne pouvait que considérer avec un grand détachement sa famille selon la chair. (Ceux qui le suivent sont sa vraie famille, ses père, mère, frères (tiens ! tiens ! où sont les cousins, ici ?) et soeurs. » Quoi de plus naturel ? L'Église tient toujours à justifier pour elle-même, le mot du Selon-Matthieu : « Heureux les simples d'esprit ! » Il ne faut pas se laisser endormir par l'exégèse pateline. Elle n'est que verbiage trompeur, piège d'autant plus certain qu'elle se fait plus douceuse. Les explications de l'Église ne justifient pas, ni ne font pardonner la réponse d'un fils à sa mère aux Noces de Cana : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ? Mon heure n'est pas encore venue »<sup>26</sup>. Femme ! En parlant à sa mère ! et la suite : « Qu'y a-t-il entre toi et moi ? » Ce Christ, dont on a fait un professeur de morale, n'est même pas digne de notre code civil qui, dans son article 371, pose comme principe que l'enfant à tout âge doit honneur et respect à ses père et mère. Ne saurait être divin ce qui n'est pas premièrement *humain* <sup>27</sup>.

Il n'est pas impossible de retrouver encore, dans un autre épisode du Selon-Jean (XIX, 26-27), celui du Golgotha, la distinction entre le Verbe Jésus et le Crucifié en chair. Certes, le récit « canonisé » cherche bien, dans la forme, littéralement, à ne montrer sur la croix que Jésus-Christ, être unique, homme(lieu. Pas d'AEon, de Verbe, de Jésus-Esprit distinct du Crucifié Jésus-Chair. Mais si l'on veut bien ne pas se fier aux apparences, on retrouve dans le fond, dans ce qui est la substance intime du morceau, révélant à l'analyse son origine gnostique, la distinction frappante entre le Dieu-Esprit et le Messie-homme crucifié. Il n'y a qu'à lire :

- Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléopas, et Marie-Madeleine. Jésus, voyant sa mère, et, près d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme, vois le fils de toi ! » Puis il dit au disciple : « Vois la mère de toi ! » A partir de ce moment, le disciple la prit chez lui.

Raisonnons sur ce texte. Il en vaut la peine. Il est un remarquable exemple de la manière dont s'y prennent les scribes pour fabriquer les Evangiles, en se servant d'écrits antérieurs, décréétés ensuite hérétiques.

Jésus-Christ est sur la croix. Le scribe veut donner l'idée au lecteur que c'est l'homme, le fils premier-né de Joseph ; il escamote l'Aeon, Fils de Dieu, distinct du Christ. Par l'insistance avec laquelle le scribe répète « sa mère », le lecteur ne peut, même s'il se méfie, prendre ce Jésus pour le métaphysique Esprit des gnostiques. Voilà pour l'apparence littérale. Venons. au fond.

Au pied de la croix, la première phrase place les trois Maries évangéliques. Ne les discutons pas ici, bien que deux soient une même Marie. Remarquons que le scribe n'ajoute pas aux trois Maries qui se trouvent au pied de la Croix le disciple que Jésus aimait ; il n'y est donc pas, sans quoi le scribe l'aurait dit d'emblée. Jésus aperçoit alors sa mère ; et c'est par un détour que le scribe fait apparaître, auprès d'elle, le disciple. Nous avons tous compris qu'il s'agit de Jean. Or, Jean, le disciple bien-aimé, c'est le Iôannès, le Crucifié de Ponce-Pilate; je l'ai déjà indiqué, en attendant la preuve massive ; c'est le Iôannès, en qui le Verbe Jésus a élu domicile sur la terre.

<sup>26</sup> La première phrase est du Dieu, du Fils unique du Père. Marie n'est pas, sa mère. « Femme ! » La seconde est du fils premier-né, du Christ qu'a crucifié Ponce-Pilate.

Les Noces de Cana, qui sont données par le Selon-Jean, au début de la carrière du Christ-homme, prouvent de plus, par cette phrase : « Mon heure n'est pas encore venue », que l'épisode est le dispositif premier de la Sainte-Cène. Les trois autres Évangiles ont la Sainte-Cène et pas les Noces de Cana. Le Selon-Jean ne donne pas la Sainte-Cène.

<sup>27</sup> Pour ne vous rien cacher, je vous dirai que l'Église estime que ce mot : « Femme », en cette circonstance, ainsi qu'au Golgotha, dans une scène qui va suivre, n'implique pas, chez les Hébreux, le mépris. « Les Romains, dit-elle, donnaient le titre de Femme à des princesses et à des reines ». Oui, mais ce n'était pas leur mère. Quant à la phrase qui suit, eh bien ! elle signifie – « Que nous importe à l'un ou à l'autre ? » ou bien : « à ton service ! » ou bien : « laisse-moi faire, je n'ai pas besoin de ton concours » ; ou bien « que demandes-tu de moi ? » C'est une formule de politesse. Vous désiriez des explications ? Vous n'avez que l'embarras du choix.

Où est Jean dans cette scène ? Pas au pied de la croix, mais tout de même près de sa mère. En fait donc, il est sur la croix ; et son corps supporte le Jésus, pur Esprit. Le scribe le sait si bien que c'est pourquoi il ne l'a pas placé et signalé, en commençant son récit, au pied de la Croix où Marie se trouve ; et si le Îoannès est auprès d'elle, c'est qu'il est un peu au-dessus, voilà tout, sur la croix. Le Verbe Jésus qui, en tant qu'Esprit, ne peut être crucifié, va s'envoler, retourner au ciel, vers son Père.<sup>28</sup> Alors, il restitue à « sa mère » l'enveloppe de chair qui le logea « Femme, vois le Fils de toi ! » C'est le même Jésus, Esprit, des Noces de Cana. « Femme », dit-il encore. Peut-on concevoir qu'un fils de chair, crucifié, près de mourir, confiant sa mère qu'il va laisser à jamais, ne trouve pas de mot et de phrase, dans un récit que l'on affirme historique, donc humain, de mot et de phrase partant du cœur, et qui attendrissent, qui soient une consolation, un élan de pitié pour cette malheureuse, cette mère, inconsolable<sup>29</sup> ?

**Contradictions et incohérences ?** Oui, si Jésus-Christ n'est pas un être double. Non, - et c'est la vérité, - si le Jésus qui parle à cette mère écroulée au pied de la croix n'est pas son fils, le premier-né des morts, le Messie-homme ; non, - et c'est la vérité, - si c'est 1'Aeon gnostique, le métaphysique Jésus, par la plume de Cérinthe, trempée plus tard dans l'encre du « pseudo-Jean ». Et c'est le pseudo-Jean, un inconnu, plusieurs sûrement, qui ajoute, pour achever de nous dérouter, qu'à partir de ce moment, il (le disciple bien-aimé) prit « sa mère » chez lui. Sa mère, en effet ; la sienne, mais pas celle du Jésus qui a parlé dans cette scène. Et c'est cette certitude qui reste, précise, de l'analyse du texte au fond, malgré l'amphibologie de la lettre, et qui ne permet pas de croire à la possibilité du fait qu'annonce le scribe, Jean emmenant sa mère chez lui, puisque le vrai crucifié de chair, qui va mourir sur la croix, c'est lui Jean-Îoannès, tandis que l' Aeon immortel, le Jésus, Fils unique de Dieu, va retourner vers son Père<sup>30</sup>.

Cette scène du *Selon-Jean*, qui donne l'impression d'une mystification macabre, achève de prendre toute sa signification et sa vraie valeur, quand on la rapproche de la fin d'une phrase qu'on lit dans Epiphane (Hom., 24) et Théodoret (Hoeret. fab., 1), pour résumer la doctrine chrétienne du gnostique Basilide, et où il est dit que « Jésus ne s'était point incarné, qu'il s'était seulement couvert de l'apparence d'un homme, et que dans le temps de la Passion... *il se moquait des Juifs et du Crucifié sans qu'ils le vissent*, et qu'il était ensuite remonté dans le ciel vers son père, sans avoir été connu des anges et des hommes<sup>31</sup>. »

<sup>28</sup> Il faut relire dans le Selon-Jean (1, 6-18), combien ces théories gnostiques y éclatent encore : « Le Verbe a été fait chair et a habité parmi nous... la gloire du Fils unique venu d'auprès du Père... Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l'a révélé . » Ce n'est pas parce qu'on y mêle le Îoannès, que l'on peut s'y tromper. Bien au contraire. Le Îoannès est venu, envoyé de Dieu. On ne l'a pas cru. Alors, grâce aux gnostiques, Dieu a fait descendre son Fils unique dans la chair du Îoannès. C'est assez clair.

<sup>29</sup> Et c'est ce Jésus-Christ, à qui l'on fait vociférer dans les Écritures « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !... Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et cliargés, et je vous soulagerai ! ».

<sup>30</sup> J'ai traduit textuellement, mot à mot, les deux phrases grecques de l'Évangile : « Femme, vois le fils de toi ! - Fils, vois la mère de toi. » Le mot grec que je traduis par *vois* est en effet un impératif *aoriste* du verbe qui signifie voir. Idé, (lu présent : ora... Les traductions d'Église portent : « *Voici* ton fils, *voilà* ta mère. » Et il est vrai que *Idé* s'emploie adverbiallement, d'après les dictionnaires, pour dire : voici, voilà, comme *Idou*. Mais je tiens à la traduction littérale. Ora signifie bien : voir, regarder, jeter les yeux sur. Dans le texte grec, une ligne plus haut, pour dire : « Jésus voyant sa mère et le disciple », c'est le même verbe oraô, au participe *aoriste* - idôn, qui est employé. Je ne vois pas de raison pour faire de la forme Idé un adverbe, une ligne au-dessous de la forme idôn, verbe. Au contraire. Au surplus, la traduction : Voici, voilà, au lieu de : Vois ! ne modifie pas le fond.

<sup>31</sup> La phrase n'est donnée, dans Epiphane et Théodoret, que pour substituer au Messie-homme Simon le Cyrénéen; J'ai supprimé le détail sans intérêt ici. Nous le retrouverons dans l'histoire du dogme de la résurrection, tout au début. Car avant de dire que le Christ était ressuscité, on a prétendu qu'il n'avait pas été crucifié, qu'il avait échappé aux Romains, lesquels n'avaient crucifié que Simon de Cyrène. On a prétendu ensuite d'autres choses qui ont abouti à la fable de la survie, etc. Pour le moment, il n'y a lieu que de retenir le trait : « Il se moquait ».

Ce Jésus qui se moque, est-ce qu'on ne peut pas, sans forcer les textes, le retrouver dans le Jésus du Selon-Jean au Golgotha ? Ces phrases : « Femme, vois le fils de toi ! », et au disciple —« Vois la mère de toi ! » il faut bien peu d'effort, quand on a lu le texte de Basilide, pour les prendre comme des railleries. On y est d'autant plus sollicité que pas un mot de pitié, pas un élan du cœur ne jaillit du fils à la mère, et inversement. Cette mère, qui a

## **VII. - Cérinthe et le « Selon-Jean ».**

L'Église a toujours donné l'impression, bien qu'attribuant aujourd'hui le quatrième Évangile à l'apôtre Jean, qu'elle ne sait pas quel en est l'auteur. Il est de Cérinthe ; mais, bien entendu, après l'avoir mis au compte d'un autre, l'Église lui a fait subir toutes retouches propres à y effacer la doctrine cérinthienne. On vient de voir par quels procédés, et qu'elle y a mal réussi.

Que le quatrième Évangile, dénommé le *Selon-Jean*, est un écrit de Cérinthe, cela s'infère et résulte d'abord de la comparaison entre la doctrine de Cérinthe, ôtées les falsifications que les scribes d'Église, par qui seuls nous la connaissons, y ont glissées, et celle de l'actuel *Selon-Jean*, quand on sait le lire.

Cela résulte de l'opposition qui a été faite à cet Évangile quand il s'est agi de lui faire prendre place dans le Canon au V<sup>e</sup> siècle. Il n'y est entré, par esprit de conciliation entre les sectes, mais qu'à la condition évidente de lui faire subir toutes les mises au point nécessaires.

Cela résulte de l'examen des textes chrétiens où l'on peut suivre à la piste le travail de fraude par lequel on a substitué Jean à Cérinthe, au moyen d'invraisemblances qui confinent au miracle.

C'est ainsi que, quand on analyse de près ce qui est raconté de Cérinthe, dans des ouvrages fabriqués par des faussaires au III<sup>e</sup> ou IV<sup>e</sup> siècles, tel *l'Adversus Hæreses* (1, xxxi, 1), mis sous le nom d'Irénée (du II<sup>e</sup> siècle), sans parler d'Epiphane et d'Hippolyte de Thèbes, on y touche la fraude en train de se faire, et par quels procédés ! « Cérinthe, dit en gros Irénée, Cérinthe, contemporain de Jean, disait qu'un Aeon, nommé Christos, s'était uni par le baptême à l'homme nommé Jésus, et l'avait quitté sur la croix <sup>32</sup>. »

En faisant de Cérinthe le contemporain de Jean, qui est le Christ mort plus de cent ans auparavant, le scribe Irénée ou Irénéen veut établir une confusion entre Jean qui, comme disciple et apôtre est déjà une invention, et Cérinthe. Pour ce résultat, on n'a aucun respect de la chronologie. Jean et Cérinthe sont d'abord contemporains ; de là à substituer Jean à Cérinthe, il n'y a qu'un pas que l'Église a franchi avec allégresse. Jean devient l'auteur de l'Évangile de Cérinthe. Même, Eusèbe (Hist. eccl.) déclarera avec indignation, d'après Denys d'Alexandrie, que « Cérinthe voulut mettre son oeuvre sous un nom digne de lui attirer du crédit ». Ainsi, c'est Cérinthe désormais qui a dérobé à Jean sa signature <sup>33</sup>.

---

l'air en bois, dont on ne sait pas si elle souffre, ce fils, sans un cri d'amour, sont-ce des êtres humains ou des fantoches ? Dans quel monde nous transporte-t-on ? C'est cela la Passion, qui fait pleurer les vieilles filles ? « Femme, vois le fils de toi ! ». Quelle émotion ! On a envie d'ajouter : « Quelle figure il a ! Non, mais regarde-donc ! » et autres aménités - celles que les Epiphane et Théodoret ne donnent plus, mais que les évangiles (Malt., XXVII, 39-44 ; Marc, XV, 29-32 ; Luc, XXIII, 35-37) prêtent maintenant aux chefs du peuple, aux soldats, aux passants, aux sacrificateurs, aux brigands. Mascarade macabre qui provient peut-être de Basilide. Et je le jurerais. Qu'est-ce que ce Basilide ? Je vais vous l'apprendre, si vous l'ignorez en une phrase. Le gnostique Basilide, d'après Clément d'Alexandrie (Liv. VII), avait eu pour matre Glaucia, disciple et Interprète de Pierre. En sorte que Basilide tient ce qu'il sait de Pierre, par Glaucia. Il n'est pas possible que Glaucia et Basilide aient méconnu la pensée de Pierre sur un point aussi essentiel que l'incarnation. Donc l'incarnation, d'après Pierre lui-même, est une imposture.

<sup>32</sup> Le faussaire qui a refait Irénée, intervertit les noms de l'Aeon et de l'homme. Fraude grossière, mais qui est un aveu. Car pourquoi frauder, si l'on ne veut pas tromper ? L'Aeon ne peut être que « Sauveur », que Jésus, comme émanation de Dieu. L'homme est naturellement le Christ-Messie. D'ailleurs, Epiphane et Théodoret vous ont donné l'opinion de Pierre, Simon-Pierre, premier pape, transmise par Glaucia à Basilide : *Jésus*, et non Christos, ne s'est point incarné. Qui, mieux que Pierre, a pu savoir exactement ce qu'était son maître, - son frère aîné ?

<sup>33</sup> Irénée rapporte, du moins Eusèbe le dit, que l'apôtre Jean étant un jour entré dans un établissement de bains pour s'y baigner, et ayant appris que Cérinthe s'y trouvait, - car ils sont contemporains, n'est-ce pas ? - s'en alla précipitamment en criant à ses compagnons : « Fuyons, de peur que les bains ne s'écroulent ! Cérinthe s'y trouve, l'ennemi de la vérité ! », C'est à pouffer. Le lôannès-Christ qui doit à Cérinthe d'être devenu l'enveloppe de chair de Jésus, puis, progressivement, à d'autres, le Verbe incarné, par le baptême au Jourdain, origine de toute in fable, ne veut plus même, à 120 ans, se plonger dans l'eau sous le même toit que Cérinthe, et retrouve pour fuir ses jambes de quinze ans.



Mais, voici les Aloges. Adversaires des Cérinthiens, ils niaient, comme leur nom l'indique, le Verbe ou Logos, à la fois comme Aeon ou émanation de Dieu, et comme s'étant incarné dans le Christ, crucifié de Ponce-Pilate. Ils rejetaient avec mépris les fables cérinthiennes, les traitant d'œuvre de mensonge. Et ils affirmaient que l'Évangile dit aujourd'hui *Selon-Jean* était l'évangile de Cérinthe.

Que l'Évangile Selon-Jean est de Cérinthe, cela résulte donc du témoignage formel des Aloges.

« Pardon ! dit l'Église, au VI<sup>e</sup> ou au VII<sup>e</sup> siècle, mais le Jean ou Iôannès des Aloges, ce n'est pas le nôtre, qui s'appelait lohanan (ou lochanan). D'ailleurs, à quoi bon discuter ? Vous dites que Papias, mort en 130, n'a pas connu l'Évangile de Jean, ni lochanan ? Qu'Eusèbe ne sait rien de lochanan ? Qu'importe ! Aujourd'hui, tous ces faux qui cascaden les uns sur les autres, s'épaulant mutuellement, sont un casse-tête chinois dans lequel les critiques laïques perdent leur raison. Ils ne s'y risquent plus. Ces faux, enfin, je les ai réduits à un seul : le quatrième Évangile est de Jean. J'ai dit. C'est acte de foi. Si le faux est devenu le vrai, il y a prescription. Enfin, je suis souveraine. Et les pouvoirs publics sont mes champions<sup>34</sup>. »

En attendant, au IV<sup>e</sup> siècle, après Constantin, après l'édit de Milan et le Concile de Nicée, si la « chrétienté » a adopté Jésus-Christ, la fusion n'est pas faite encore entre le dieu et l'homme. Nestorius n'en veut pas, vous l'avez vu (en 428). Saint Cyrille de Jérusalem avait écrit, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, dans ses Catéchèses (IV, 9) : « Le Christ était double, homme en tant que visible, Dieu en tant qu'invisible ». Sous Constantin (IV<sup>e</sup> siècle), tous les chrétiens sont de l'avis d'Arius, et Arius, prêtre d'Alexandrie, est un gnostique impénitent<sup>35</sup>. Au surplus, l'Évangile Selon-Jean est resté, canonique, orthodoxe, par conséquent. Les critiques ont beau en fausser la signification et la portée, avec une absence de bon sens qui n'a d'égale que l'enthousiasme théologique qu'ils lui vouent, le quatrième Évangile, tout revu et corrigé qu'il soit pour lui enlever son caractère gnostique et le plier à l'orthodoxie du IV<sup>e</sup> siècle, ne cesse pas de présenter un Jésus-Christ dont les deux hypostases ne se rejoignent jamais, depuis le moment où, dès le prologue, le Verbe côtoie Jean, puis s'unit à lui, Christ au baptême du Jourdain, par l'intermédiaire de la Colombe<sup>36</sup>, jusqu'à la crucifixion au Golgotha, quand l'Aeon quitte sa demeure de chair<sup>37</sup>.

<sup>34</sup> Mais la raison et la vérité auront le dernier mot, avec l'histoire ; car toutes les fraudes, toutes les impostures s'écrouleront devant la preuve que le Iôannès-Jean, disciple bien-aimé, apôtre du Baptiseur, c'est, historiquement, le Christ, crucifié par Ponce-Pilate.

<sup>35</sup> L'Église présente aujourd'hui un symbole des Apôtres, issu du Concile de Nicée (325), qui condamne l'arianisme. Mais le symbole qu'elle présente est un faux à ajouter aux autres.

<sup>36</sup> C'est, en effet, Cérinthe qui a inventé la colombe. Il disait que l'Aeon céleste, ayant choisi, élu, le corps du fils de Marie et de Joseph, le corps du Nazaréen (Nazir), à cause de sa justice envers la Thora (la Loi) et de sa sainteté (messianiste), était entré en lui, sous la forme d'une colombe. Pour comprendre la colombe, il faut savoir - ni les exégètes, ni les critiques ne vous le diront, et moins encore l'Église, car toute la mystification cesserait d'être un mystère, - il faut savoir, dis-je, que la colombe c'est, en hébreu, **Iemona**, dont les voyelles IEOA équivalent à Iao, Ieou, Iawah,, Iovah, Iahwe, c'est-à-dire Dieu. C'est le mot « du Plérôme » ; et le Plérôme, d'après les gnostiques, c'est le plus haut ciel, le séjour de Dieu . IEOA, l'Innommable.

Les scribes font dire à Cérinthe, aujourd'hui, que la colombe est entrée dans « Jésus » pendant que Iôannès le baptisait au Jourdain. Falsification évidente, puisque les mêmes scribes déclarent que Cérinthe distinguait le Verbe Jésus du Christ en chair. Le baptême de « Jésus-Christ » est une invention postérieure à Cérinthe, et même à Origène qui, dans l'Anticelse, nous révèle qu'il n'y avait qu'une personne au Jourdain, le Iôannès, lequel a été le seul témoin de la colombe et le seul auditeur de la Voix du ciel (Tu es mon Fils bien-aimé).

En somme, la scène de la colombe signifie que le mot (du Plérôme, I. E. O. A., l'Esprit de Dieu, le Verbe-Esprit, a élu domicile dans le corps du Crucifié de Ponce-Pilate, au Jourdain. Le Selon-Matthieu, si on veut bien relire le récit du baptême, n'est qu'un marivaudage assez apparent, un échange de politesse caractéristique, qui permet de reconnaître comment la scène a été littérairement fabriquée, entre le Verbe Jésus, que le scribe fait venir de Galilée, on ne sait d'où, - Il y est tombé du ciel, - et le Christ baptiseur Iôannès.

<sup>37</sup> Dans le Selon-Jean, Jésus rend le Christ à sa mère. Puis le Christ (il y a Jésus dans le texte, depuis que Jésus c'est le Christ ou Jésus-Christ) dit : « J'ai soif ! » ce qui ne peut s'entendre que de l'homme de chair. On lui fait

### VIII. - Les Évangiles.

Au V<sup>e</sup> siècle, le Christianisme est fait, et, grâce au pape Damase, tenant la main de saint Jérôme, les Évangiles aussi. Ils sont le résultat, en marge de l'histoire, de la chronologie et de la géographie, - de la linguistique ordinaire aussi, - d'un travail littéraire de cinq siècles, combinant toutes les données d'ouvrages antérieurs : Apocalypse, Commentaires de Papias, affabulations gnostiques, Actes des Apôtres et Lettres apostoliques, y choisissant, y élaguant, y mettant de l'ordre, bref, en faisant sortir les récits qui ont la prétention de faire accepter comme vécue, arrivée, l'histoire qu'ils donnent de Jésus-Christ.

C'est parce qu'ils n'ont pas voulu voir cet assemblage factice de l'homme et du dieu, en Jésus-Christ, si éclatant encore, bien ou mal fait, et dans lequel, - travail de cinq siècles, - ou a voulu concilier, en plus, les conceptions juives sur le Messie, farouche quand il est celui des Psaumes, souffrant quand il est celui du prophète Esaïe, et, pour donner au personnage qui en résulte un certain air de grandeur et de majesté, en y mêlant les mythes solaires venus des religions et cultes mithriatiques ou isiaques, que les exégètes et critiques, malgré la peine qu'ils y prennent, ne réussissent pas à accorder les contrastes, contradictions, incohérences, de même origine et explicables pareillement, qu'en apparence présente tout ensemble et tour à tour, dans une désunion intime, ce Jésus-Christ des Évangiles. En voici au hasard : intelligence humaine parée d'un esprit divin, qui ne dépasse pas d'ailleurs le meilleur de la sagesse antique <sup>38</sup> être grand et abaissé, maître et serviteur, roi et sujet, sacrificateur et victime, mortel et vainqueur de la mort, riche et pauvre; conquérant glorieux dont le règne n'aura pas de fin, qui soumet la nature par ses prodiges, et cependant homme de douleur ; n'ayant pas, dans cette vie où il se dit roi, de lieu pour reposer sa tête (comme le soleil, il tourne autour de la terre et marche sur les eaux); fanatique de la Thora ou Loi juive (dont pas

---

prendre du vinaigre. Enfin, baissant la tête, il rendit l'esprit. En grec : %%%%%%%%%%. L'expression doit être entendue littéralement, sans figure. Autrement dit : l'Aeon, pur esprit, quitte son enveloppe charnelle. *Pneuma*, c'est l'Esprit ; c'est même le Saint-Esprit. Dans Matthieu (XXVII, 50), Jésus (le mot Christ ferait grincer la plume du scribe) ne rend pas l'Esprit, comme disent les traductions. Il l'envoie hors de lui, il le fait sortir. C'est exactement le sens du verbe grec employé %%%%%%%%%% *aoriste* l'actif de %%%%%%%%%%. Luc dit que *Jésus* (toujours) expira : %%%%%%%%%%, comme tous les hommes qui meurent. Il ne lui fait pas rendre l'esprit. Pourquoi ? parce qu'en même temps qu'il le fait expirer, il lui a fait remettre son Esprit entre les mains du Père. L'Aeon retourne à Dieu, au moment où l'homme expire. Voici le texte: "Ayant parlé d'une voix grande (les traductions disent - ayant poussé un grand cri, ce qui est un faux sens), Jésus a dit « Père, dans les mains de toi je remets en dépôt l'Esprit (%%%%%%%%%) de moi ». Et il expire. L'Esprit reste bien distinct du crucifié. Dans Marc, " Jésus ayant émis ou poussé une grande parole, expira" . Même expression que dans Luc. Seulement, il n'y est nulle part dit qu'il rendit l'Esprit ou qu'il le remit entre les mains du Père. C'est inutile. Le départ de l'Aeon, du Verbe, de l'Esprit s'infère du cri : « Eloï, éloi, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Le Selon-Matthieu a le même détail. Mais Eloï y est Eli, pour donner le change par un calembour inconvenant dans cette scène tragique. Ni Luc, ni Jean n'ont le cri : « Eloï ou Eli, Père ou Abba, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». L'abandon, le départ de l'Aeon résulte suffisamment de leurs récits.

En somme, les quatre récits, divers dans la forme, expriment la même vérité de fond. Le Logos, distinct du Christ. Il n'y a qu'une bavure pléonastique chez Matthieu, pour le calembour sur Elie, que l'on a fait passer dans Marc où il ne se comprend même pas, car Jésus y appelle Eloï. Et les luifs, ainsi, qui, dans Marc, se prêtent au calembour matthéen, ne savent même plus le nom de leur dieu. C'est absurde.

<sup>38</sup> C'est un de ces préjugés les plus répandus et les plus faux que le christianisme a découvert ou révélé la morale. Il n'y a pas dans le Nouveau Testament un seul précepte de morale, une seule idée haute qui n'ait été exprimés antérieurement. « Aime ton prochain comme toi-même », le plus beau commandement, est dans le Lévitique (XIX, 18), repris par le grand docteur juif Hillel.

L'oraison dominicale, le Pater noster, n'est qu'un plat et sec pastiche de la belle prière du stoïcien Cléanthe, conservée dans l'anthologie de Stobée.

La seule innovation du christianisme, en matière de préceptes moraux, c'est la surenchère. « Si on te frappe sur la joue droite, tends la gauche, si on te prend ton manteau, donne ta veste. »

Surenchère, et d'une immoralité certaine, car en agissant ainsi, on ne fait qu'encourager la canaille. La surenchère en morale est aussi laide qu'en politique. Au surplus, le Christ crucifié par Ponce-Pilate n'a jamais prononcé aucune parole de morale, d'amour, de fraternité, de charité, de justice ou de bonté. Sa doctrine est dans l'*Apocalypse*.

un iod ou iota ne passera, qu'il est venu accomplir) et se mettant au-dessus d'elle ( il est le maître du sabbat; il fonde par son sang une « nouvelle alliance ») ; prédicateur de la paix et de l'amour (voir les Béatitudes) et proférateur d'anathèmes, de cris de guerre et de haine, éclatant en invectives, apportant non la paix mais le glaive ; digne de la faveur des Romains et des Hérodes, comme agent de pacification en un temps où la Judée est à feu et à sang, et condamné par eux, comme « soulevant le peuple », au supplice le plus cruel et le plus honteux.

Mais de ce que le Christianisme est fait, il ne s'ensuit pas que le monde y est converti, est chrétien. Certes, il a des adeptes. Ils ont fait tant de bruit, causé tant de troubles, ils sont assez nombreux pour que les pouvoirs politiques comptent avec eux, reconnaissent la religion nouvelle ; des empereurs mêmes passent au christianisme.

### **IX. - Destruction de l'Empire romain..**

A partir du III<sup>e</sup> siècle, l'Empire romain entre en décadence. Il ne m'appartient pas d'en rechercher les causes hors de mon sujet. Mais l'une d'elles, qui s'y rattache, c'est la propagande chrétienne, qui, par son caractère de violence haineuse contre Rome, d'abord haine politique attestée par l'Apocalypse, ensuite haine tout court, vengeance de vaincus, après la destruction et la dispersion de la nation juive sous Hadrien (135), a contribué à précipiter la dislocation de l'Empire et la ruine de la civilisation antique. Jusqu'à la fin du I<sup>er</sup> siècle, la propagande chrétienne est restée messianiste, apocalyptique, prêchant la prochaine destruction du monde en faveur de la nation juive. A partir du III<sup>e</sup> siècle, sans cesser de spéculer sur la même sinistre espérance, les chrétiens, ayant perdu la foi dans une revanche par les armes, ont continué leur propagande de haine contre le monde occidental, en transposant leurs doctrines du plan politique sur le plan social.

Sous couleur de morale et de justice sociale, en même temps qu'ils fabriquent les fables évangéliques, donnant à Jésus-Christ l'allure de la réalité vécue, sans scrupule pour l'histoire, que l'on fausse, que l'on truque, que l'on supprime, ils foncent contre les autres religions, contre les cultes grecs et romains avec une violence inouïe. Un fanatisme d'espèce inconnue jusqu'alors, venu de l'esprit des races sémitiques, et qui est un trait d'union de plus entre le christianisme messianiste et le christianisme chrétien, gangrène les civilisations occidentales <sup>39</sup>.

---

<sup>39</sup> Un autre trait d'union qui identifie le messianisme juïque au christianisme chrétien, c'est la prise à son compte par l'Église de ce qu'elle appelle les persécutions et les martyres. Encore un change qu'elle veut donner. Jamais les Romains, ces grands conquérants, pionniers de civilisation, n'ont persécuté les peuples ni les gens pour cause de religion. (Voir Montesquieu.) Les Juifs ont même, en tant que Juifs, été traités avec faveur par les Romains, qui n'ont jamais eu de « missionnaires » à la suite de leurs armées pour imposer aux vaincus les dieux de l'Olympe. Rome a été le Panthéon de tous les dieux. Ce qu'ils ont poursuivi, c'est « l'exécrable superstition juïque », expression de Tacite, cette doctrine de l'Apocalypse chrétienne faisant fonds sur la destruction de l'Empire. La religion chrétienne ? Mais quand elle est faite, les empereurs eux-mêmes s'y convertissent. Comment concilier d'ailleurs ces prétendues persécutions contre les soi-disants chrétiens, avec la soi-disant velléité de Tibère proposant au Sénat la statue et la béatification de Jésus, avec les lettres fausses, bien entendu, mais « chrétiennes », où Plinie et Trajan, où Hadrien recommandent d'honorer et de protéger les « chrétiens » ? Il n'y a jamais eu de persécutions, « chrétiennes » qu'entre « chrétiens-chrétiens », et féroces d'ailleurs.

A part la persécution sous Néron, lors de l'incendie de Rome, contre les chrétiens, que l'on infère de Tacite, - ces chrétiens étant des partisans du Messie-juif, ce qui ne signifie pas qu'ils sont des chrétiens, - aucun document historique n'a jamais signalé de persécution chrétienne. Les Actes des Martyrs, la littérature agiographique, si ample et si riche, mais de mains d'Église, débordant de grands exemples et de hautes leçons, n'ont aucune autorité. Tout y est inventé sous quelques traits historiques clairsemés d'ailleurs, malaisés à discerner.

A propos des « martyres », alors que les Pères de l'Église ne parlent jamais que de leur multitude, Origène a écrit cette phrase significative : « Quelques uns seulement, dont le compte est facile à faire, sont morts, à l'occasion, pour la religion du Christ, tandis que Dieu empêchait qu'on ne leur fit une guerre par laquelle on en eût fini avec la communauté tout entière ». Au moment où Origène est censé écrire, il y avait eu six « persécution » d'après l'Église, qui en affirme dix en tout. Au surplus, si ces persécutions sont des répressions contre des propagandes messianistes-chrétiennes, que l'Église s'annexe comme « chrétiennes », c'est bien possible. Le texte d'Origène flotte ; Il essaie de répudier le messianisme, dont les « martyrs » furent nombreux et

Par les chrétiens, la liberté de conscience, qui avait été l'honneur de la civilisation antique, est battue en brèche. Et leurs héritiers, les chrétiens, la supprimeront toutes les fois qu'ils seront les plus forts.

Avec les chrétiens-chrétiens, la religion devient agressive et persécutrice. La vieille conception libérale des philosophes exposant des théories, des doctrines, des systèmes qu'ils offrent au libre examen de la raison, cède la place à la propagande par l'anathème, par autorité, et, quand on le peut, par la violence. Le « chrétien » ne prêche pas pour convaincre par la discussion, mais pour convertir par la foi. Il ne s'adresse pas à la raison ; abrité derrière le « mystère », il force la conscience par effraction <sup>40</sup>. Si, au nom de la liberté, on s'oppose à ses empiètements, si on lui résiste, il crie à la persécution. On n'a la paix avec lui que par la soumission <sup>41</sup>.

La propagande chrétienne a été d'autant plus âpre et corrosive contre l'ordre établi que, cessant d'être la révolte franche de l'âge héroïque par le glaive, sous Tibère, Vespasien, Claude, Trajan, Hadrien, l'insurrection par les armes, elle s'est placée sur le terrain de la justice sociale et de la morale. Traînant son relent de haine messianiste, gardant son caractère de fanatisme zélateur, elle s'adresse aux masses dont elle remue les bas instincts, semant l'envie, opposant le riche au pauvre, l'esclave au maître, l'humile, le petit » au puissant. C'est l'Évangile révélé aux petits (Matt., XI, 25-26).

Exagérant les misères d'en bas, le luxe et l'orgueil d'en haut, faisant miroiter l'espoir d'une revanche dans ce monde encore peut-être, - le maintien de l'Apocalypse au Canon des Écritures permet de l'affirmer, ainsi que les discours apocalyptiques de Jésus sur son avènement dans les Évangiles, et la promesse du grand Jour dans les Épîtres, - et, plus tard, en tout cas, dans le ciel, après la mort et la résurrection dans la Jérusalem nouvelle, on ne sort pas des conceptions chrétiennes judaïques, et la parabole évangélique du pauvre et de Lazare est là pour attester le caractère de cette propagande. En résumé, détachant les peuples de leur affection pour l'Empire, de leur respect pour les pouvoirs politiques et religieux, émasculant les sentiments de fidélité aux institutions, sapant la cohésion, l'unité politique et morale de tout un monde, la propagande chrétienne et chrétienne est arrivée à ceci - que les peuples de l'Empire romain se sont désintéressés de son existence.

Quand les Barbares ont osé s'attaquer à l'Empire, ils sont entrés si facilement dans ce corps sans âme et l'ont vaincu si promptement, que l'on peut supposer que les chrétiens eux-mêmes, leur ont, ça et là, montré les routes et ouvert les chemins.

---

amorce, par l'affirmation qu'il y eut des morts pour la religion du Christ, peu nombreux, n'est-ce pas ? le martyrologe chrétien inventé.

<sup>40</sup> 1. Chaque chrétien est un missionnaire. De là, la colère des Romains se plaignant que le foyer domestique fût assiégé par des hommes, muets devant le père de famille ou le précepteur, mais intarissables avec les femmes et les enfants. On peut s'en rendre compte dans Tibulle, Ovide, Catulle. Juvénal. Quant à l'immonde histoire du chevalier Mundus et de Pauline, dans Flavius-Josèphe, refaite pour donner le change sur quelque événement « chrétiens », dès 772 = 19 à Rome, elle montre jusqu'où pouvait aller la propagande. La conquête de Plassans ! Rien n'a changé.

<sup>41</sup> Ce que l'on sait des conciles prouve que, pour des différences d'opinion sur des abstractions théologiques dont la seule idée relève plus de la pathologie que de la raison critique, les « chrétiens » se vouaient entre eux la malédiction et se menaçaient de terribles supplices, plus exaltés dans leurs criailleries que des déments qui s'écorchent entre vifs.

Déjà, dans l'Anticelse, mis au IV<sup>e</sup> siècle sous le nom d'Origène qui vécut au second, un soi-disant adversaire des « chrétiens », un Juif, interlocuteur supposé, émet sur eux cette vérité, qu'on a laissé passer : « Ils se chargent à l'envi de toutes les injures qui leur passent par la tête, se refusant à la moindre concession pour le bien de la paix, et animés les uns contre les autres d'une haine mortelle. » On voit, de plus, indirectement, que l'Anticelse n'a pas été composé seulement comme apologie du christianisme et pour prouver « Jésus-Christ » aux Juifs et autres Incrédules. Il cherche un terrain d'entente entre « controversistes », tous Juifs ou Judaïsants encore, « chrétiens » qui font le plus grand mal à leur propre cause. L'œuvre a précédé d'assez loin la rupture avec le judaïsme.

Ammien Marcellin, historien du temps de Julien l'Apostat, écrit (XXII, 5) : Il n'y a pas de bêtes féroces qui le soient autant contre les hommes que les « chrétiens » le sont entre eux ».

## **X. - Christianoï = Chrêstoï. –**

A ce moment déjà, si le Christianisme coudoie encore, tant bien que mal, plutôt mal que bien, dans un sentiment d'hostilité persécutrice et de prosélytisme iconoclaste, qui s'affiche de plus en plus audacieusement, les dieux de la Grèce et de Rome qui résistent à céder la place et conservent encore leurs fidèles, malgré d'injurieuses offenses, ce ne peut plus être pour longtemps.

Après avoir raillé dans des ouvrages qui sentent déjà le catéchisme, et mis sous le nom de Justin, la mythologie antique, pour défendre leurs propres fables judaïques assimilées à d'autres des cultes non-chrétiens, les scribes ecclésiastiques font un pas en avant pour « annexer » la philosophie et la morale des Platon, des Socrate, des stoïciens. Le prétendu Justin déclare froidement que Platon a plagié Moïse. Est-ce Justin, Tertullien, saint Jérôme, - lequel, qu'importe ? - qui soutiendra que les philosophes et moralistes grecs et latins ont volé aux chrétiens leur morale ? que, dans ce qu'ils ont dit de bien en tout cas, ils ont été inspirés par l'esprit chrétien, - avant le christianisme <sup>42</sup>.

Justin, c'est, environ, le temps de Marc-Aurèle, de Minucius Félix, de Fronton, de ces « honestiores » du monde latin, de ces vertueux d'Épictète, de ces « bons », que le grec appelle les %%% (chrêstoï), excellents, stoïciens et laïques, dirions-nous, dont la religion est un monothéisme rigoureux, sans dogme ni culte, prouvée par une bonne conscience. Religion de l'honnête homme, des Fronton, des Celse, des Lucien de Samosate, du véritable Justin, sans doute. Au V<sup>e</sup> siècle, saint Augustin rendra à ces « honestiores », à ces « chrêstoï » le plus bel hommage, en avouant que c'est la lecture de l'Hortensius de Cicéron qui provoqua sa conversion au christianisme. Ce qui n'a pas persuadé l'Église de nous conserver ce bel ouvrage, - perdu naturellement.

On voit aussi que pour mieux réussir dans son jeu, pour ne pas effaroucher les Occidentaux, par son origine judaïque et son drapeau chrétien, l'Église n'a pas hésité à se draper dans le manteau de la philosophie antique. Les Apologies de Justin n'ont été faites, bien après lui, que dans ce but. Et pour achever la confusion, les scribes essaieront d'assimiler les « chrêstoï » aux « chrétiens », en faisant dire à Justin : « Nous sommes accusés d'être chrétiens, et il est injuste de haïr...ce qui est chrêston, %%%, c'est-à-dire excellent.» Le scribe joue sur les deux mots ; et il faut, pour en saisir le jeu et la portée aujourd'hui, savoir que l'ê grec, l'êta de chrêston, que nous prononçons comme un è, se prononçait très pointu, comme un i, chez les Hellènes. On entendait christon .- on pouvait comprendre : « Il est injuste de haïr Christ », pour ce qui est excellent <sup>43</sup>.

## **XI. - L'Église.**

La propagande chrétienne s'est, dans les premiers siècles, appuyée sur le noyau des communautés juives groupées autour des synagogues <sup>44</sup>. Ce que les scribes, dans les oeuvres, appellent aujourd'hui l'assemblée, que l'ont traduit par Église, n'a dû être longtemps que la

<sup>42</sup> « La doctrine de Platon, dit Justin, n'est pas contraire à celle du Christ ». Vous entendez bien, comme en toutes choses, considérez la fin. « Stoïciens, poètes, tout ce qu'ils ont dit de bon (voir la fin du paragraphe) nous appartient à nous, chrétiens. Ceux qui ont vécu d'une façon conforme à la raison sont chrétiens. Nous enseignons la même chose que les philosophes, nous professons la même doctrine ». Où sont les Lettres de Paul opposant la folie de la croix à la sagesse du monde ? Justin (II<sup>e</sup> siècle) n'a pas l'air de se douter qu'elles existent depuis cent ans. Lactance, au IV<sup>e</sup> siècle, parlera comme Justin, à moins que Justin ne parle comme Lactance, déjà.

<sup>43</sup> De même, l'êta d'ekkêsia est devenu i dans Église. En revanche, ce qui est sans exemple, l' i de Christ a donné un é dans chrétien. Un change sur chrétien.

<sup>44</sup> La nation juive détruite, les Juifs chrétiens ou non essaieront, forcés de s'expatrier, dans les colonies juives, déjà nombreuses, des rivages méditerranéens, et en créèrent d'autres. Quelques-unes de ces colonies existaient déjà du temps d'Auguste. D'autres durent se créer après Vespasien. Ce sont les Juifs de la Dispersion ou de la Diaspora, par qui le christianisme, au fur et à mesure que ses scribes en fabriquaient les fables changeantes, a fait sa propagande, son *prosélytisme* en Occident.

synagogue ou une association à côté, mais s'y rattachant. L'ekklésia ne s'est substituée, comme local distinct, à la synagogue, qu'au fur et à mesure que toute une partie du judaïsme résistait à la « conversion », et ne s'est créée que dans les milieux où la propagande s'exerçait sur des non-Juifs.

Quoi qu'il en soit, les chrétiens, pendant quatre siècles avant l'invasion des Barbares, avaient tissé à travers tout le territoire de l'Empire, comme une vaste toile d'araignée dont le centre est à Rome, un réseau de communautés, parfaitement organisées, avec leurs troupes, leurs cadres, leur hiérarchie, empruntant à l'esprit formaliste des Romains le sens de la règle et de la discipline, l'instinct du gouvernement et de l'autorité.

Devenus une force, dès le IV<sup>e</sup> siècle, une force qui, plus d'une fois, a troublé l'Empire, tant leur propagande était agressive et prête aux voies de fait entre eux et contre les autres, l'empereur Constantin, pour s'appuyer sur eux, reconnu leur culte, ouvrit aux chrétiens l'existence officielle, les admettant dans l'armée et dans l'administration, ne se doutant guère, - les politiques ambitieux ne se doutent jamais de ces choses-là, - qu'il livrait l'Empire à ses pires ennemis, à un gouvernement occulte dans l'État, qui espérait les prochaines convulsions, et qui aspirait à devenir l'héritier, sentant près de s'accomplir, par la destruction de l'Empire, prévue à l'avance, l'ancienne espérance d'Israël à la domination du monde, à la souveraineté universelle, c'est-à-dire, déjà, catholique <sup>45</sup>.

Et, en effet, quand l'Empire romain, colosse au socle miné, s'effondre sous une poussée des Barbares, quand vont suivre trois siècles de migrations de peuples, de guerres de races, de perturbations politiques et sociales, d'écroulements de toutes sortes, de mort intellectuelle, de barbarie, où disparaît toute la civilisation antique, l'Église reste seule debout sur les décombres et les ruines, ayant échappé aux désastres qu'elle avait provoqués, ayant traversé tous les orages sans en souffrir, n'ayant rien fait que d'achever d'asseoir ses dogmes et d'affermir son organisation et sa puissance <sup>46</sup>.

Quand les Barbares, désireux de se fixer sur les territoires conquis, chercheront à rétablir l'ordre et le calme, à refaire le monde sombré dans l'anarchie, à profiter en un mot de leur victoire, c'est l'Église, - ne pouvant s'appuyer que sur elle, -qui les y aidera, mais non, part à deux ! sans se faire payer par des bénéfices temporels et spirituels.

---

<sup>45</sup> Je ne sais pas si on peut parler de patriotisme, au temps de Constantin. Pour moi, réduit à sa plus simple expression et dégagé des lyrismes parasites, le patriotisme est, pour les peuples, chez les individus qui les composent, ce sentiment de conservation, qui procède de l'instinct animal lui-même. En reconnaissant officiellement les « chrétiens », dans l'intérêt personnel et immédiat d'affermir sa couronne d'Auguste, ce Constantin, tout ensanglanté de crimes, a failli, vis-à-vis de l'Empire et de la civilisation, à cet instinct de conservation que nous appelons patriotisme. Triste Auguste !

<sup>46</sup> Les controverses, les polémiques, les déchirements entre sectes, doctrines, tendances, qui furent parfois sanglantes, sont allées en s'apaisant de plus en plus, au fur et à mesure que, l'Empire romain en décadence, puis détruit, devenait plus certain l'espoir de régner sur le monde. L'unité de foi et de direction a été recherchée aecuméniquement, et toute théorie ou doctrine qui n'est plus conforme aux décrets de l'infailible, au dogme péniblement et successivement établi est déclaré hérétique par anathème.

Toutefois, jamais l'accord ne s'est fait sur les deux hypostases. Arius et sa doctrine sont excommuniés au V<sup>e</sup> siècle. Deux cents ans après, l'arianisme règne encore sur la moitié de la chrétienté, repris, à des degrés divers, sous des noms différents, eutychianisme, monothélisme, socianisme, etc. Le pape Honorius (626-640), à la sollicitation de l'empereur Héraclius, accepte une formule neutre. Héraclius proposait : « Il y a en Jésus-Christ deux natures mais une seule opération théandrique, divine et humaine ». Honorius déclara : « Jésus-Christ est une seule personne, opérant à la fois par la divinité et l'humanité ». Le concile de Constantinople (681) prescrivit et anathémisa Honorius, « jadis pape de Rome ». Et il rédigea le canon suivant : « Nous jugeons qu'il y a en Jésus-Christ deux natures ayant leurs propriétés naturelles : la nature divine avec tous les attributs divins, la nature humaine avec les qualités humaines, sans ombre de péché. Ces deux natures subsistent sans confusion, indivisibles et immuables... Il a aussi deux volontés et deux opérations naturelles, l'une divine, l'autre humaine : la volonté divine en communauté avec le Père de toute éternité ; l'humaine dans le temps, l'ayant reçue de nous avec notre nature ». A la fin du VIII<sup>e</sup> siècle (794), Félix, évêque d'Urgel et son archevêque, Elipand, de Tolède, ne savent pas si Jésus-Christ, comme homme, doit être dit Fils propre et naturel de Dieu, ou bien Fils adoptif.

Restons-en là... Pour cacher que Jésus-Christ a été fabriqué, monstre hybride, avec un homme du premier siècle, dans lequel on a incarné au troisième, le dieu Jésus inventé au second par les gnostiques et Cérinthe, l'Église patauge dans des formules logomachiques, dans du galimatias et du pathos théologiques, dont elle ne sait même pas ce qu'il veut dire, sinon que c'est la quadrature du cercle.

Lorsque, après trois siècles de misères et de tourmentes encore, le monde, avec Charlemagne, commence à peine à respirer et à se reprendre, Rome vaincue est devenue la capitale chrétienne, ses cultes ont disparu avec la civilisation ; l'Église est souveraine ; il n'y a plus qu'une religion, la religion chrétienne. Qui refuse de s'y convertir, qui refuse de croire à Jésus-Christ, ce mystère mystification, est traité par l'empereur, d'Occident comme les Saxons, - nouveaux Barbares. Le grand Pan est mort.

## **XII. – L'ère chrétienne. –**

Au fur et à mesure qu'elle devenait plus puissante, et au fur et à mesure que s'éteignait le flambeau de la civilisation, l'Église, refaisant les manuscrits des anciens, a sophistiqué les textes, répandu des manuscrits nouveaux, supprimé ceux qu'elle n'a pas pu ou voulu refaire. Grâce à son organisation, qui a compté dans son sein, à un moment, un moment de plusieurs siècles, tout ce qui avait de la culture au monde, elle a tenu sous sa main tous les manuscrits de l'antiquité.

Ainsi a-t-elle pu, tout en fabriquant ses ouvrages, effectuer dans ceux des autres, Tacite, Suétone, Flavius-Josèphe, Dion Cassius, etc., toutes les adultérations nécessaires, sans compter les suppressions totales, pour faire taire ou mentir l'Histoire sur le christianisme <sup>47</sup>.

Mais, pour achever la défaite de l'Histoire, il restait à l'Église un dernier coup à perpétrer, coup d'audace et d'autorité, coup de force, que facilitait la barbarie des temps et son alliance avec le souverain d'Occident, pour le temporel. Qui pouvait protester ? Il lui restait à brouiller la chronologie, par la création d'une ère nouvelle, la sienne, que l'on ferait commencer, par effet rétroactif, comme pour les Évangiles tardifs et autres Écritures antidatées de plusieurs siècles, à l'année de la naissance de Jésus-Christ. Elle y était prête depuis deux cents ans.

Dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle de l'ère romaine, toujours en vigueur, peut-être au début du XIV<sup>e</sup>, un moine Scythe, Denys-le-Petit, - pourquoi le Petit ? Son exploit tient du génie, - qui, dans son couvent, traduisait du grec en latin les Canons des Conciles, - soyez sûrs qu'il fabriquait de faux canons de faux conciles, - et « composait » le recueil des Décrétales des Papes, avait déjà, par l'ordre de l'évêque de Rome qu'il servait, refait, à tout événement, la chronologie de l'histoire, fixant à l'an 754 de la fondation de Rome, par une erreur volontaire ou commandée, la naissance de Jésus-Christ, Crucifié de Ponce-Pilate <sup>48</sup>. Mais l'Église n'avait pas encore les moyens ou l'occasion d'imposer son nouveau comput. L'occasion ne se présenta que sous Charlemagne, qui lui paya, entre autres prix, son couronnement comme empereur, par la création de l'ère chrétienne, qu'il imposa.

C'est ainsi que le monde est devenu chrétien <sup>49</sup>.

Avec Charlemagne se ferme l'histoire des Origines du Christianisme et de la victoire de l'Église, que le Moyen-Age, nuit propice, portera à l'apogée.

## **XIII. - La conversion du monde.**

---

<sup>47</sup> On peut affirmer au surplus, que les « chrétiens » n'ont pas attendu d'être tout-puissants, de pouvoir accaparer les manuscrits des auteurs non-chrétiens pour en faire des copies frelatées qu'ils lançaient dans le public. Mais le grand travail de mise au point générale n'a pu être fait que du VI<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle. Et il l'a été.

Quant aux écrits ecclésiastiques, ils sont des faux dès leur apparition, qu'on a dû cependant harmoniser au fur et à mesure que le christianisme « évoluait ». C'est surtout des ouvrages d'Église, pendant les dix premiers siècles, ne l'on peut dire : « De ce qu'une chose est écrite, il ne s'ensuit pas qu'elle soit vraie ».

<sup>48</sup> Il doit être difficile de fixer exactement la date de ce beau travail de Denys. Le Nouveau dictionnaire Larousse illustré (direction Claude Augé), à l'article Denys le Petit, fait mourir notre moine vers 540 après J.-C. À l'article Ere (ère chrétienne), il l'occupe encore, vers 580, quarante ans après sa mort, à refaire la chronologie. Encore un coup du « pneumatique », c'est-à-dire du Saint-Esprit.

<sup>49</sup> Renan a écrit : « Cette conversion (des plus nobles portions de l'humanité, dit-il. Sous Charlemagne !) a eu besoin de près de mille ans pour se faire ». Ce qui ne ressemble guère à un phénomène soudain, éclatant comme un coup de tonnerre dans l'univers ébloui et émerveillé. Le raccourci avec lequel, on présente les perspectives du passé, la manière même dont on expose en bloc les doctrines du christianisme, comme si elles s'étaient établies tout d'une pièce par les Évangiles révélateurs, portent à le faire croire.

Quand Renan écrit dans sa Vie de Jésus que « la religion nouvelle a mis au moins trois cents ans à se former et que la conversion (des plus nobles portions de l'humanité) a eu besoin de près de mille ans pour se faire », il énonce deux faits approximativement exacts. Qu'il voie dans cette « révolution l'événement capital de l'histoire du monde », c'est un point de vue un peu étroit. L'histoire du monde, dans son passé, est déjà longue - six ou sept millénaires, certains, Égypte, Chaldée, Assyrie, Grèce, Empire romain. Le christianisme ne fait pas plus de seize cents ans, et sa victoire pas mille encore.

Quant aux « plus nobles portions de l'humanité », elles furent, au 1er siècle, des Juifs, des Judéo-Hellènes, puis au second et au troisième, des Grecs crédules et dégénérés, puis des Romains en décadence à partir du troisième.

Le christianisme ne s'est établi en Occident que comme une colonisation de foules barbares, brutes ignorantes et asservies à des chefs politiques dont on peut admirer la grandeur, à ce titre, mais pour qui la religion n'a été qu'un moyen, et le but de ce moyen <sup>50</sup>.

Si un pays a une histoire, si l'Église en a une, si, de nos jours, le socialisme, le collectivisme, le bolchevisme soviétique et le communisme international, commencent la leur, la foule, la multitude n'a pas d'histoire, surtout dans le domaine inaccessible de la foi et du for intérieur. En religion, comme en politique, elle suit. Pas de sens critique, et, en fait de sentiment, presque toujours du sentiment qui porte à faux, qui se trompe. Des exaltés, quand ils sont sincères, des ambitieux, et des malins quand ils ne le sont pas, agitent l'opinion, se font les propagateurs, les apôtres de doctrines, inquiètent les pouvoirs établis, et, pour devenir des chefs à leur tour qui profitent, n'hésitent pas à critiquer les institutions pour les renverser. En faisant mouvoir les ressorts de la nature humaine les moins nobles, intérêt immédiat, désir de jouir, égoïsme individuel primant le sens social, peur de la mort, et en se servant de tous les moyens de propagande, paroles et actes, théories parées de belles couleurs, justice, fraternité, distribution d'avantages matériels, on donne l'assaut aux âmes, on émascule les consciences, on tue le sentiment du devoir. Professeurs de lâcheté !

Peu à peu le centre de gravitation de la vie se déplace. Lassitude de ce (lui est, espérance du meilleur en changeant l'ordre établi qui n'est, ne sera jamais la perfection, les hommes insensiblement se demandent : o Pourquoi pas ? Il n'en coûte rien d'essayer. » Les résistances des conservateurs, incapables de se modifier, de renoncer à des privilèges, d'aider aux réformes qui apaiseraient des impatiences légitimes, ne font qu'aviver l'énergie des novateurs et que les pousser aux excès. Le courant les emporte. Les générations se renouvellent, sur lesquelles la prise est plus forte, parce que, dans l'état social où elles arrivent, elles n'aperçoivent que la distance vers l'idéal souvent inaccessible, vers le rêve dans les nuées, sans avoir connu ni appris les tourments de l'enfantement de toute civilisation vieillie. Les illusions de la jeunesse ne sont plus tempérées par la raison qui pèse les difficultés, sait ce qu'elle a et se méfie des promesses. Car si elles étaient réalisables par la magie des systèmes abstraits, depuis que le monde est monde, alors que tant de généreux efforts ont travaillé au bonheur de l'humanité, le monde n'aurait pas attendu les nouveaux prophètes pour se transformer en un paradis.

---

<sup>50</sup> Quand, plus tard, les plus nobles portions de l'humanité, - Rome des papes, Espagne des Jésuites, - ont fait essaimer le Christianisme avec leurs émigrants, à travers notre globe terraqué, l'établissement du Christianisme a coïncidé avec la destruction des races indigènes. Le christianisme est resté propre aux descendants des peuples de l'Europe, occidentale surtout. L'Afrique, l'Asie, ce qui reste des anciennes tribus des Amériques, nègres, Indiens, Japonais, Chinois, les deux tiers de la population de la terre, ont résisté aux missionnaires chrétiens, toutes les fois que les plus nobles portions de l'humanité n'ont pas réussi à les assujettir par la force. Et même, chez les peuples « protégés ou conquis », où le christianisme fait son prosélytisme à couvert sous les forces militaires, il n'entame guère les croyances et superstitions locales.

Pour l'avenir, alors que de plus en plus, les gouvernements temporels tendent à ne plus vouloir servir de soutien officiel, politique, aux religions, on peut prévoir, à certains signes des temps, le déclin du christianisme. La science, qui a bien fait, elle aussi, quelques révolutions capitales, réserve à nos descendants d'autres révolutions, événements d'une importance tout aussi capitale que le christianisme, qui n'est plus affaire que d'éducation, de préjugé, sauf exceptions honorables, citez les foules moutonnières des plus nobles portions de l'humanité, - que le christianisme n'a pas rendues meilleures, à ce qu'il semble. Renan exagère.



Mais qui a assez de raison pour croire aux vieilles expériences ?

Le monde, tout étonné, se réveille un beau matin avec une foi nouvelle, comme un beau costume neuf sur une vieille enveloppe de chair. Il a l'illusion d'avoir rajeuni, d'avoir fait un pas vers le souverain bien. Les espérances stériles de la vie, il les a transportées dans un ciel imaginaire d'outre-tombe ou d'organisation sociale « où la justice régnera ». Il a déchu, n'ayant plus le fier courage de vivre dans son temps qui, s'il a ses iniquités et ses imperfections, ses inégalités nécessaires, de plus en plus atténuées par le progrès même de l'esprit humain, à chaque moment d'une civilisation successive, a tout de même ses fiertés et ses noblesses, sa part de sublime et d'idéal qu'il sied à chacun de cultiver, et apporte sa moyenne de bien-être économique général, dans une harmonie et un équilibre sans désastre ni catastrophe.

Mais il faut à l'homme de l'au-delà terrestre ou céleste, vieux ronron des exploiters médiocres, pour qui il renversera l'ordre établi, par le fer, par le sang et par le feu, s'il résiste, l'entraînant avec lui dans la ruine et aidé, quand il le faut, par les barbares venus du dehors. Combien de siècles de misère universelle, à la suite ?

Le christianisme a été pour l'Empire romain et la civilisation antique, vaille que vaille, ce que les socialismes, de quelque nom qu'ils se parent, - collectivisme, soviétisme, bolchevisme, communisme, tous révolutionnaires, et la morale en moins, - commencent d'être pour les patries et l'humanité. Mêmes moyens et procédés de propagande, aboutissant au « défaitisme » individuel, social, économique et national, sous couleur de justice et de rénovation du monde. Même mysticisme qui spéculait sur les aspirations de l'homme vers le meilleur. Même engouement de la multitude, avide de porter au pinacle ces nouveaux christes sans calvaire, avide de servitude, dans la ruine et la calamité générales, pour donner à ces nouveaux maîtres le pouvoir et ses délices.

Les complicités qu'elle trouve auprès des Pouvoirs, comme le christianisme auprès des derniers empereurs romains, ne permettent guère de fonder d'espoir sur l'écrasement et la défaite de cette nouvelle « exécrable superstition », comme dit Tacite, « haïsseuse du genre humain ».

#### **XIV. - L'effet rétroactif. -**

On dit, en Droit, que la Loi ne dispose que pour l'avenir, ce qui signifie qu'elle n'a d'effet qu'à partir de la date où elle est promulguée. Quand le législateur, exceptionnellement, veut faire produire à une loi des effets antérieurs à sa promulgation, risquant de léser des « droits acquis », il la déclare rétroactive. Le fait peut être arbitraire ; la déclaration est honnête. Par elle, on sait sur quoi l'on peut compter.

Comme l'ère chrétienne, tout le christianisme est rétroactif. Mais l'Église ne le proclame pas. Au contraire. Elle a tout fait pour dissimuler le coup.

La grande imposture de l'Église, « fraude pieuse », si l'on veut, mais fraude tout de même et immense, a consisté, - je l'ai indiqué fragmentairement, mais il est bon de le redire en bloc, - à bâtir longuement, péniblement, sur le peu d'Histoire qu'elle n'a pu effacer, et en la travestissant d'ailleurs en tant que de besoin, une histoire ecclésiastique, une histoire à elle du Christ et du Christianisme. Tout ce qui pouvait la contredire trop visiblement dans les auteurs, elle l'a supprimé ou camouflé ou modifié dans le sens de son histoire. Ce travail a duré au moins cinq siècles, pendant lesquels, plus tardivement qu'on ne le croit, elle a fabriqué des ouvrages ou refaits des ouvrages anciens accommodés au dernier état de ses doctrines, au vie siècle environ, et sauf, peut-être, car j'y crois, quelques autres retouches postérieures, plus ou moins importantes.

Tous ces ouvrages, tardivement faits, refaits ou contrefaits, monuments définitifs de son histoire, elle les a antidatés, mis sous le nom d'auteurs qui ont sans doute vécu à l'époque qu'elle dit, mais qui n'ont certes pas écrit, soit pour le tout, soit pour partie, les ouvrages qu'elle leur attribue.

Ainsi, elle fait croire que ce que ses scribes ont écrit plus tard a été écrit bien antérieurement, de façon à produire comme témoignages du temps, soit des I<sup>er</sup>, II<sup>e</sup>, III<sup>e</sup> siècles, des écritures bien postérieures.

L'exemple le plus frappant, pour ne s'en tenir ici qu'à une Écriture canonique, est celui des Évangiles. Elle les déclare d'autorité, en s'appuyant sur des impostures que l'on trouve dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, et sur des citations de textes évangéliques que l'on peut lire aujourd'hui dans des œuvres données comme du I<sup>er</sup> siècle (Apologies de Justin, notamment), ou du II<sup>e</sup> pour d'autres, elle les déclare audacieusement parus à la fin du I<sup>er</sup> siècle, et en cherchant à en avancer la date, sans preuve, aussi haut que possible vers le milieu de ce siècle, le plus près du temps où mourut le Crucifié de Ponce-Pilate.

Tous les critiques, érudits et savants, sont dans l'ensemble et en gros, de l'avis de l'Église, à quelque vingt ans près.

J'ai déjà fait entrevoir quelques preuves, et j'en donnerai sans cesse dans cet ouvrage, en attendant une démonstration massive et spéciale, que les Évangiles sont le résultat d'un long travail de fabrication, au cours des II<sup>e</sup>, III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles. Il n'est même pas sûr qu'au V<sup>e</sup>, ils étaient achevés dans l'état définitif où ils se montrent aujourd'hui.

Mais, en avançant la date des Évangiles et autres Écritures qui émanent d'elle, - les auteurs profanes ayant été à temps convenablement censurés, - de façon à les faire témoigner sur les événements à l'époque même, ou le plus près possible, des événements, qu'elle raconte, l'Église donne à ces témoignages effet rétroactif, force rétroactive. Ils « rétroagissent », ils agissent en arrière, dans le passé. Ils sont des témoins contemporains. Comment douter de la vérité de ce qu'ils rapportent ?

Ainsi, comme par la création de l'ère chrétienne, l'Église a coupé en deux l'histoire du monde avec effet rétroactif. Avant le christianisme, ténèbres où végète une humanité misérable, corrompue, sans idéal. Règne de Satan et du Diable. Avec le Christ lumière éclatante tout à coup, révélant le Bien, les vérités morales, la pureté, « le royaume de Dieu ». Il faut lire ces choses dans Justin. Et des hommes, qui ne sont pourtant pas des ignorants, vivent et raisonnent toujours d'après ce « préjugé », par habitude de foi, d'éducation ou de milieu. Rien de plus faux que ce point de vue. Rien qui résiste moins à l'examen des faits et de la raison. Le vrai, en bref, c'est que Jésus-Christ et le Christianisme sont le produit de faux en écritures, sans nombre, que couronne le faux dernier de l'ère chrétienne, tous postérieurs de deux à huit siècles aux faits et événements qu'ils prétendent raconter.

---

Extrait N° 6

## **II. - LE CHRIST HISTORIQUE**

J'appelle le Christ historique, ou Messie-Christ et Christ tout court, et je l'appellerai désormais ainsi, pour le distinguer du Jésus, Verbe ou Logos, et du Jésus-Christ des Écritures, l'homme de chair, Crucifié par Ponce-Pilate, en 788 = 35, dans lequel, au I<sup>er</sup> siècle, Cérinthe a fait descendre l'AEon Jésus, les gnostiques et valentiniens le Logos Verbe ou le dieu Jésus, et dans lequel, au III<sup>e</sup> siècle et au-delà, les scribes ecclésiastiques, chrétiens puis chrétiens, ont incarné le Logos, le Verbe, ou Jésus, créant, par le résultat de cette incarnation littéraire, Jésus-Christ, Fils unique de Dieu.

Voici, sur le Christ historique, mes conclusions essentielles :

### **1. - Le lieu de naissance.**

- Le Crucifié de Ponce-Pilate n'est pas né à Bethléhem, comme l'affirme la doctrine orthodoxe d'après deux Évangiles, le Selon-Matthieu et le Selon-Luc.

La naissance à Bethléhem, choisie, d'une part, pour adapter l'événement au droit mosaïque et accomplir, sur le papier, les prophéties des anciens Nabis d'Israël, cache, d'autre part, une allégorie solaire, destinée, par assimilation et confusion, à substituer dans l'esprit des

masses, à l'adoration des religions antiques pour le Soleil, dieu aux mille noms et personnifié suivant les peuples, en Horus, Atys, Bacchus, Adonis, Osiris, Mithra, Phébus-Apollon, le culte du Crucifié de Ponce-Pilate, divinisé sous le nom et les espèces de Jésus-Christ, Verbe et Fils unique de Dieu.

Il n'est pas né, non plus, contrairement aux affirmations de la critique libérale, avec des auteurs tels que Renan, Ch. Guignebert, et autres, dans une ville appelée Nazareth, et située, comme l'En-Nasirah ou Nazareth actuelle, « dans un pli de terrain largement ouvert au sommet du groupe de montagnes qui ferme au nord la plaine d'Esdreton »<sup>51</sup>.

C'est parce qu'il fut Nazir, c'est-à-dire Voué à Dieu, que le nom symbolique de Nazareth a été donné à sa ville natale, « sa patrie », diront les Évangiles, y compris les deux (Matthieu et Luc) qui le font naître à Bethléhem. Le nom de la ville une fois changé, l'Église a cherché une localité loin de la vraie, pour effacer l'histoire et la géographie. L'emplacement de l'actuelle Nazareth ou En-Nasirah, apparu tout à coup au VIII<sup>e</sup> siècle, n'est même pas conciliable avec cet ensemble si compact des récits évangéliques que Renan appelle « la prédication du lac », et qui exigent une Nazareth sur les bords mêmes du lac, et bâtie sur une montagne. Le lac que les scribes ecclésiastiques ont baptisé lac de Génézareth, dans les Évangiles, précisément parce que la ville du Nazir se trouvait sur ses rives, est, en hébreu, le lac de Kinnéret, dit lac de Tibériade en l'honneur de la ville de Tibérias fondée sur ses rives par Hérode, protégé des Romains et de Tibère. La dénomination : lac de Génézareth, est une invention de l'Église, en un temps où elle ne jugeait pas utile, ou possible encore, de changer la place réelle de la ville natale du Nazir, tout en ayant substitué au nom vrai le nom symbolique.

Le nom historique, la situation géographique, c'est Gamala, nid d'aigle, alors, sur la montagne qui cerne la rive sud-orientale du lac de Kinnéret, ville originaire de Juda le Gaulonite.

## **II - La date de la naissance.**

- Ce n'est pas l'an 754 de Rome, quatre ans après la mort d'Hérode le Grand, adopté, d'après les calculs volontairement erronés du moine scythe Denys-le-Petit, au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère. L'an 754 de Rome n'est devenu l'an 1 de l'ère chrétienne que dans le but de dépister l'histoire en sophistiquant la chronologie. Encore moins n'est-ce pas l'an 760 de Rome, 7 de l'ère chrétienne, date qui résulte des fantaisies du Selon-Luc, narrante la naissance à Bethléhem, lors du recensement de Quirinius.

En vérité, l'Église, pour empêcher que l'on ne retrouve le personnage véritable avec lequel elle a composé pour moitié Jésus-Christ, a tellement fait mentir les textes qu'elle produit, même ceux qui sont divinement inspirés, d'après elle, qu'elle est incapable de dire l'année de la naissance du héros des Évangiles, non plus que celle de sa mort, et que la critique ergote lamentablement alentour des mensonges ecclésiastiques, sans arriver à justifier les dates qu'elle « suppose » au petit bonheur, par approximations de faussetés et d'erreurs.

Le Crucifié de Ponce-Pilate est né en 738-739 de Rome, soit quinze ans avant l'année 754 prise comme point de départ de l'ère de Jésus-Christ<sup>52</sup>.

## **III. - Messie juif sous Tibère.**

- L'homme qui est devenu le héros des Évangiles, et qui fut crucifié par Ponce-Pilate, n'a été, historiquement, sous l'empereur Tibère, qu'un prétendant au trône de Judée, au

---

<sup>51</sup> Ernest Renan, Vie de Jésus.

<sup>52</sup> J'ai déjà donné et je donnerai souvent les dates de l'époque sous forme de doublets, le premier nombre indiquant l'année de l'ère romaine, le second, celle de l'année correspondante de l'ère chrétienne d'après l'usage vulgaire, l'an 754 étant l'an 1 de Jésus-Christ. Ainsi : 754 = 1, 760 - 7, 781 = 28, 788 - 35, 789 = 36,

Certaines dates ne sont exactes qu'à une unité près, à cause des chevauchements de mois d'une année sur l'autre, de l'année juive à l'année romaine et à notre année vulgaire.

royaume d'Israël, et même à l'empire du monde, contre les Hérodes, rois, tétrarques ou ethnarques en Palestine, et contre les Romains, qui les protégeaient, maîtres alors de presque tout l'univers connu et civilisé. Rien de divin, rien d'un dieu en lui. Et tous les actes de sa carrière sont ceux d'un prétendant qui recrute des partisans, - les foules, dans les Évangiles, - fomenté avec eux l'insurrection et l'émeute pour renverser les Hérodes, chasser les Romains, régner sur la Judée rendue libre, et soumettre le monde. Belle ambition jusqu'à l'indépendance, ambition folle au delà.

Mais ambition que lui permettait, à laquelle l'obligeait même sa mystique de prétendant royal, spécifiquement judaïque, fondée sur cette foi ardente, visionnaire qu'il était le Messie prédestiné, l'Oint d'Iahveh, le Christ, c'est-à-dire le roi, le chef, à la fois politique et religieux, prédit par les prophéties des livres hébraïques, qui devait subjuguier toutes les nations, les placer sous le sceptre juif, grâce au Pacte d'Alliance que le Dieu d'Israël avait passé avec son peuple, et par lequel il lui avait promis l'empire du monde. L'acte en avait été gravé par Iahveh lui-même sur deux Tables de pierre, lisibles à l'endroit et à l'envers, et remises par le dieu à Moïse sur le Sinai. C'est la Thora ou Loi (Exode, chap. XXI à XXXVI).

Certain que les temps étaient arrivés de la réalisation, par lui et à son profit, de la Promesse d'Iahveh, en faveur de la nation juive, il s'annonça lui-même comme Messie, « en la quinzième année du règne de Tibère »<sup>53</sup>, par un manifeste, sous forme de Prophétie, de Révélation ou d'Apocalypse, apparu sous la signature de Iôannès ou Jean<sup>54</sup>.

#### **IV- Le Joannès-Christ et l'Apocalypse.**

-Le Christ de Ponce-Pilate se confond, en effet, historiquement, en chair, avec Jean, disciple bien-aimé et apôtre, ainsi qu'avec Jean le Baptiste. On n'a imaginé le Jean, disciple et apôtre, distinct du Christ, ainsi que de Jean-Baptiste, séparé lui-même du Christ crucifié, qu'après la création de Jésus-Christ, au III<sup>e</sup> siècle, comme l'on a inventé, plus tard encore, Johanan ou Jochanan. distinct de l'apôtre Jean, précédemment créé, pour essayer de rendre insolubles les questions relatives à l'auteur et à l'origine de l'Apocalypse, brouillée à dessin déjà par la création de Jésus-Christ<sup>55</sup>.

---

<sup>53</sup> Soit 782 de Rome, 28 de notre ère. Évangile Selon-Luc : 111, 1.

<sup>54</sup> Apocalypse, mot grec, signifie Révélation, Prophétie.

L'original de l'Apocalypse du Messie Iôannès était évidemment en langue araméenne, écrite et parlée alors en Palestine. Il a disparu. Nous ne possédons qu'une traduction grecque, - faite à Pathmos, sans doute, d'où sa désignation d'Apocalypse de Pathmos, - laquelle a subi pendant deux ou trois siècles, au moins, depuis Hadrien, des sophistications systématiques, visibles comme des effractions, - additions suppressions, morceaux refaits ou transposés, - destinés à tromper sur l'origine, la date, la portée, les tendances, la signification de l'œuvre.

C'est cette traduction grecque qui fait partie du recueil ou *canon* des Écritures chrétiennes, comme dernier livre -, on ne sait pourquoi, - à moins que, imitant la mode sémitique, d'après laquelle l'écriture va de droite à gauche, les livres du Nouveau-Testament aient été, par rang d'ancienneté, classés selon l'ordre inverse du notre, dans les traductions en grec, latin, français, et autres langues occidentales. C'est que l'Apocalypse est, en effet, la base du christianisme, son premier livre -, elle est son point de départ historique. Elle est l'Évangile primitif, la Bonne-Nouvelle du temps de Ponce-Pilate, la prophétie ou Révélation réalisant, sur le papier tout au moins, la victoire du Messie juif et d'Israël sur les Hérodes, les Romains et le monde.

<sup>55</sup> Jean-Baptiste, n'étant que le Christ, avant multiples fraudes, dont celle qui le « décapite », - Il n'y a fallu que le calame des scribes, - est bien le crucifié de Ponce-Pilate, en croix sous l'écriteau ironique de « Roi des juifs, Nazaréen », et sous le qualificatif de « Bar-Abbas », Fils du Père, Fils d'Iahveh, qu'il s'était attribué.

Notre français Jean, Jehan traduit, - en le déformant, hélas ! et toute traduction est une trahison, surtout en matière de christianisme, - le mot oriental, chaldéen-sémitique, *Iôannès*, passé dans la langue grecque, tel quel, par contraction de *Iao-annès*, qui signifie « Révélation d'Iao ». Et Iao, Ieao, Icaoa, Ieou, c'est Dieu, la lumière universelle, d'où les Hébreux ont tiré Iehovah, Iaoua, Iaou, Iahveh, Iahoua, et similaires.

C'est sous ce nom de *Iôannès*, qui a désigné de toute antiquité en Orient, - Chaldée, Assyrie, Égypte, Babylonie, - tous les Révélateurs (en art, science, divination, etc.), tous les porteurs de pensée créatrice, c'est sous ce nom magique de Iôannès dont il se para, voulant se faire passer comme Révélateur de Dieu, qu'il a lancé son manifeste de Prétendant Roi Messie, son Apocalypse.

L'Apocalypse n'est, dans une explosion de haine xénophobe et de fanatisme sémitique, que la déclaration de guerre du Messie, contre tout ce qui n'est pas juif, bien entendu, - les « goïm », les « nations », - mais aussi contre ceux de sa propre race qui, soumis ou inféodés aux Hérodes et à la politique de Rome, ne se montrèrent pas assez zélés partisans de sa candidature « davidiste » au trône d'Israël, pour la ruine du monde <sup>56</sup> Héritier et bénéficiaire, à ce qu'il croyait, de la Promesse d'Iahveh, c'est d'après l'Apocalypse qu'il comprit et tenta de jouer son rôle de libérateur, de sauveur, de *jésus* d'Israël, dans lequel il échoua. Le « royaume de Dieu », douce imagination évangélique, qu'il a l'air de prêcher aujourd'hui sous un masque de paix et d'amour, et ému de pitié sublime, n'a jamais représenté pour lui que la victoire des Juifs « messianistes » ou « chrétiens ». c'est-à-dire que sa propre victoire sur le monde ennemi, qu'il devait « mettre sous ses pieds, pour lui servir de marche-pied », ainsi qu'il est dit dans les Psaumes de David, au C. 1 <sup>57</sup>.

Extrait N°7

### V - L'heure du Messie et le règne de mille ans.

- Le Messie devait apparaître, d'après la Qabbale, juive, à la fin des temps terrestres, pour régner pendant les derniers mille ans, le dernier millénaire. Or, la durée du monde, d'après les cosmogonies chaldéennes, que les Israélites empruntèrent en les interprétant à leur profit, « par le renversement des *Sorts* ou *Destins* (le livre d'Esther et la fête des Purim, sorts, ainsi que l'adoration des Mages à Bethléhem réalisent cette interprétation en faveur des Juifs, en ce qui concerne l'Orient ; l'Apocalypse la réalise, côté Occident), devait être de douze mille

---

Iôannès est le nom de Révélation ou de Qabbale du Christ crucifié par Ponce-Pilate. La Qabbale (en hébreu Qabbalah) est un ensemble de doctrines juives qui se donnent pour une Révélation d'Iahveh à Abraham et même à Adam, et transmises par une chaîne ininterrompue d'initiés. Qaballah signifie « ce qui se transmet », la tradition. La prétendue tradition, sur laquelle l'Église fonde les premiers souvenirs du christianisme, - et les critiques donnent du nez dedans avec un ensemble aussi unanime que candide, - n'a été inventée comme source de documentation, mensongère, bien entendu, que pour substituer la légende à l'histoire authentique, éussée dans les livres ou détruite par la suppression des livres. Tout de même, l'idée de tradition, de Qabbale, est une idée juive. Ne jamais oublier que le christianisme a été fait par de « mauvais », juifs et judéo-hellènes, jusqu'au V<sup>e</sup> siècle inclus, sinon au delà.

<sup>56</sup> 1. Les Juifs appelaient *goïm*, tous ceux qui n'étaient pas circoncis, les autres nations. Les Évangiles, qui sont fanatiquement juifs dans leurs soubassements, disent en grec : %%% %%% (ta ethnê), les nations, les races. Les Latins ont traduit par un diminutif de gens, gentis, gentiles, les peuplades, les vagues humanités non juives, passé en français, sous sa forme latine, non traduite, les gentils, - un change, bien entendu, pour qu'on n'aperçoive pas le mépris du terme : les nations, les goïm. Les Incirconcis sont donc la Gentilité. Les judéo-chrétiens n'y sont pas compris. Quand le christianisme triomphe ou est près de triompher, le mépris reparait. Que peuvent bien être ces gens qui ne croient pas au Juif, Fils unique de Dieu, consubstantiel au Père, depuis quelque concile de quel siècle ? Des paysans, des rustres. En effet ! des *pagani* (de pagus, village), terme que l'on a fait passer en français sous sa forme populaire : « païens ». Qui n'est pas chrétien est donc païen, - un rustre, moins qu'un barbare. « Priez pour ceux qui vous persécutent ! » Hiéronymus, juif de Dalmatie, dont l'Église a fait saint Jérôme, appelle la littérature non juive : *litterae gentiles*. Prudence désigne les non-chrétiens par le terme *gentiles*.

<sup>57</sup> La fable évangélique, toute édulcorée et camouflée qu'elle soit, par la transposition littéraire, qui est un véritable change, du fait politique, local, étroit et temporel, et parce qu'il ne s'est pas réalisé, en une prétendue révolution d'ordre moral, spirituel, magnanime et universel, qui ne s'est pas produite davantage, - transposition qui ne s'est achevée qu'au V<sup>e</sup> siècle, n'a pas pu se débarrasser de sa gangue judaïque originaire, faire disparaître le Messie juif, ni détruire l'Apocalypse. Il semble même que si les scribes s'y sont efforcés pour convertir l'Occident, ils n'y ont pas tenu absolument pour ménager le judaïsme. Car il est loin d'être prouvé que, vers le V<sup>e</sup> siècle, quand le « christianisme » est fait, la rupture soit effective entre l'Église et la synagogue. Pour ma part, Je ne le crois pas. Et j'ai mes raisons et mes preuves.

ans, douze millénaires, douze cycles, douze aeons, correspondant chacun aux douze signes du Zodiaque, lesquels commandent aussi aux douze mois de l'année <sup>58</sup>.

Le monde, au premier jour de la Genèse, un jour de mille ans, comme tous les autres jours de la Création, - « devant le Seigneur, dit encore l'Épître II Pierre III, 8, un jour est comme mille ans et mille ans sont comme un jour », - avait commencé sous la lumière du *Bélier* ou de *l'Agneau*, qui commande au mois de *Nizan*, celui de la *Pâques*. Fiat lux ! Tous les ans, *l'Agneau* passe, et c'est la *Peschah*, le passage de *l'Agneau* que les Juifs commémorent annuellement. Les années se comptent par les Pâques. Quarante-deux Pâques font quarante-deux ans <sup>59</sup>. Le monde devait disparaître, tous les signes du Zodiaque épuisés par millénaires, à la réapparition millénariste de *l'Agneau*. Le dernier millénaire, promis au règne du Messie, c'est donc le cycle ou millénaire des *Poissons*, sous le signe des Poissons ou Z B, en chaldéen: Zêb ou Zêph, transcrit identiquement en hébreu, et que le grec écrit avec un *êta* <sup>60</sup>. Pour être digne du royaume du Messie, digne d'entrer dans « le royaume de Dieu », suivant le change évangélique, dans la nouvelle Jérusalem de *l'Apocalypse*, capitale du monde enjuivé, il fallait se mettre sous le *signe* des Poissons ou du Zêb, se le rendre favorable. Car il est le signe de la prédestination, c'est-à-dire de la Grâce <sup>61</sup>.

<sup>58</sup> L'expression : *au siècle des siècles*, en français, est une traduction fallacieuse de l'expression grecque : %%% %%% %%% %%% %%% %%% %%% %%% (aux cycles des cycles . pour l'éternité). %%%, c'est l'éternité. Les Eons des gnostiques, leur Eon-Jésus (voir ci-dessus, p. % et ss.) sont apparentés à l'idée de cycle et d'éternité.

Les oracles sybillins dont Virgile s'est fait l'écho dans sa quatrième églogue, ne sont pas autre chose que l'interprétation aryenne, par un cerveau occidental, de tous les mythes venus d'Orient, et, en dernier lieu, de la Judée, sur le renouvellement du monde devant ramener les jours de l'Age d'or. « Voici venir le dernier âge (ætas, traduisant Aeon) prédit par la Sibylle de Cumes. Un grand cycle nouveau va naître de la consommation des siècles. Déjà revient la Vierge et le règne de Saturne. Déjà, du haut du ciel, descend une race nouvelle. A l'enfant qui va naître, etc. ». Fr. Dübner a écrit – « Selon les doctrines étrusques (origine égyptienne), adoptées par les Romains, la vie de l'univers décrit un cercle (celui du Zodiaque). A un jour donné tous les astres doivent avoir accompli leur révolution et revenir à leur point de départ pour recommencer leur cours. (De l'Agneau ou Bélier à l'Agneau.) En même temps une nouvelle série de siècles (ou cycles) semblable à celle qui vient de se clore, se reproduira sur la terre. Le temps qu'exige cette révolution du ciel et des siècles (cycles) s'appelle la grande année ou l'année du monde ». Dübner divise cette grande année en dix mois, comme l'année civile avant César. C'est alors qu'il n'a pas compris le mythe étrusco-égyptien-chaldéen. Car c'est un savant. Il n'a pas vu que les divisions des cycles correspondent aux signes du Zodiaque, le Cercle de révolution. La Sibylle, que Virgile dit de Cumes, en bon Romain, avait, d'après Ovide (*Métam.*, XIV,3) *mille ans de vie*. Elle conduit les héros aux Enfers et les ramène au bout de mille ans à la vie élyséenne. C'est en définitive une personnification millénariste des cycles millénaires du Canon babylonien.

<sup>59</sup> On trouve fréquemment dans l'Apocalypse et certains miracles des Evangiles des années évaluées allégoriquement en mois (de *Nizan*, ou de *Pâques*, sous-entendu). Il faut savoir lire l'Apocalypse et les Evangiles.

<sup>60</sup> On devrait prononcer Zib et Ziph. Joseph, c'est Iao-Ziph, le Poisson d'Iao, de Iahvé.

<sup>61</sup> Poisson %%%- Ichthus, en grec). C'est parce que les Poissons sont le signe de la grâce, de la prédestination au règne de mille ans, au royaume de Dieu que le poisson a été par excellence l'emblème des messianistes ou chrétiens, puis des chrétiens. Sur les monuments iconographiques des premiers siècles, le poisson figure partout, dessin ou mot écrit. Il a été le signe de reconnaissance, le mot de passe, pour ainsi dire. Et ceci est une preuve de plus que le christianisme-chrétien sort du christianisme messianiste. Même histoire, mêmes symboles. Le baptême a été l'acte d'initiation, le sacrement premier, symbole de la purification. Il faisait du baptisé un "poisson" en esprit, un initié à la révélation de Dieu, le mettait en état de grâce.

Toutes les scènes de barque, de pêche dans les Evangiles ne sont que des variations sur cethème symbolique : Eau, poissons, baptême. Joseph, Iô-Ziph, n'est dit le "Charpentier", entre autres surnoms ou épithètes, que parce qu'il fut artisan de la barque de pêche, allégoriquement. Il est le père du Christ, pêcheur d'hommes, comme les disciples. Il est aussi grand que Noé, avec l'arche. Le Christ est le capitaine de la Barque salvatrice : "Sauve-nous, Seigneur, nous périssons !" Vous vous rappelez l'épisode évangélique qui n'est qu'un scénario en action de l'allégorie. Iô-ziph ou Joseph, c'est encore Zébédée, dont la racine Zeb fait toujours allusion au poisson. Pour détourner l'attention de Joseph charpentier et Zébédée, pour des raisons qu'aucun Juif n'ignorait, pour cacher la vérité dont les Evangiles eux-mêmes nous éblouissent encore, des scribes d'Eglise ont essayé de donner le change en attribuant à Joseph toutes sortes de métiers, feignant de croire qu'il en exerçait un, et qui n'ont aucun rapport avec "l'atmosphère" de sa vie, de son rôle, de la vie et du rôle de son fils et des disciples.

Le règne de mille ans écoulé, le monde disparaît ; l'œuvre de la Genèse est détruite. Mais par une palingénésie miraculeuse, une terre nouvelle, de nouveaux cieux remplacent l'ancien univers, sous le règne de l'Agneau à jamais revenu et fiancé à la Jérusalem céleste <sup>62</sup>.

L'ancien monde, à part les six premiers millénaires de la création, de la Genèse, qui furent à Dieu, a été livré à Satan, au Serpent. Et c'est pourquoi la nation juive, sauf quelques jours de splendeurs sous ses premiers rois, n'a connu que tribulations, revers, désastres, infortunes. Le millénaire du Zéb devait lui apporter la revanche : Satan enchaîné pour mille ans, et le monde, aussi, soumis au joug juif. Puis Satan à son tour serait détruit, afin qu'il ne puisse pas apporter le mal dans le monde nouveau, sous l'Agneau pascal revenu <sup>63</sup>.

Que la fin des temps, que le règne de mille ans, que l'avènement du Messie, que « le royaume de Dieu », préluant au retour définitif de l'Agneau, - car toutes ces expressions ont le même sens, visent un seul et unique événement, - fussent attendus pour l'époque de Tibère, des Hérodes et de Ponce-Pilate, en général, et, d'une façon plus précise, pour la grande Pâques de 788-789 ou 35-36, - grande pour ce motif qu'elle devait être la Pâques libératrice, triomphale, cela résulte de l'attente exaltée des Juifs à ce moment, de leur espérance « à son comble », dit Renan, c'est-à-dire comme jamais auparavant, et de la montée du Christ à Jérusalem à cette date, poussé qu'il était par la volonté populaire, à laquelle correspondait sa propre ambition. Son destin ne lui permettait plus de reculer. Il n'y avait pas de délai. Il ne pouvait autrement. « Son heure était venue » <sup>64</sup>.

Serrurier dans le Dialogue avec Trykhon, attribué à Justin, et dans l'Anticelse, attribué à Origène, - serrurier, la clef des cœurs ! - Joseph est forgeron chez Hilaire et Pierre Chrysologue. Et à l'époque où on le fait dire par Pierre Chrysologue (discours d'or), qui est, allégoriquement, orfèvre, les "chrétiens" battent en effet monnaie, d'excellent métal, avec le baptême. Tout s'explique.

Bethsaïda, cette ville es bords du lac de Tibériade, de Kinnéret à la juive, devenu Genezareth dans les affabulations évangéliques, où toute la famille du Christ est chez elle, est-ce la maison du forgeron, du serrurier ? ou celle du charpentier, lançant la barque de pêche ?

Les scribes ont fait de l'I-ch-th-u-s grec un facile rébus-monogramme qui n'a rien de miraculeux ni même de fatidique; Iésous-Christos, ThéouUios-Sôter, Jésus-Christ de Dieu Fils sauveur. Plus rien des signes du Zodiaque, ce poisson. Mais le poisson messianique ou chrétien, ce n'est pas l'Ichthus, des Grecs, ni le Fish des Anglais, ni le piscis des Latins; c'est le Zêb, qui est juif. On a pu faire avec le mot grec un monogramme qui a un sens. Qu'est-ce que cela prouve ? Pour nous étonner, il faudrait que le monogramme puisse cadrer en toutes langues. Des jeux de mots, on peut en faire. Mais ils devraient être dans l'idée, s'agissant d'une religion universelle (catholique), et non dans le vocable d'un dialecte. Le jeu des scribes sur le grec %%%%,

comme mot, date au plus tôt du III<sup>e</sup> siècle. Comme dessin appartenant à toutes les langues. Il peut figurer dès le premier. Il est universel, Mais, comme dessin, évoqué par un vocable de chaque langue, il ne signifie pas Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur. Il est le signe du Zodiaque, signe de la grâce. Rien de plus, rien de moins. Et c'est beaucoup.

<sup>62</sup> les personnages évangéliques obéissent, l'ange Gabriel lui-même, au rythme zodiacal, aux Signes astrologiques ; nous ne cesserons pas de le remarquer au cours de cet ouvrage. Ce n'est pas un fait exceptionnel. C'est un système cabalistique, de révélation.

<sup>63</sup> La doctrine qui fait état des croyances sur le Règne de mille ans s'appelle le Millénarisme. Cette doctrine est devenue une hérésie. Au IV<sup>e</sup> siècle encore, tout le christianisme est millénariste. La plupart des Ecritures du Nouveau-Testament, - même les Évangiles, qui en ont gardé l'esprit et la tendance, sinon le mot, - le sont encore, preuve de leur confection tardive qui s'est efforcée de corriger le passé, de l'atténuer, de l'effacer.

<sup>64</sup> M. Henri Monnier qui, dans le protestantisme, appartient à l'orthodoxie la plus rigoureuse, a écrit un livre - la Mission historique de Jésus, dans lequel il s'efforce pieusement de prouver que le Christ ne fut qu'un rédempteur moral. La montée à Jérusalem l'étonne un peu. Elle « est absolument triomphale », dit-il. En note : « Il est bien certain que Jésus reconnaissait la parfaite légitimité des sentiments exprimés par ceux auxquels Il était venu apporter le salut (p. 265) »-. Ces sentiments prouvent qu'ils voient en lui le Messie-Roi, Fils de David, le libérateur. Citant une phrase de Stapfer : « Les espérances les plus vives », M. H. Monnier corrige à son sens : « J'aimerais mieux dire avec Holtzmann qu'il y avait une possibilité logique de victoire ». Et tous ces critiques pensent - « Victoire morale », soit conversion des Juifs, au christianisme sans doute. Il est impossible d'être dominé davantage par le préjugé qui rend aveugle. L'arrestation du Christ, prédicateur moral, est incompréhensible. Et, de vrai, les Évangiles sont impuissants à la faire comprendre. Ce n'est que devant Pilate

C'est cette certitude, - apparition du Christ-Messie au temps de Tibère, d'après la Qabbale juive, - que l'on retire encore de l'examen de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe qui, par trois fois (liv. 1. chap. VI, 1, 3, 8), après avoir rappelé l'antique prophétie de Jacob (Genèse, XLIX, 10) : « Le sceptre ne se départira pas de Juda, jusqu'à ce que le Sciloh (Messie) vienne », fait allusion à l'usurpation du trône de David par les Hérodes, étrangers iduméens, qui ont fait mentir la prophétie, attendu qu'avec eux, « il n'y a plus de princes ni de chefs de Juda, dit-il, je veux dire d'origine juive », comme rois des Juifs, et montre "celui que la prophétie appelle l'attente des nations » attendant aux portes. « Ce fut en ce temps, ajoute-t-il, que parut manifestement le Christ », pour chasser les Romains, détrôner les Hérodes, subjuguier le monde, être, en un mot, le Messie <sup>65</sup>.

### **VIII. - Le père.**

- Ce n'est pas le Joseph inconsistant et obscur des Évangiles, suppléé par l'ange Gabriel ou l'Esprit dans ses devoirs d'époux, mais un rude homme, de belle allure, de grande famille, fondateur du « messianisme » comme secte, du « christianisme » d'où sortiront les chrétiens, un grand chef de bandes, mêlé, les armes à la main, à tous les événements politiques en Palestine, durant sa vie, instigateur de la révolte contre les Romains à l'occasion du Recensement de Quirinius, en 760 - 7, où il périt, tué, comme Zacharie, entre le Temple et l'Autel <sup>66</sup> ; c'est, de son vrai nom, Juda le Gaulonite <sup>67</sup>, de Gamala, ville dont les Écritures ne prononcent jamais le nom <sup>68</sup>, où naquit son fils aîné, et d'autres enfants vraisemblablement.

Les auteurs, scribes ecclésiastiques, dans leurs œuvres, si elles n'ont pas été retouchées sur ce point, font le silence absolu sur cette paternité de Juda le Gaulonite à l'égard du Christ,

---

que tout s'éclaire, quand ils avouent enfin la vérité : que le Christ voulut être le Roi des Juifs contre les Romains et les Hérodes. Et, c'est à ce moment, par un retour en arrière, que l'on s'explique les paroles désespérées du mont des Oliviers : « Père, s'il est possible, éloigne de moi cette coupe ! Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux ! ». On s'explique sa frayeur et son angoisse (Marc, XIV, 33-36). Les trois synoptisés allégorisent évangéliquement les doutes du prétendant sur le succès d'une entreprise qu'il est obligé d'achever, mais sachant que la tentative est vaine, que les Romains sont les plus forts. Il n'a plus la foi. Il va à regret, envahi de sombres pressentiments. Ses partisans ne sont pas de force, ni de courage : ils vont crier : « Sauve-qui-peut ! ». D'ailleurs, sur le mont des Oliviers, c'est déjà la retraite. On a fui de Jérusalem, dès les premières échauffourées dans le Temple. La partie est perdue. Pauvres gens ! car ils furent des patriotes juifs, à leur manière. ce sont les Gentils qui héritent de la Promesse, désormais. Autrement dit, en leur promettant la vie éternelle en Jésus, substituée au règne de mille ans, Ils entreront dans le royaume de Dieu, - comme sujets et contribuables.

<sup>65</sup> Bien entendu, ayant précisé l'heure du Christ, Eusèbe donne le change sur son rôle. Il en fait « celui qu'attendent les nations ». Imposture que suffit à prouver le sort que les Romains lui réservèrent, sans compter les Juifs du Temple. Il en fait aussi « celui qui devait réaliser le salut des Goïm-Gentils », comme si les « nations » n'avaient mis qu'en lui leur espérance, « et leur vocation prédite par la Prophétie ». Les Juifs ayant rejeté ce Messie,

<sup>66</sup> Souvenir que rappelle Jésus-Christ dans une imprécation féroce contre les pharisiens, où résonne tout le ressentiment du fils contre les meurtriers du père (Matth., XXIII, 35). Profitant de la mort d'Hérode, en 750, et des difficultés nées au sujet de la succession de ce roi, Il avait déjà tenté un coup de force, s'emparant de Sepphoris. Battu, il réussit à s'échapper.

<sup>67</sup> Les Actes, qui le nomment, en rappelant qu'il fut le chef de la révolte du Recensement en 760, et en le faisant « se lever », comme agitateur, après Theudas, dont la révolte est postérieure de trente-sept ans à la sienne, toujours pour brouiller l'histoire (V, 27), les Actes et les autres Écritures d'Église ou revues par elle, affectent de ne l'appeler que Juda le Galiléen. De son temps, il n'est pas Galiléen. La Gaulanite, dont Gamala est une capitale, la Pérée, la Bathané ne sont devenues des « parties » de la Galilée (où Joseph se retire à son retour d'Égypte : voir le chapitre sur Nazareth, p. %%%) qu'après la mort de l'Hérode Philippe, en 787 - 34. Voir p %%%.

<sup>68</sup> Mais elles y font des allusions. Gamala veut dire *chameau*. Jean-Baptiste est vêtu de poils de chameau, de tissu de Gamala. Jacob-Jacques, à force de prier à genoux, a les genoux calleux du chameau.



alors qu'ils la reconnaissent à l'égard de Ménahem, dont le lien fraternel avec son frère aîné a été rompu.

Outre le nom de Joseph, sous lequel ils l'ont dépouillé de son rôle historique, qui fut de premier plan, et presque de sa paternité, sous ce pseudonyme, les Ecritures lui donnent celui de Zacharie, comme père du Iôannès devenu Jean-Baptiste, celui de Jona, contraction de Iôannès, comme père de Simon Bar-Jona, celui de Zébédée, comme père des autres enfants qu'il eut de celle qu'il laissa veuve en 760 - 7. Elles l'appellent aussi le Charpentier, ce qui permet à Renan de faire de Joseph un humble artisan, un démocrate, ainsi que son fils, genre 1848.<sup>69</sup>

Dans les Talmuds et certains récits ecclésiastiques, on le retrouve sous les noms de *Bandera*, *Pantera*, déformation et corruption du mot composé mi-gréc, mi-hébreu *Pan-thora*, Toute-la-Loi, qui lui convient admirablement. « Ne croyez pas que je sois venu abolir la Thora, dit le Christ, qui se souvient des leçons de son père, et de son rôle de prétendant; je suis venu non l'abolir, mais l'accomplir <sup>70</sup> ».

Deux fois, Joseph est cité sous son nom véritable dans les Évangiles : Juda <sup>71</sup>.

### **IX. - Le nom.**

- Le fils aîné de Juda-Joseph n'a plus de nom de circoncision, et n'est plus que le Christ-Jésus, substitué au Messie libérateur, à l'Oint d'Iahveh.

Il s'appelait comme son père : Juda, avec le complétif Bar, c'est-à-dire Fils : Juda Bar-Juda, pour l'en distinguer. Si l'un de ses frères, Thomas en Évangile, est qualifié Didyme, c'est comme son *jumeau*, quant au nom. Le grec *Didyme*, traduit l'hébreu Thomas, à dessein défiguré. Ce Thomas eut des fils dont l'un est dit Bar-thélemy, qui est le même que Matthieu et que Lévi.

Extrait N°8

### **X. - La mère.**

- Femme de Juda le Gaulonite, elle ne s'appelait pas Marie, mais Salomé. Elle était fille d'une Cléopâtre qui, veuve, se remaria avec Hérode le Grand, trahissant sa davidique famille pour le lit de l'usurpateur. La haine du Christ contre les Hérodes n'a pas seulement une origine politique ; elle est féroce, parce qu'elle se double d'une haine familiale. Les Cléopas qui circulent dans les Évangiles sont des parents de Marie-Salomé.

Elle descend de David par la femme d'Uri, c'est-à-dire comme fruit des amours de ce roi avec Bethsabée qu'il avait épousée après avoir fait périr le mari. Ce n'est pas une descendante de l'adultère, mais d'une déviation dans la postérité d'Abraham. Les *Talmuds* la disent *Sotada*, fille de la déviation. Et son fils aîné est dit : Ben-Sotada. On voit ce qu'il faut

---

<sup>69</sup> Je rappelle que ces noms de Zacharie, Zébédée, comme celui du Charpentier, sont faits pour évoquer les Idées de baptême, de sources, d'eau, de lac, de poissons, de pêche, de barque. La maison de Joseph Zébédée, c'est la maison de pêche: la Beth-Saïda. Dans Zacharie, on retrouve le radical Zach, du chaldéen Zachou, qui est le signe zodiacal du Verseau, lequel précède les Poissons ou Zèb. Zacharie-Zébédée est le père du Zèb, du Iôannès-Zèb, révélateur-Christ du règne de mille ans, sous le signe des Poissons. Le nom de Iôannès-Jona donné à Joseph prouve aussi qu'il fut avant son fils aîné un révélateur (comme auteur de la secte).

<sup>70</sup> C'est à cause de ce surnom que les scribes ecclésiastiques ont introduit dans le *Contra celsum* du pseudo Origène, au IV<sup>e</sup> siècle, l'inconvenante histoire des amours de Marie avec le soldat romain Panther, desquelles serait né le Christ.

<sup>71</sup> Dans le Selon-Luc (I, 39.) envoyant Marie enceinte, après l'Annonciation de l'ange Gabriel, faire une soi-disant visite à sa parente Élisabeth « dans la ville de Juda ». Simple réintégration corporelle. Dans le Selon-Jean (III, 22), où il est dit que Jésus se rend avec ses disciples « dans la terre de Juda ». Il arrive du ciel. Après baptême au Jourdain, c'est bien le moins qu'il prenne possession de « sa patrie » terrestre.

penser des suggestions de l'Église et de Renan sur l'humilité de la condition sociale de la famille de Marie. Aussi fanatique du Messianisme que son illustre époux, mort pour la cause<sup>72</sup>, et que ses enfants, - loin d'être vierge, elle en eut neuf, - elle fut dite, en souvenir de la sœur de Moïse, fanatique d'autrefois, Marie de Magdala ou la Magdaléenne. C'est pour cacher cette vérité que les scribes des Évangiles ont inventé Marie-Madeleine, la Pêcheresse, distincte de la Vierge Marie. Madeleine est un change sur Magdaléenne<sup>73</sup>. Les sept « démons » que le Verbe Jésus, - allégorie qui provient de Valentin, - extrait de Marie-Madeleine, pneumatiquement (et Marie, dans Valentin, est dite souvent la Pneumatique), sont les sept garçons, les sept mâles (sept tonnerres) de Juda-Joseph et de Marie-Salomé<sup>74</sup>. Car le Verbe Jésus, en tant que Dieu, est le père de son enveloppe charnelle, du Crucifié de Ponce-Pilate et des six autres garçons, ses frères, selon le monde, comme de sa mère, qu'il a fécondée, en Esprit<sup>75</sup>.

### **XI. - Les frères et les sœurs.**

- Car Juda-Joseph et Salomé-Marie eurent bien neuf enfants, dont deux filles. Les six frères du Christ, et lui-même sous les espèces de Jean (Iéônnès), quand on le fusionne avec Jésus, sont, en Évangile, les disciples de Jésus-Christ. La douzaine est une invention de l'Esprit, qui ne s'y retrouve pas lui-même, avec ses noms faisant double emploi. Des sept garçons, cinq au moins périrent de mort violente, comme leur père : Iôannès-Christ (Jésus-Christ), l'aîné, Simon, dit la Pierre (Képhas), les deux Jacob-Jacques et Ménahem (Nathanaël). Dans l'*Apocalypse* de Patmos, au prologue, -addition du II<sup>e</sup> siècle, - le Christ-Jésus est encore « le premier-né des morts », % %%% %%% %%% %%% %%%<sup>76</sup>

Les deux filles sont, en Évangile, Marie et Martha. Et Martha n'est que le prénom hébreu Tamar, aux deux syllabes interverties. Martha épousa Jaïrus, dont Jésus ressuscite la fille, en Évangile, comme il ressuscite Lazare-Eléazar, époux de Marie, dont le vrai nom est Esther. Eléazar, beau-frère du Christ, est tombé en combattant à ses côtés.

Les deux autres frères s'appelaient Juda-Jude qui se confond avec Thomas Didyme ou le jumeau, comme on l'a vu ci-dessus (§ IX, Le nom), et Philippe, en grec, dont le nom hébreu a totalement disparu<sup>77</sup>.

---

<sup>72</sup> C'est ce que dans le Selon-Luc (II, 35) lui rappelle au troisième siècle, le vieillard Siméon (Syméïôn, en grec, le Signe), lors de la présentation de l'enfant au Temple : « Toi-même, une épée transpercera ton âme. », Autrement dit : « Ton époux a péri par le glaive. »

<sup>73</sup> Le passage du Talmud sur Marie, Sota, la dit aussi la coiffeuse des dames. Magdala a le sens aussi de coiffeuse.

<sup>74</sup> « Selon le langage du temps (Renan : Vie de Jésus, p. 158). elle avait été possédée de sept démons, c'est-à-dire qu'elle avait été affectée de maladies nerveuses, en apparence inexplicables ». En apparence inexplicables ! Tout Renan est là. « Jésus, par sa beauté pure et douce, calma cette organisation troublée. La Magdaléenne lui fut fidèle jusqu'au Golgotha, et joua le surlendemain de sa mort un rôle de premier ordre, car elle fut l'organe principal par lequel s'établit la foi en la résurrection ». Une hystérique ? Oui, d'après Renan. Non, d'après nous. Une mère, tout simplement, mais juive fanatique.

<sup>75</sup> Voir p. %, note % et p. %, note %.

<sup>76</sup> Apoc., I, 5. Pour parer le coup, les critiques et l'Église font semblant de ne pas comprendre. Ils interprètent : le premier ressuscité d'entre les morts, malgré le texte formel, et contre la vérité évangélique elle-même qui fait ressusciter Lazare par Jésus. L'Apocalypse avait déjà ressuscité et enlevé au ciel deux « martyrs », qui symbolisent Juda le gaulonite et Sadok, de la révolte du Recensement. En comptant la fille de Jaïrus, le premier-né des morts, des sept frères morts, n'est que le cinquième dans l'ordre des résurrections « chrétiennes ».

<sup>77</sup> Clément d'Alexandrie (Strom., IV, 9) citant Héraclion, le disciple le plus renommé de Valentin, dit : « Les élus n'ont pas tous confessé le Seigneur par la parole et ne sont pas tous morts pour son nom. De ce nombre sont : Matthieu, Philippe, Thomas, et beaucoup d'autres ». Pour Philippe, on ne peut pas prouver le contraire. Pour Thomas qui est Juda (le jumeau de nom), c'est faux. Pour Matthieu, qui est le même que Lévi, fils

Pour atteindre le nombre de douze disciples, tantôt on a ajouté Labbé-Thaddée-Theudas, promu à cet honneur comme revenant de l'insurgé chrétien sous Claude, tué en combattant, tantôt on a dédoublé Simon-Pierre avec Simon le Kanaïte, tantôt on tire Andréas d'un Jacob-Jacques, tantôt on ajoute un Jacob-Jacques, fils d'Alphée, tiré de l'un de ses deux homonymes, tantôt on fait venir Barthelemy, fils de Juda-Thomas-Didyme, tantôt on désigne Ménahem, qu'on ne nomme jamais, par Nathanaël ou Josès-Barsabas-le Juste, si bien qu'en comptant Juda de Kérioth (ou l'Isariote), la liste atteint la quinzaine. Et voici Matthieu, dans la coulisse, revenez-y du Matthias des *Actes des Apôtres* <sup>78</sup>. Le Saint-Esprit divague.

## **XII. - La carrière.**

- Né à Gamala en 739 de Rome, emmené par ses parents en Égypte, revenu en Judée, prétendant au trône de David, entré en campagne comme Messie en 782 = 29, quinzième année du règne de Tibère, annonçant « le royaume de Dieu », soit « le règne d'Iahveh », c'est-à-dire la victoire prochaine du peuple élu sur le monde, armé de l'Apocalypse, menaçant ses ennemis de « l'étang de soufre », de la « géhenne », fouaillant les tièdes, entraînant les fanatiques Kanaïtes, ses partisans, circoncis suivant la loi de Moïse et baptisés, comme lui, pour être sous le signe de la grâce, « Jésus-Christ », pour lui donner son nom connu, après des fortunes diverses, émeutes, troubles, arrestations, prison, fouet, sous le nom de Jean ou Iôannès, mise en liberté, propagande nouvelle, pillages, meurtres, et toujours baptisant, risqua une suprême tentative à la grande Pâques sabbatique et jubilaire de 788 = 35, coup de force audacieux pour s'emparer du Temple et de Jérusalem. Mais ayant échoué et pris la fuite, poursuivi par la cavalerie de Ponce-Pilate, rejoint puis capturé, dans l'abandon de ses plus chers partisans qui la renièrent, dont son frère Simon, dit Képhas ou la Pierre, ramené dans la capitale, emprisonné, jugé en due forme et condamné pour sédition et pour meurtre au supplice de la croix, il y fut accroché le jeudi 14 nisan (avril) veille de la Pâques ouvrant la nouvelle année juive, c'est-à-dire le dernier jour de l'an qui correspond à avril 788; et il y mourut, âgé de cinquante ans <sup>79</sup>.

---

de Juda Didyme, on n'en sait rien non plus. Voilà pour la question *mort*. Quant à n'avoir pas confessé le Seigneur par la parole, c'est là une affirmation contredite par tout ce que Valentin et les Actes, qui l'appellent l'Évangéliste, proclament de Philippe. Plus étonnante encore est l'affirmation en ce qui concerne Matthieu, dont on fait l'auteur du premier Évangile. Il est vrai qu'à l'époque de Clément d'Alexandrie, on n'a pas encore attribué d'Évangile à Matthieu.

<sup>78</sup> Maintenant, pourquoi fallait-il douze apôtres ? Parce qu'il y a douze tribus d'Israël, douze signes du Zodiaque, douze sonnettes à la robe du grand-prêtre. (Voir Justin.) Mais quand il s'agit d'apôtres, les scribes n'y regardent pas d'aussi près, et ils en mettent facilement seize à la douzaine.

<sup>79</sup> . Il n'est pas aussi facile de retracer tous les détails de la carrière du Christ que les campagnes de Napoléon. Mais avec ce qu'on peut lui restituer des morceaux relatifs à « l' Imposteur » de Flavius-Josèphe, combinés avec les allégories et paraboles des Évangiles, avec certains miracles aussi, camouflant des événements, on arrive à retrouver les grandes lignes de sa vie, avec des précisions étonnantes çà et là.

Le Selon-Luc fait débiter Jésus-Christ à l'âge de trente ans environ. Fraude du IV<sup>e</sup> siècle, comme l'Évangile lui-même, et plutôt de la fin que du commencement.

Si l'Évangile de Luc - le dernier paru des trois synoptisés - avait existé dès le premier siècle, et si le Christ, comme il le dit, avait débuté à trente ans, pour mourir à trente-trois, - je ne discute pas autrement ici les impossibilités qui résultent sur la date de sa mort à cet âge, avec la naissance à Bethléem au recensement de Quirinius, d'ailleurs démentie par le Selon-Matthieu, - comment Irénée, du II<sup>e</sup> siècle, se mettrait-il en contradiction avec les Évangiles, lui qui déclare que le Christ, d'après les témoignages des Anciens, donc de témoins qui vivaient plus avant vers le temps des Évangiles, avait près de cinquante ans lorsqu'il enseignait, qu'il est mort proche la cinquantaine et touchant à la vieillesse ?

C'est sur cette fraude du Selon-Luc, que le Christ avait environ trente ans lorsqu'il commença son ministère, en reportant au petit bonheur la naissance sous Hérode vers 749, que l'Église a antidaté de sept ans la crucifixion, la reportant de 788-789 à 781=782. C'est le système de saint Augustin, et c'est celui des Actes des Apôtres qui débutent en 782, reprenant les événements sept ans avant la crucifixion. Et c'est pourquoi on y voit le Iôannès

### **XIII. - Le Calvaire ou Golgotha.**

- Le lieu où fut crucifié « Jésus-Christ », Messie libérateur, Iôannès-Christ, Bar-Abbas, ou Fils du Père, et fils premier-né de Juda-Joseph et de Salomé-Marie, sous Tibère, Ponce-Pilate étant procurateur de Judée au nom de Rome, ne se trouvait pas à l'intérieur de Jérusalem, comme le prétend Renan avec l'Église<sup>80</sup>, mais hors des murs, au Gué-Hinnom, qui a donné le symbole de la géhenne comme séjour des châtiments après la mort charnelle, dans la bouche de Jésus-Christ. C'était le Val du Charnier, lieu ordinaire des exécutions. Les Évangiles en font Arimathie, « l'enclos des morts », *har'm* signifiant en hébreu « clos, enclos », et *math* « mort ».

### **XIV. - La pierre du tombeau ou le cadavre dérobé.**

L'enclos des morts, Arimathie, n'est devenu une ville, par la plume des scribes, sans que nul d'entre eux jamais ait réussi à la placer quelque part, l'Église non plus, que pour donner le change sur le Joseph qui n'intervient aujourd'hui que dans les récits évangéliques du tombeau, tant il est le Joseph de l'enclos des morts, et qui fut le complice de ceux qui vinrent, la nuit, desceller la pierre du sépulcre et enlever le corps pour faire croire que le Christ n'était pas mort : Simon, Marie, entre autres, frère et mère du Crucifié. En récompense, ce Joseph d'Arimathie, rivé au récit du tombeau, et à ce seul récit, et donc qui n'était bien que quelque préposé, croque-mort, fossoyeur ou gardien, au Golgotha, Val du Charnier, champ dit sépultures à fosse commune, *Har'm-math*, a été haussé, par trois promotions successives, de l'un à l'autre Évangile, à la dignité de membre du Sanhédrin, puis de noble conseiller, et enfin à celle de conseiller des Hyparques, des légats de l'empereur<sup>81</sup>.

Quant à Simon, il n'a été surnommé Képhas, la Pierre, qu'à cause de cet exploit, grâce auquel les messianistes juifs ont pu d'abord faire croire à la survie du Christ, après la crucifixion, puis, plus de cinquante et même soixante ans après, à sa résurrection. Comme pour Joseph d'Arimathie, une récompense lui était due. Mais ici, les scribes qui opèrent, maniant assez souvent le calembour de façon plus ou moins opportune et experte, font intervenir Jésus lui-même. C'est bien le moins d'un frère à son frère qui l'a ressuscité, le faisant Dieu. « Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église ». Simon a donné le ciel à son aîné ; son aîné donne le monde à Simon ; il n'a qu'à le conquérir. Au temps où l'on fait à Jésus prononcer cette parole, c'est presque fait. La papauté existe ; il restait à en justifier la fondation par un décret divin, et dès les temps de Ponce-Pilate. C'est à quoi saint Jérôme a su pourvoir en rédigeant à nouveau les Évangiles, sur la prière ou l'ordre du pape Damase<sup>82</sup>. Par

---

lui-même, mué en apôtre, agissant dans l'ombre de Pierre au premier plan, lequel refait des miracles déjà faits par Jésus-Christ dans les Évangiles.

<sup>80</sup> D'après une prétendue détermination de l'emplacement, par des agents officiels, Impériaux, sous Constantin. Pour un peu, on montrerait le procès-verbal, revêtu du sceau de l'Auguste.

<sup>81</sup> Il faut lire, dans les Évangiles, ce qui concerne ce Joseph d'Arimathie, d'après l'ordre suivant : Jean, Matthieu, Marc, Luc, pour apercevoir combien a été grossi et truqué peu à peu le personnage. Le Selon-Luc ne peut pas se sortir des phrases qu'il écrit. Il s'y est repris à trois ou quatre fois pour aboutir. D'autre part, il n'y a, des quatre Évangiles, que le Selon-Matthieu qui déclare que le tombeau où fut mis le Christ était la propriété de Joseph d'Arimathie. C'est une addition de plus pour camoufler le croque-mort, sous Damase, pape.

<sup>82</sup> Je ne veux pas dire que le surnom de Képhas = la Pierre, n'est pas antérieur au V<sup>e</sup> siècle. Bien que je ne croie pas à l'apôtre Paul issu de Saül de Tarse, ni à ses Lettres ou Épîtres au 1<sup>er</sup> siècle, l'insistance affectée avec laquelle on les fait désigner Simon par son surnom est assez ironique pour que l'on soit sûr que le surnom rappelait un fameux tour qui réjouissait les Initiés.

ainsi, Simon, frère du Seigneur, fils ou bar de Jona, devenu Képhas ou la Pierre, et qui mourut sur la croix, lui aussi, à Jérusalem, quelque treize ou quatorze ans après son aîné, en 801 = 48, sur l'ordre du gouverneur de la Judée en ce temps, Tibère Alexandre, Claude étant empereur, et sans avoir jamais quitté de sa vie, l'Asie-Mineure, s'est trouvé du coup, à son corps défendant, par l'effet rétroactif du Saint-Esprit, sacré et consacré premier évêque de Rome, premier pape, de 794 = 42 à 820 = 67, soit pendant vingt-cinq ans, flou compris quelques mois et des jours <sup>83</sup>.

#### **XV. - La sépulture en Samarie.**

- Le cadavre, dérobé au Golgotha, fut emporté de nuit à Machéron, en Samarie, ce qui permet aux scribes évangéliques de proclamer sans feinte qu'au matin la pierre du tombeau avait été déplacée et que le corps avait disparu. Inhumé et caché au su des fidèles et des proches qui gardèrent le secret longtemps, le corps fut tout de même retrouvé, squelette, par l'empereur Julien, au IV<sup>e</sup> siècle, ce qui prouve que quelqu'un ébruait l'affaire. Julien fit brûler les ossements dont il dispersa la cendre au vent. L'Église dit aujourd'hui que ces ossements étaient ceux de Iôannès, - entendez ceux de Jean-Baptiste. Mais au temps de Julien, Jean-Baptiste n'existe pas encore. Il n'a été inventé que pour parer le coup de la découverte du cadavre du Christ. Les restes du Iôannès recherchés et brûlés par Julien sont ceux du « mort » que les « chrétiens » adoraient comme Dieu et prétendaient ressuscité ; ce ne sont pas ceux de Jean-Baptiste qui n'est pas dieu. Julien ne les recherchait que pour prouver « l'imposture », il dit même la « fourberie purement humaine » qui est à la base du christianisme faisant un dieu d'un homme, notamment par la résurrection, et qu'il voulait montrer le cadavre pour nier la résurrection. Le Iôannès est donc bien, - preuve de plus en passant, mais nous verrons mieux, - le Crucifié de Ponce-Pilate. D'autre part, comme la fable de la décapitation est postérieure à Julien, le récit de la « violation des restes du Iôannès » ne nous dit pas que la tête manquait au squelette. On ne saurait tout prévoir <sup>84</sup>.

#### **XVI. - Survie et résurrection.**

- Car ce que Julien l'Auguste voulait prouver en déterrants les ossements du « mort »-il n'appelle pas autrement le dieu « chrétien », - c'est le mensonge de la survie d'abord, propagé après le supplice de la croix en 789 = 36, grâce à l'enlèvement du corps au Golgotha dont s'étaient servis les scribes pour séparer le Iôannès du Christ, et de la résurrection, plus tard inventée.

---

C'est la phrase de Jésus mise dans sa bouche, qui est du V<sup>e</sup> siècle, et par le seul canal du Selon-Matthieu où elle rompt le récit, que l'on trouve identique dans le Selon-Marc, moins l'addition – « Tu es Pierre..., etc... ». Simon Bar-Jona avait sacré son frère : « Christ », ce qui ne nous apprend rien que nous ne sachions. Mais il ajoute, faisant descendre en lui le dieu fictif : « (Tu es le Christ), le Fils du Dieu vivant. », Simon-Pierre, plus de cent ans, deux cents ans, - qui, sait combien ? - après sa mort, est à la fois le frère du Christ et le disciple de Cérinthe.

<sup>83</sup> Il a fallu un bien grand courage aux deux ecclésiastiques, les Pères Hardouin et Berruyer, pour oser proclamer, avant nous, que Pierre n'est jamais allé à Rome et, par suite, n'y a jamais été pape. (Hardouin, in Matth., XXIII, 34). Berruyer (Réflexions sur la foi, tome VIII, 2ème partie, pp. 170-173) a écrit : « L'Eglise romaine et le siège apostolique n'ont été établis qu'après la destruction de la République juive, l'abolition du sacerdoce d'Aaron, et l'entier ensevelissement de la synagogue et de la Loi de Moïse ». Ce qui nous conduit assez loin dans le V<sup>e</sup> siècle, pour le dernier événements .

<sup>84</sup> La haine vouée par les chrétiens-chrétiens à Julien, à la suite de la découverte du cadavre, les a poussés à l'assassinat de ce prince. La flèche du Parthe est une flèche chrétienne. Quand on lit, dans les historiens du temps, la scène où périt Julien, en plein champ de bataille, au milieu de sa garde, on y voit une telle confusion que l'on peut être sûr que des scribes d'Église l'ont refaite pour cacher cet assassinat. On prétend que Julien aurait proféré à moment cette parole : « Tu as vaincu, Galiléen », Je pense que c'est un change et que Julien a dit plutôt que les Galiléens (les chrétiens) l'ont fait assassiner.

C'est à la suite de ce mensonge de la survie où ils s'empêtrèrent que les scribes, au Iôannès, devenu disciple et apôtre, - Jean-Baptiste n'existe pas encore, - ont dû faire atteindre « en esprit » une vieillesse plus que chenu : 120 ans environ. Ainsi lui fût-il possible d'écrire l'Apocalypse de Pathmos, pour l'enlever au Crucifié de Ponce-Pilate dont on l'a dédoublé, et d'autres Écritures à Éphèse, sans compter son Évangile. Mais tout ce qu'on lui a fait écrire est si contraire aux saines doctrines, seules orthodoxes, des trois Évangiles synoptisés que, pour ne pas le déclarer hérétique, l'Église dût lui substituer des Iohanan, ou Iochanan, des Iôannès presbytres ou anciens de son invention, dans lesquels elle lie sait plus se reconnaître elle-même, noyée dans ses propres impostures, et au milieu desquels les critiques se déhantent lamentablement. Tout de même, une impression très forte subsiste : c'est qu'à tous ces Iohanan, Iochanan, Iôannès, anciens ou presbytres, se mêle si inextricablement le souvenir du Iôannès disciple et apôtre, qu'ils se confondent avec lui, que l'imposture éclate aux yeux, et que l'on se sent pris de pitié, sinon de mépris, devant tant de mensonges accumulés et devant la naïveté des critiques à les prendre pour des réalités de bonne foi <sup>85</sup>.

Le dogme de la résurrection s'est fait jour et n'a pu se faire jour que bien après la fable de la survie. Le Messie ne revenant pas sur les nuées, il a bien fallu avouer qu'il était mort. Est-ce entre la destruction de Jérusalem sous Titus, et l'époque de Trajan, au début du I<sup>er</sup> siècle? Certains critiques l'ont prétendu. Pour moi, je ne le crois pas. La résurrection n'a pu être inventée qu'après les temps écoulés de la survie supposée du Iôannès. Pour tout dire, je ne crois pas les premières tentatives destinées à lancer la résurrection antérieures au milieu sinon la fin du II<sup>e</sup> siècle. D'après le dispositif des Évangiles, « JésusChrist » vainqueur du tombeau, dont il avait soulevé la pierre, et donc ressuscité, passe quelques semaines en Galilée où il apparaît, intermittent et peu saisissable, - et ceci est le résidu dernier de la fable sur la survie, - et est enfin assumé ait ciel, pour s'asseoir à la droite du Père, d'où il reviendra sine die, pour juger les vivants et les morts <sup>86</sup>.

Ici s'arrête la carrière évangélique du Christ. Mais comme on le retrouve encore, sous son nom de disciple de Jésus, son nom d'*Apocalypse*, Jean, dans les *Actes des Apôtres*, qui commencent maintenant en 782 = 29, sept ans avant la crucifixion sous Ponce-Pilate, afin de l'antidater <sup>87</sup>, comme aussi les *Actes* suivent trois « disciples », Simon-Pierre et les deux Jacob-Jacques, sous des avatars fantaisistes, il est utile de donner quelques indications supplémentaires, autour de l'Age apostolique.

---

<sup>85</sup> . L'invention des Iohanan et Iochanan est postérieure à Eusèbe qui, dans *l'Histoire ecclésiastique* (Liv. III, chap. XXIII, et çà et là) en reste à la survie de Iôannès, « celui que Jésus aimait », %%%%, devenu au temps de Trajan le Iôannès de Pathmos et d'Éphèse, auteur de l'Apocalypse, du quatrième Évangile et des Épîtres. Et l'on trouve Iochanan dans Irénée, au II<sup>e</sup> siècle.

Cette invention n'a été possible que, pour l'étayer, grâce à l'insertion d'un prétendu extrait de Papias, - faux, bien entendu, - dans l'*Histoire ecclésiastique* (III, 29), où sont cités deux Iôannès. De peur que le lecteur ne s'en aperçoive pas, Eusèbe, si c'est lui qui écrit, ne manque pas de le faire remarquer, car il importe que le faux serve à quelque chose. Comme par hasard ces deux Iôannès sont tous deux enterrés à Éphèse, où l'on montre « encore maintenant » leurs tombeaux. A l'époque où l'on fait écrire Eusèbe, il est inutile d'y aller voir. On ne les trouverait plus, évidemment, Mais comment s'étonner? Depuis, ils ont été détruits, voilà tout.

<sup>86</sup> Le symbole (les Apôtres, sorti du concile de Nicée (325), a imposé par voie d'autorité, comme article de foi, la résurrection du Dieu chrétien Jésus-Christ, que les scribes ont inventée. Ce symbole n'a pas fait état de la fable de la survie ; il ne dit mot des quelques semaines passées par le crucifié hors de soit tombeau en Palestine, jusqu'à son Assomption ou Ascension, ainsi qu'on le lit dans les Évangiles canoniques et dans les *Actes* et dans les Épîtres pauliniennes, textes d'ailleurs qui ne s'accordent pas entre eux sur les apparitions.

<sup>87</sup> Les *Actes*, œuvre, dans l'ensemble, du III<sup>e</sup> siècle, ont été refaits au V<sup>e</sup>, et, au-delà, retouchés encore. L'antidatage de la Crucifixion n'a pu être fait qu'après l'invention de Jean-Baptiste distinct de Christ et de Jésus-Christ, qui est de la fin du IV<sup>e</sup> siècle.

**XVII. - L'âge apostolique.**

- Ce que l'Église appelle théologiquement l'âge apostolique, de durée assez mal définie, est, historiquement, la période qui va de la mort du Christ (789 = 36), à la défaite de Bar-Kocheba et à la destruction de la nation juive sous Hadrien (888 = 135).

Le Christ, ayant échoué dans sa tentative, et le « royaume de Dieu » n'étant pas venu, ses frères Simon-Pierre, l'un des Jacob-Jacques, à lénahem, n'abandonnèrent pas la partie, soit qu'ils n'aient pas perdu l'espoir, à défaut de la domination universelle rêvée et bien compromise, de chasser les Romains, soit comme « vengeurs du sang » ou goël-haddam de leur père et de leur aîné. Chefs kanaïtes ou zélotes, è boanerguès s ou Fils du tonnerre, - Simon est encore le Kanaïte dans l'vangile, et Jacques et Jean sont fils du tonnerre (boanerguès) ; dans l'Apocalypse (X, 3-4) les sept tonnerres qui répondent au rugissement du lion, Juda, leur père, sont les # sept », les sept frères, les sept daimones extraits de Marie blagdaléenne par Jésus, - ils eurent comme lieutenants, aussi fanatiques et chrétiens qu'eux, les Eléazar-Lazare, les Jaïrus, leurs beaux-frères, mêlés aux miracles des résurrections littéraires dans les Évangiles, ainsi que d'autres guerriers illustres, tels Theudas, le Thaddée des Évangiles, et les Bar-Giora, aux prénoms divers.

Tous ont péri de mort violente, soit les armes à la main, soit, après capture, décapités ou mis en croix.

En Syrie, en Égypte, à Rome même, toute une suite de mouvements, d'agitations, et de révoltes messianistes se succèdent, sur lesquels, à part la guerre de Ménahem, l'Église, en refaisant Flavius-Josèphe et Tacite et Dion Cassius, pour ne citer que les plus illustres historiens, a jeté des voiles d'ombres, n'allumant que des lumignons ça et là sous le boisseau

<sup>88</sup>.

L'âge apostolique de l'Église, c'est, injurieusement camouflé par elle en une période de prédication évangélique, le siècle des sicaires chrétiens, l'ère du glaive, cycle héroïque après tout, qui, malgré son caractère de xénophobie odieuse et d'orgueil ethnique, eût de la grandeur, fut beau, à l'instar des luttes macchabéennes, écrivant avec le sang l'histoire des révoltes juives pour l'indépendance de la nation, et dont l'épopée méritait mieux que les tronçons épars, suspects et de caricature que les scribes d'Église, pour dissimuler leurs mensonges chrétiens, ont laissés dans Flavius-Josèphe.

Siècle héroïque, siècle du glaive, où les messianistes ont « rendu à César » ce qui était dû à César, c'est-à-dire la lutte sans pitié ni merci ; et ce n'est pas leur faute si César n'a pas été payé, comme l'*Apocalypse* le faisait espérer.

Agitation à Antioche où, pour la première fois, les Grecs traduisent dans leur langue le terme hébreu « messianistes », et d'où des « chrétiens » de marque, Siméon dit Niger (un inconnu aujourd'hui), Lucius de Cyrène, frère de Simon de Cyrène, crucifié avant le Christ, et non à sa place comme l'auraient raconté ses fils, Alexandre et Rufus, Lucius de Cyrène, sous le nom de qui l'on a mis un Évangile, Ménahem, frère de lait d'Hérode le tétrarque (Actes, XIII, 1), en réalité, filleul du frère de lait d'Hérode, d'autres encore, Simon-Pierre et son fils Marc, Jacob-Jacques le Majeur, partirent pour quelque tournée de propagande, en Syrie et en Judée, à une date et pendant un temps difficile à préciser.

---

<sup>88</sup> Témoin cette phrase, - raccourci d'un événement important, - dans Suétone où il est dit que « l'empereur Claude (801 = 49) expulsa de Rome les Juifs, impulsore Chresto assidue tumultuantes ». Le texte en latin ne peut signifier que ceci : « le Christ, ou plutôt les chrétiens, l'espérance messianiste, car le Christ est mort, ne cessant de pousser les Juifs à l'émeute et à la révolte ». L'historien d'Église, Paul Orose, du IV<sup>e</sup> siècle, a écrit : « Dans cette même neuvième année de Claude, Flavius-Josèphe rapporte que les Juifs furent expulsés de Rome ». Paul Orose devait être plus explicite. Quoi qu'il en soit, la phrase ne se trouve plus dans Flavius-Josèphe. L'Église l'a supprimée avec quelques autres qui devaient expliquer l'événement. L'expulsion des Juifs (chrétiens, s'entend, et ceux-là seuls) sous Claude, - Christ les excitant à l'émeute, - est concomitante à la crucifixion de Jacob-Jacques et Simon, fils de Juda le Gaulonite. (Voir ci dessous, p. %% et la note %).

Émeute à Alexandrie contre les Juifs, se rattachant à ce dogme fanatique de la prédestination d'Israël à subjuguer le monde, après destruction de l'Empire romain.

Répressions exercées par le procurateur Cuspius Fadus, où périssent des séditionnaires kanaïtes tels qu'Annibas et Tholomée (quelque Thomas, peut-être ou son fils Barthélemy), et ce Theudas, qui joua au Christ, soulevant les foules, servant la cause, et dont la capture et la mise à mort par décapitation fut « ce qui arriva de plus remarquable durant le gouvernement de Cuspius Fadus »<sup>89</sup> ; atténuation d'un scribe d'Église qui cache une émeute d'importance, et telle qu'elle a valu à Theudas d'être mis, sous le nom de Thaddée, au rang des douze apôtres<sup>90</sup>.

Révolte chrétienne de Simon (la Pierre) et de Jacob-Jacques le Majeur durant la grande révolte concomitante à la grande famine de 801 = 48. Pris par Tibère Alexandre, chevalier romain, fils de l'alabarque d'Alexandrie et neveu du grand philosophe Philon, successeur de Cuspius Fadus, comme procurateur, Simon et Jacob-Jacques furent crucifiés<sup>91</sup>.

<sup>89</sup> Flavius-Josèphe (Ant. jud., XX, 11, 838). Quand on lit Flavius-Josèphe entre Juda le Gaulonite compris et Ménahem, non compris, fouaillant les Kanaïtes, les chargeant des pires crimes, dans le but de s'enrichir, sous couleur de défendre le bien public, les accusant d'être la cause de la destruction de la nation juive, alors qu'il ne donne plus aucun des événements auxquels ils ont été mêlés, on ne peut se garder de faire un rapprochement, sur la façon dont il raconte maintenant l'histoire, avec celle de ce précepteur de l'Aiglon, l'instruisant sur les exploits de Napoléon. Il ne se passe plus rien. Et cependant !

Il faut lire dans Flavius-Josèphe, le récit de la guerre de Vespasien et Titus, pour se rendre compte de la valeur de cet historien juif comme narrateur et peintre d'histoire : vigueur et finesse du coloris, descriptions dramatiques et vivantes, mouvements des masses en action. Il rend les scènes présentes et voisines. On voit ce qu'il décrit. Il n'est pas inférieur, comme animateur, à Hérodote, Tacite, Thucydide.

Ailleurs, dès qu'on touche aux événements du temps de Tibère et Ponce-Pilate et quelques années au-delà, ce grand historien est plein d'obscurités, de redites contradictoires ou réticentes ; Il annonce à grand fracas des récits qu'on ne retrouve plus, ou, grandioses, qui sont des puérilités. C'est qu'il a subi les plus graves sophistications. Ses récits ont l'air d'appartements fracturés où l'on s'est livré à d'audacieux cambriolages. Tout y est sens dessus dessous. Je renvoie au chapitre : *Le Père du Christ*, sous le titre ; *Le Témoignage de Flavius-Josèphe* pour plus amples renseignements.

<sup>90</sup> Que Theudas se soit appliqué à lui-même « les prophéties qu'on applique à Jésus (Contra Celsum ... ) », autrement dit qu'il ait fait partie des chefs chrétiens, peut-être parent des « sept », on peut l'inférer encore de ce qui est dit dans le *Contra Celsum* qui, sous le nom de Theudas, le fait « se lever parmi les Juifs avant la naissance de Jésus », - Juda le Galiléen s'étant levé lors du Recensement, époque à laquelle est né Jésus (le *Contra Celsum* donné comme l'œuvre d'Origène au II<sup>e</sup> siècle, connaît le faux du Selon-Luc sur la naissance à Bethléem, au Recensement, qui est du III<sup>e</sup>), - et qui, « sous le nom de Dosithée, Samaritain, a voulu se donner comme le Christ prédit par Moïse, et a réussi à en convaincre plusieurs ».

Tout ce morceau du *Contra Celsum* est une imposture maladroite pour faire de Theudas l'imposteur dont on a biffé le nom dans Flavius-Josèphe. De plus, Theudas ne s'est pas levé « avant la naissance de Jésus » ; la phrase du *Contra Celsum* veut épauler le faux que l'on fait proférer à Gamaliel dans les *Actes* : Juda après Theudas. Enfin, liquidé sous le nom de Theudas, avec un anachronisme voulu, on lui restitue son rôle historique sous le nom de *Dosi-thée*, qui est *Théo-dose* retourné, et Théodose en grec, se transpose en Theudas dans les bouches des Juifs parlant l'araméen.

<sup>91</sup> Flavius-Josèphe dit l'événement en une phrase : « Alexandre fit crucifier Jacob et Simon, fils de Juda le Galiléen, qui, du temps que Quirinius faisait le recensement des Juifs, avait sollicité le peuple à se révolter contre les Romains (Ant. jud., XX, III) ». Dans *Guerres des Juifs contre les Romains*, pas un mot. C'est très curieux.

Quant à savoir pourquoi Alexandre fit crucifier les deux chefs chrétiens, on le soupçonne, on le devine. Mais Flavius-Josèphe ne le dit pas. Aucun crime en eux, aucune « cause », comme pour le Christ. La phrase est pourtant précédée d'une phrase où il est question « d'une grande famine qui arriva en Judée en ce temps-là ».

Or (Ant. jud., XVIII, I 759), parlant de la rage des séditionnaires du temps de la révolte de Juda le Gaulonite, Flavius-Josèphe écrit « qu'une grande famine qui survint ne put les empêcher de forcer les villes, ni de répandre le sang de ceux de leur propre nation ».

Pourquoi Jacob-Jacques et Simon ont-ils été crucifiés ? Si Flavius-Josèphe ne le dit plus sous Tibère Alexandre, c'est que le morceau a été supprimé. Une phrase le résume, d'autant plus frappante, - après tout, ils sont les fils de Juda le Gaulonite et Kanaïtes, et Flavius-Josèphe fait d'une pierre deux coups, - qu'en plus de la famine de 760 = 7, il y en eut une autre, sous Claude, en 801 = 48, dont Eusèbe (H. E., II, VIII) ne petit s'empêcher de faire mention juste avant le martyre de Jacques l'apôtre, et il cite sur cette famine l'extrait de Flavius-Josèphe qui la relate en une phrase (Ant. jud., XX, III), juste suivie de la phrase, dans Flavius-Josèphe, où



Révolte chrétienne de Ménéhem, sous Gessius Florus, où les armées romaines subirent de tels échecs, que Néron dut envoyer deux de ses meilleurs généraux, Vespasien et son fils Titus, pour venir à bout des soulèvements juifs. Entre temps, et avant l'arrivée de Vespasien, Ménéhem s'était emparé de Massada, et, entré à Jérusalem, enflé de ses succès, s'y posa en Christ, avec l'appui d'Eléazar, son parent, et autres gens armés, se drapant royalement dans un manteau de pourpre. Il irrita à tel point par son orgueil ses propres partisans, qu'ils le massacrèrent<sup>92</sup>. Après une dure campagne, sièges de villes emportées après assauts, Jotapat, Tarichée, Gamala, comme de juste, les Romains s'emparèrent de Jérusalem, puis de Massada où tenait toujours Eléazar-ben-Jaïrus (premier jour de la Pâques de 826 = 73). Jérusalem était tombée trois ans plus tôt, le 10 de *ab* (août) 823 = 70, Titus fit ruiner la ville. La Palestine devint province romaine, royautés juives supprimées. Mais la nation subsiste encore.

### **XVIII. - Simon-Pierre et les Actes.**

- Simon, fils de Juda le Gaulonite, que Tibère Alexandre fit crucifier en 801 = 48 avec son frère Jacob-Jacques le Majeur, transformé pneumatiquement en Pierre ne meurt plus du tout dans les Écritures canoniques, non plus que Jacob-Jacques, frère du Seigneur. Ne meurt, sous le nom de Jacob-Jacques, dans les Actes (XII, 2), que le frère de Jean, le fils de Zébédée, qu'Hérode Agrippa, disent-ils, « fit périr par l'épée »<sup>93</sup>. Il faut rapprocher ce morceau de ceux, des Actes toujours (IV, V et XII, 3-17), qui sont relatifs à Pierre. Au chapitre IV des Actes, Pierre-Simon est arrêté, une première fois, avec Jean. Puis, tous deux sont relâchés. Que devient Jean ? Il disparaît. Quand Simon-Pierre, au chapitre V, 17-18, est arrêté de nouveau (on ne fait que l'arrêter, le relâcher, quand il n'est pas délivré par des anges), c'est *avec les apôtres*. Jean est-il parmi eux ? Le scribe veut le faire croire. Mais il ne le dit pas expressément, - restriction mentale pour ne pas mentir, tout en trompant les Goïm-Gentils, car il sait que Jean, c'est le Christ, crucifié par Ponce-Pilate. Plus de dix ans se sont écoulés entre la première arrestation avec Jean, qui seul a péri, et la deuxième *avec les apôtres*. Voilà le tour de passe-passe pour Jean. Quant à Simon-Pierre, crucifié par Tibère Alexandre, il s'agit maintenant d'escamoter sa crucifixion ; c'est le but de ces récits disloqués, faits et refaits, qui

---

il est dit que « cet Alexandre fit crucifier Jacques et Simon, fils de Juda de Galilée ». Tous ces rapprochements sont très curieux. Ils identifient une fois de plus Jacques et Simon, fils de Juda le Gaulonite avec Jacques et Simon, disciples et frères du Christ. Eusèbe cite la phrase de Flavius-Josèphe sur la famine après avoir parlé du procureur Fadus, sans annoncer que Tibère Alexandre a succédé à Fadus, et dit : « Sous ces procureurs », au pluriel, alors que le texte de Flavius-Josèphe a annoncé que Tibère Alexandre a succédé à Fadus, et place la famine « en ce temps-là ». Bien entendu, Eusèbe ne dit mot de la crucifixion de Simon et de Jacques-Jacob.

Dans les Actes (XI, 28-30), la famine est *prédite* par un certain prophète Agabus, descendu de Jérusalem à Antioche, dont le nom semble bien une déformation voulue de Iacobus ; sa prophétie précède immédiatement, dans les Actes, la phrase sur la mort de Jacob-Jacques, frère de Zébédée. Nous verrons que sous Claude, des deux Jacques, il n'en reste plus qu'un de vivant, et pas pour longtemps. Voir §XIX, les Jacob-Jacques, p. %%.

Quand on a percé à jour la méthode et les procédés ordinaires des Actes et d'Eusèbe pour fausser l'histoire, il ne faut pas une grande intuition pour comprendre que cette famine, qui gravite autour de la mort de Jacob-Jacques, avec son frère Simon, et à laquelle est mêlée la reine des Adiabéniens, Hélène, qu'un Eléazar a convertie au judaïsme et qui a ravitaillé Jérusalem avec des blés achetés par elle en Égypte, et des figues sèches à Chypre, a été l'occasion de brigandages de la part de Simon et de Jacques : convois interceptés et pillés, villes mises à sac, sans compter les morts au compte de Simon, telles que celles d'Ananias et Saphira (Actes V), qui sentent l'assassinat à pleines narines, - toutes choses dont Tibère Alexandre n'a pas été sans leur demander compte. La cause de leur crucifixion est là, en gros, si les détails de leurs méfaits restent inconnus, parce qu'on les a supprimés. La découverte n'est guère conforme aux Écritures, mais elle est conforme à l'histoire. Et c'est l'essentiel.

<sup>92</sup> Rappel de Juda le Gaulonite dans Flavius-Josèphe (Guerres des Juifs, II, XXXIII, 104) : « Ménéhem, fils de Juda Galiléen, ce grand *sophiste*, qui, du temps de Quirinius avait reproché aux Juifs qu'au lieu d'obéir à Dieu seul, Ils étaient si lâches que de reconnaître les Romains pour mattres ».

<sup>93</sup> Nous verrons d'ailleurs que l'on a, ici, substitué à Jacob-Jacques, crucifié, Jacob-Jacques lapidé, c'est-à-dire le Mineur au Majeur, pour parler suivant les distinctions de l'Église entre les deux.

n'ont plus l'air de se suivre, mais qui s'emboîtent encore l'un dans l'autre. Pierre est donc arrêté et emprisonné *avec les apôtres*. Mais, pendant la nuit, un ange les délivre. Ils sont repris, enseignant dans le Temple, « *en ce nom-là* » ; le nom de Jésus est tellement connu, - à moins que l'on ne glisse pour ne pas trop appuyer sur l'imposture, - qu'il n'est pas écrit. Mais Simon-Pierre a tout de suite compris. Cette fois, avec les apôtres, Jean non cité, car il est mort, Simon-Pierre comparaît devant le Sanhédrin que préside « Galamiel, docteur de la Loi, honoré de tout le peuple » pour la circonstance, - on ménage les Juifs, même non chrétiens, qui pourraient dévoiler le pot aux roses, s'ils n'étaient portés par eux-mêmes à se réjouir de la mystification que les scribes de leur race sont en train de monter contre les Goïm-Gentils. C'est le même Gamaliel, *nominalement*, que le Gamaliel qui présidait en 788 = 35, l'audience où fut condamné le Christ sous Ponce-Pilate, mais combien changé comme homme. *Quantum mutatus ab illo* <sup>94</sup>.

Gamaliel obtient qu'on relâche « ces gens-là », qu'on cesse de les poursuivre de peur de « faire la guerre à Dieu ». Gamaliel n'est pas encore chrétien-chrétien, mais il est déjà *min*, c'est-à-dire judéo-chrétien, *christianos* ou *chrêstos* <sup>95</sup>. Passons.

Cette peur d'offenser Dieu, de lui faire la guerre en emprisonnant les apôtres, - le récit ne laisse pas supposer que Simon encourt la peine de mort, - grâce à laquelle Gamaliel plaide pour qu'on les relâche, n'est pas telle cependant qu'il ne consente à ce qu'on applique aux apôtres le supplice du fouet. On ne les relâche qu'après les avoir fait battre de verges <sup>96</sup>.

On relâche donc « ces gens-là ». Simon-Pierre en est-il ? Le scribe a l'air de le dire. Si vous lui prouvez que Simon a été crucifié, il peut répondre : « Mais je n'ai pas dit qu'on l'avait relâché ! Je ne l'ai pas nommé parmi les apôtres ». Comme personne ne lui pose de question indiscreète, Simon, crucifié, est et reste relâché, sous le nom de Pierre. Car, comme son maître, sans être Dieu, il est double, à partir du III<sup>e</sup> siècle.

La preuve que Pierre a été relâché, c'est qu'au chapitre XII des *Actes*, après la mort de Jacques-Jacob (frère de Jean), qui est concomitante à la sienne, en histoire, Pierre réapparaît. Il a été mis en prison par Hérode Agrippa. Pourquoi ? Parce qu'Hérode veut être agréable aux Juifs. Mais les Juifs, par l'organe de leur plus haute juridiction, viennent de l'absoudre ! Cette nouvelle arrestation est inventée ? Parlons clair : les deux récits font double emploi. Avec le second nous revenons à la situation du premier <sup>97</sup> : Simon-Pierre arrêté, emprisonné, puis,

<sup>94</sup> Tout, dans le récit de cette comparution, est arrangé pour prendre le contrepied de la vérité historique, et si grossièrement, avec un tel mépris de l'intelligence des lecteurs, que l'on ne comprend pas que la critique libérale ne vole pas plus clair dans ce maladroit imbroglio d'impostures. Galamiel y plaide en faveur des Kanaïtes chrétiens, se fait l'avocat de l'Église au III<sup>e</sup> siècle, trahissant la cause des Juifs du Temple, du parti de la paix dont il fut, de son temps ; trahissant Rome dont il fut le sujet loyal sinon soumis. Et quel oubli de l'histoire ! Il place le soulèvement de Theudas, avant celui de Juda le Gaulonite, comme un ministre de la Guerre français qui ferait précéder Abd-el-Kader par Abd-el-Krim. Il croit presque à Jésus-Christ.

Tout de même, une vérité profonde ressort de tout ce truquage : c'est le lien qui unit Juda le Gaulonite, Theudas, Simon-Pierre et les « apôtres ». Galamiel en fait trois chaînons de la même chaîne. S'il saute le Christ de Ponce-Pilate, c'est parce qu'il est le trait d'union entre Juda et Simon, et parce que, quand on le fait parler, Jésus-Christ s'est substitué au Christ, en esprit, pneumatiquement.

<sup>95</sup> Et c'est ce Galamiel, Rabbi Galamiel, à moins que ce ne soit son fils ou petit-fils, justement à l'époque où on le fait *min* dans les *Actes* (III<sup>e</sup> siècle) qui, dans le Talmud (*Megilla*, IV, 9) profère une malédiction contre les Juifs à tendance de *min*, de christianoi, de chrêstoï, afin que les vrais Juifs les écartent de la *teba*, ou pupitre des officiants dans la synagogue. Un détail, mais qui s'ajoute à toutes les preuves de la mauvaise foi des *Actes*.

<sup>96</sup> Galamiel n'est même pas conséquent avec lui-même. Car, si les apôtres font « œuvre qui vient des hommes », - c'est ainsi que les *Actes* qualifient la prévention, ce n'est même pas un délit ou un crime ; Galamiel l'admet : « cette œuvre se détruira d'elle-même » dit-il. Le scribe plaide pour que nul ne s'oppose à la propagande. Ou bien « leur œuvre vient de Dieu ». Par suite, retenir ces gens-là, c'est faire la guerre à Dieu. Dans les deux cas ils doivent être acquittés sans dépens. Pourquoi, alors, Galamiel les laisse-t-il ou les fait-il battre de verges ? Répondez à cette question.

encore, délivré par un ange. Ici, plus de scène devant le Sanhédrin. Une fois suffit. D'ailleurs, le moment est venu du tour de passe-passe. Ecoutez bien.

Pierre délivré se rend, après réflexion, - on se demande pourquoi, - « à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc ». Bon époux et bon père ! Pierre-Simon, après une si chaude alerte, retourne chez lui, comme on le comprend, pour retrouver sa femme et son fils. Mais oui. Plusieurs personnes y sont assemblées qui prient pour lui. Il frappe. - Qui est là ? - C'est moi, Pierre ! - La servante, *Rhodè* (la Rose), reconnaît la voix de son maître. Qu'elle soit étonnée, sachant Pierre en prison, - bien qu'elle n'ignore pas que, de prison, Pierre en sort toujours, grâce aux anges, comme il est arrivé tout récemment, - passe encore. Mais qu'elle ne lui ouvre pas la porte incontinent pour qu'il entre, qu'elle commence par aller annoncer que Pierre est là, le laissant s'impatisser, derrière l'huis, ce n'est pas vraisemblable. La scène n'est imaginée que pour la suite : change sur la vérité historique, mystification du lecteur à qui l'on montre Pierre, tandis que les acteurs de la scène se refusent à suivre le scribe dans sa mystification, ou plutôt, l'y suivent, car il s'agit de tromper le Goïm-Gentil, mais, eux, sans être dupes. Les personnes qui sont là connaissent si bien cette vérité historique, que Simon est bien mort, qu'à la nouvelle qu'il est là, à la porte, ils traitent la servante de folle. « Maïnê ! ». Rhodê insiste. Les *Actes* ne lui prêtent pas le style direct mais nous l'entendons tout de même : « Il est là, je vous assure. C'est bien lui ». Les auditeurs restent sceptiques. Et voici l'aveu du tour de passe-passe. « C'est son ange ! » concluent-ils. Mais oui. Sous le nom de Pierre, c'est le revenant de Simon, son double que l'on nous présente. Les exégètes et critiques n'ont plus qu'à déclarer que cette mystification est de l'histoire très authentique, et le tour est joué. Ils continuent de « construire, savants et érudits, l'histoire du christianisme ». Jacques-Jacob et Jean, où sont-ils ? Morts, sans quoi le scribe les citerait parmi les personnes qui sont là, priant pour Pierre ou son fantôme, - son ange, ils viennent de le dire, et qu'il faut être fou pour imaginer le contraire. Cependant Pierre, double de Simon, continue à frapper. Il s'impatiente, violent comme on le connaît. Il crie. On lui ouvre ; il entre. Et, bien que l'ayant entendu parler, crier, jurer peut-être, bien que l'apercevant, Pierre est tellement le double de Simon, son ange, son revenant, qu'ils (ceux qui sont là) restent toujours saisis d'étonnement, bouche bée <sup>97</sup>. Pierre, croyant qu'ils vont parier, leur fait signe de se taire de la main ; il raconte sa délivrance, les prie d'en informer Jacob-Jacques, donné préalablement comme mort au début du chapitre, - le scribe l'a oublié <sup>98</sup>, - et les frères ; lesquels ? Il reste Ménahem, c'est sûr. Thomas-Juda-Didyme et Philippe sont-ils encore vivants ? On ne sait. Ayant ainsi brièvement parlé, - et c'est beaucoup pour un revenant, - Pierre sortit et s'en alla dans un autre endroit, et si mystérieux que, lorsqu'il fit jour, les soldats ne le trouvant plus dans sa prison, Hérode l'ayant fait rechercher ne put jamais plus le retrouver. De dépit, cet abominable prince fit supplicier les gardes si peu vigilants.

C'est ainsi que les *Actes* (texte actuel, car il est sûr que le texte premier a été refait plusieurs fois, du III<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle et au delà) prennent à jamais congé de Simon-Pierre, de cet apôtre à qui, dans l'Évangile, à la fin du III<sup>e</sup> siècle au plus tôt, par la plume d'un Selon-Matthieu, Jésus dira : « Tu es Pierre et sur cette Pierre, je bâtirai mon Église ». Les *Actes*

---

<sup>97</sup> A la chronologie près, Hérode Agrippa 1er, est mort en 797 = 44. Tibère Alexandre est procurateur de 797 à 802 (44-49). Le successeur d'Hérode Agrippa fut son fils, deuxième du nom ou de noms. Les *Actes*, au surplus, ne précisent pas. S'il s'agit du premier Agrippa, ils avancent la mort de Simon-Pierre de quatre ou cinq ans et la placent en l'année 797 = 44 sur laquelle chevauchent et la royauté d'Agrippa mourant et la procurature de Tibère Alexandre entrant en charge. Le tout pour dépister l'histoire.

<sup>98</sup> L'allégresse fut infinie, s'écrit Renan (Les Apôtres, p. 249). Je le crois sans peine, bien que le scribe ne le dise pas. Mais le scribe qui a fait cette scène a dû avoir une heure de satisfaction intense et sans limite. S'il avait pu prévoir Renan et les exégètes, Il aurait même crevé de joie, ou de mépris.

<sup>99</sup> « Vers ce temps, dit-il, le roi Hérode fit mourir par l'épée Jacques, frère de Jean, - fait acquis, - et, voyant que cela était agréable aux Juifs, il fit aussi arrêter Pierre ». Quand on arrête Pierre, Jacques est mort. Je sais bien que l'on peut ergoter sur le Jacob-Jacques cité par Pierre, dire qu'il s'agit du « frère du Seigneur », dans sa pensée, et Renan le dit. Mais le texte des *Actes* qui lie les deux noms prouve que c'est bien du Jacques, frère de Zébédée, que Pierre entend parler.

n'osent pas même dire que « cet autre endroit » où va Pierre, est en direction de l'Italie, vers Rome. Aucune Écriture canonique, - et Dieu sait que, grâce à l'Esprit pneumatique, la fraude et le mensonge ne les effraient pas ! - ne nous parlera plus, narrativement, de Pierre. Ce qu'il advint de lui ? Mystère. Sa mort ? Inconnue <sup>100</sup>.

Je dis que ce silence est une fraude voulue. Je dis que l'on a supprimée la mort de Simon-Pierre dans les Actes, où on n'a laissé, indiquée dans une phrase, que celle d'un des deux Jacob-Jacques. Puisque celle-ci y est toujours, celle de Simon-Pierre y était aussi. Et tout ce que racontent les Actes, que je viens d'analyser, n'est que supercherie tardive pour escamoter le cadavre de Simon-Pierre. Pas de premier pape possible sous le nom de Pierre, à Rome, au I<sup>er</sup> siècle, sans cet escamotage, au IV<sup>e</sup> siècle.

Extrait N°10

### **XIX. - Les Jacob-Jacques.**

- Les Écritures chrétiennes canoniques citent, parmi les disciples ou apôtres de Jésus-Christ, trois Jacob, portant donc le nom du patriarche hébreu, que l'on transcrit, s'agissant de christianisme et pour l'arracher à ses origines juives, - les scribes ne rejettent aucun petit moyen-, par le français Jacques.

L'un de ses Jacob-Jacques est donné comme le fils de Zébédée et frère de Jean (Luc, IX, 52-56 ; Marc, X, 35-40) ; un autre est dit « frère du Seigneur » ; le troisième est Jacob-Jacques, fils d'Alphée. Ceci, dans les Évangiles (Luc notamment, VI, 15) et les *Actes des Apôtres* (I, 13).

Eusèbe, dans son Histoire ecclésiastique (II, II, 5), au IV<sup>e</sup> siècle, citant le septième livre des *Hypotyposes* de Clément de Rome (fin du 1<sup>er</sup> siècle, début du second, d'après l'Église), déclare :

- Ils étaient deux Jacob : l'un le Juste, qui, précipité du faite du Temple, fut frappé avec un bâton de foulon jusqu'à la mort, et l'autre qui eut la tête coupée.

Ce texte est important. Il prouve que ni à la fin du I<sup>er</sup> siècle, ni au milieu du IV<sup>e</sup>, il n'existait, dans les Évangiles et les *Actes*, de Jacques, fils d'Alphée, sans quoi, les *Hypotyposes* le sauraient, l'auraient dit, et si elles l'avaient oublié, Eusèbe, en tout cas, aurait rectifié.

L'Église et certains critiques aujourd'hui, - le Concile de Trente, entre 1545 et 1564, a tranché la question, - admettent que cet Alphée, père du troisième Jacob-Jacques, est un Cléopas, lequel aurait épousé une Marie, sœur de Marie mère du Christ. Et il faut lire, quand on veut se rendre compte de ce que vaut l'exégèse des savants et érudits qui ont construit l'histoire du christianisme, les efforts que déploient certains d'entre eux pour prouver que Cléopas, Cléophas en araméen (le mot vient de l'égyptien), est l'équivalent du grec Alphée. C'est bouffon et ridicule.

Jacques-Jacob, fils d'Alphée, n'a été inventé que pour étirer jusqu'à douze disciples, en tant qu'unité de plus, le chiffre historique des « sept ». On a dédoublé l'un des deux Jacob-Jacques, tous deux frères du Christ, et fils de Joseph-Juda et de Salomé-Marie ; et le père a été dit Alphée ; il est l'*Aleph* en hébreu, l'*Alpha* en grec, comme son fils, crucifié, sera le *Thav*, dernière lettre de l'alphabet hébraïque, en forme de croix ou de T (en grec, l'oméga). Alphée, c'est Joseph-Juda.

Mais comme, à force d'inventer des disciples, pour atteindre la douzaine, on a dépassé la mesure, l'Église, aujourd'hui, ne voit aucun inconvénient, invoquant une prétendue tradition

---

<sup>100</sup> On répondra peut-être que Pierre (Actes, XV, 7) assiste au concile de Jérusalem. Qui peut croire que ce Pierre dont l'évasion dût faire du bruit, qu'Hérode Agrippa fit rechercher, - Il alla jusqu'à faire supplicier les gardes qui avaient laissé échapper Pierre, - ait pu se promener impunément en Judée, apparaître librement à Jérusalem, ou même, comme on le prétend, séjourner plusieurs années à Antioche ? Du roman. Si Hérode ne l'a pas trouvé, c'est qu'il ne l'a même pas recherché. Simon-Pierre est mort en croix (801 = 48) avant qu'Hérode Agrippa soit défunt, en admettant, au pis-aller, que les deux soient morts la même année, 797 = 44 selon l'hypothèse de la note 97, p. %%, Inadmissible.

des *chrétiens* de Rome (Vigouroux, Dict. de la Bible, à l'art. : Jacques), à assimiler ce, Jacob, fils d'Alphée, au Jacob, frère du Seigneur <sup>101</sup>. Elle retourne à la vérité.

Toutefois, elle ne reconnaît pas la fraternité de Jacques, fils de Zébédée, et de Jacques, frère du Seigneur.

Au point où nous sommes arrivés, nous nous trouvons donc en présence de deux Jacques seulement. Et si les scribes d'Église, pour fausser l'histoire en inventant douze disciples, n'avaient pas inventé Jacques, fils d'Alphée, rien que les épithètes qu'ils ajoutent : le *Majeur* et le *Mineur*, pour les distinguer, qui sont en latin les comparatifs *Major* et *Minor* que l'on n'emploie que lorsqu'il s'agit de deux personnes, nous prouveraient que les Jacob-Jacques, disciples, n'ont jamais été que deux, et que tous autres Jacques, disciples, sont des inventions de scribes dans le dessein de tromper.

Mais nous ne sommes pas au bout des fraudes de l'Église, au sujet des deux Jacques.

Du moment qu'ils sont deux, l'un, évidemment, est l'aîné, le Majeur, et l'autre, le plus jeune, le Mineur. L'Église prétend que c'est pour les distinguer l'un de l'autre qu'on a ajouté à chacun, quand on le désigne, un qualificatif relatif à l'âge. Aveu à retenir, car il prouve que les deux Jacob-Jacques sont tous deux les frères du Seigneur, les frères du Christ, les fils du même père, Joseph-Juda-Zébédée. Cette distinction des deux Jacob-Jacques, l'un le Majeur, l'autre le Mineur, est très ancienne. Elle n'a pu intervenir que si les deux sont frères. Elle serait inutile, s'ils ne le sont pas. Il est impossible de les confondre, si l'un, frère du Seigneur, est fils de Joseph, et si l'autre, frère de Jean, est fils de Zébédée. L'habitude juive, comme l'habitude arabe, est justement de désigner un individu en faisant suivre son nom de la formule de filiation : Jacob ben ou bar-Joseph, Hamet ben Amech, Juda bar Juda, etc. Comment confondre Jacob bar Joseph et Jacob bar Zébédée ? S'ils sont l'un le Majeur, l'autre le Mineur, c'est qu'ils ont le même père, et que Zébédée c'est Joseph.

On peut en être d'autant plus certain et affirmer avec d'autant plus de force la fourberie des scribes distinguant Zébédée de Joseph.- que le Jacques donné par les Évangiles synoptisés, Matthieu, Marc et Luc, comme fils de Zébédée et frère de Jean, n'est même pas mentionné une seule fois par l'Évangile attribué à son frère Jean. Jean ne sait pas ou ne dit pas que Jacques est son frère - ce qui est « singulier », déclare Renan (Vie de Jésus, p. 162, en note 2), sans expliquer cette singularité. Dans son système et celui des exégètes, c'est impossible. Mais si Joseph est Zébédée, - ce que le Selon-Jean, écrit arrangé de Cérinthe, sait très bien, - pourquoi Jean donnerait-il Jacques pour son frère ? Il l'est évidemment, mais pas plus que de Simon, de Juda-Thomas, de Philippe, de Nathanaël-Josès. Pourquoi particulariser son cas ? Comprenez-vous, ô exégètes ?

Pour effacer cette certitude, que les deux Jacques-Jacob sont frères, l'Église s'est livrée à des manœuvres désespérées, à des impostures si inextricables qu'elle-même n'en sort plus, ne s'y reconnaît plus, et qu'elle a été forcée d'en éliminer une part, qu'elle traite de légendes, n'en conservant que le moins possible, afin de rendre les contradictions moins apparentes par leur nombre.

L'imposture la plus simple a été d'utiliser d'abord l'invention de Zébédée distinct de Joseph. Mais il y a plus.

Depuis que, les scribes ayant incarné, au III<sup>e</sup> siècle, le Verbe Jésus ou Logos de Cérinthe, du deuxième, dans le Christ crucifié par Ponce-Pilate, Jésus-Christ est né, être biologique, il n'a plus de père humain ; son père Joseph n'est qu'une approximation, une façon de parler ; Jésus-Christ est fils unique de Dieu et de la Vierge Marie. Il n'a plus de frères, même selon la chair. Les précisions des Évangiles ? L'Église en fait fi. Elle dément le Saint-Esprit, quand il lui est utile.

D'où viennent alors ces frères de Jésus-Christ ?

---

<sup>101</sup> M. Ch. Guignebert (Hist. anc. Christ., p. 255) qui déclare arbitraire la confusion de Jacques, fils d'Alphée, et de Jacques, frère du Seigneur, et qui donne Jacques, fils de Zébédée, comme disciple, ne nomme pas, parmi les dix disciples sur lesquels « l'accord est fait » dit-il, - proposition que je n'accepte pas, - Jacques-Jacob, frère du Seigneur. Qu'en fait-il ? Il devrait bien nous le dire.

Origène (*Comm. in Evang. Matth.*). auteur du II<sup>e</sup> siècle, par la plume d'un scribe du IV<sup>e</sup> au moins, déclare d'un ton innocent que « certains affirment que Joseph eut des fils d'une première femme qu'il avait épousée avant Marie ». Insinuation.

Quant à Jacques-Jacob, « que certains appellent frère du Seigneur », Abdias, premier évêque de Babylone, dans ses Actes des Apôtres (liv. VI), le dit aussi frère de Simon le Kanaïte, de Juda, de Thaddée, lesquels, sortis de Cana, eurent pour parents (père et mère) Alphée et Marie, fille de Cléopas; mais, Jacob-Jacques, bien que né de la même mère qu'eux, est fils d'un père différent, à savoir Joseph, celui auquel fut promise la bienheureuse Marie, mère de Dieu. « C'est pourquoi Jacob fut appelé frère du Seigneur, sous-entendez selon la chair, - *subintelligete quod ad carnem* <sup>102</sup> ».

Ainsi, Joseph aurait d'abord épousé une Marie, fille de Cléopas, qui, avant de se marier avec Joseph, aurait eu un Alphée comme époux. Veuve avec trois enfants, Simon, Thaddée et Juda, elle se remarie avec Joseph dont elle a un enfant, Jacob-Jacques; enfin, Joseph, - Marie, fille de Cléopas, étant morte, sans doute, - épouse la Vierge Marie, enceinte par la vertu du Saint-Esprit, - en lui apportant quatre enfants, dont trois d'Alphée, et un de lui ; Jésus naît. Joseph, ayant épousé la mère, devient, *ad carnem*, le père de Jésus. En suite de quoi Simon, Thaddée, Juda, Jacob-Jacques, seront dits, issus de ces trois unions, successivement fécondes, frères du Seigneur, alors que, même selon la chair, ils ne lui sont rien. Si ces quasi-confusions de parts satisfont les exégètes et critiques, si ces imbroglions compliqués leur paraissent vraisemblables, donc vrais, un homme de raison moyenne a plus de sens critique qu'eux pour dénoncer de telles fantaisies <sup>103</sup>.

L'Église fait de Jacques, fils de Zébédée et frère de Jean, Jacques le Majeur, que les Actes des Apôtres canoniques font périr par le glaive (ch. XII, 1-2). « Hérode Agrippa (on ne sait pas si c'est le premier ou le second des Hérode Agrippa) fit mourir par l'épée Jacques, frère de Jean ». Périr par l'épée, c'est, les critiques le supposent, être décapité.

Jacques le Mineur, d'après l'Église, est le frère du Seigneur, elle le donne comme fils de Marie et de Cléopas ou Alphée <sup>104</sup>. Et elle assimile Alphée à Zébédée. Dans les Actes d'Abdias (liv. IV), il est dit de Jacob, fils de Zébédée, qu'il est *le Majeur*, pour le distinguer du frère de Jésus que Marc (l'Évangile) appelle *le Mineur*, et l'annotation renvoie au chapitre XV, 40, qui porte : « Marie, mère de Jacques le Mineur et de Josès » ; et ce Josès, sous la forme

---

<sup>102</sup> Les Actes attribués à Abdias, furent, dit-on, écrits en hébreu, puis traduits par Eutrope, son disciple, en grec, et du grec en latin par Jules l'Africain. Mensonges si insoutenables que l'Eglise les tient pour une œuvre latine de la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> siècle. La dernière édition date de 1703 à Hambourg : Codex Apocryp. Nov. Testam., par J. A. Fabricius.

Ces Actes suivent de si près les Actes des Apôtres du Nouveau Testament, en groupant toutefois les faits relatifs à chaque apôtre sous des chapitres à leurs noms, et en ajoutant à la matière des *Actes canoniques* des récits supplémentaires assez semblables à ceux de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, que l'on peut se demander si ce sont les Actes d'Abdias qui sont faites sur les Actes canoniques ou si ce n'est pas l'inverse. Que cet Abdias ait été évêque de Babylone, en Chaldée, il faudrait mieux qu'une « tradition » ecclésiastique pour le croire. Babylone, c'est assez souvent Rome, chez les chrétiens, pour avoir la certitude que les *Actes* d'Abdias proviennent des scribes de Rome, entre le III<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle.

Ce qui permet de le penser, c'est l'invention d'Alphée, qui est une étape intermédiaire de l'imposture définitive sur les trois Jacques-Jacob des Évangiles et des *Actes canoniques*. Et nous allons bien voir autre chose concernant Paul ou Saül et l'un des Jacob-Jacques.

<sup>103</sup> . « J'incline maintenant à croire que les « frères du Seigneur » provenaient du dernier mariage de Joseph », déclare Renan (*Saint Paul*, p. 285, en note). Pauvre homme !

<sup>104</sup> L'Église adopte la découverte des « érudits » identifiant les termes Cléopas (égyptien ou araméen) et Alphée (grec). Dans Molière, le crois, un étymologiste à la manière des érudits de l'Église tire aussi vraisemblablement le mot français maison du grec oikos.

Noter que dans Abdias, la Marie, mère de Jacques est non la femme, mais la fille de Cléopas. Et ceci nous prouve que alors que les deux Jacob sont frères, historiquement, et fils de Marie (Salomé), on veut cacher que Marie-Salomé est fille d'un Cléopas. Abdias en faisant de Marie, mère de Jacob, la fille de Cléopas, - Jacob étant le frère du Christ, -laisse échapper une vérité historique. La Vierge Marie, sous son vrai nom de Salomé, est une Cléopas. On s'en doutait. Sa mère, veuve, s'était remariée avec Hérode le Grand.

Joseph (Matt., XIII, 55) est donné comme frère de Jésus, de Simon, de Jude, tous fils de Marie; et Jude est le frère aussi de Jacques (Ep. Jude, 1).

Ernest Renan (Saint Paul, page 288, en note) est d'accord avec l'Église sur Jacques le Majeur, fils de Zébédée, et Jacques le Mineur, frère du Seigneur. M. Ch. Guignebert fait de Jacques le Mineur, le frère de Jean, donc, le fils de Zébédée <sup>105</sup>.

En ce qui me concerne, la distinction entre le Majeur et le Mineur ne m'intéresse qu'au point de vue de la preuve de la fraternité des deux Jacob avec le Christ, qu'elle présume, et pour achever de montrer les fraudes et impostures des Actes, à l'effet de détruire cette triple fraternité <sup>106</sup>.

Et voici le gros morceau, au sujet de la mort des deux Jacques. Nous avons vu que, d'après l'Église, Jacques le Majeur est le fils de Zébédée, et Jacques le Mineur, le frère du Seigneur. Les Actes faisant mourir Jacques, fils de Zébédée, par le glaive, sous Hérode Agrippa, - c'est donc le Jacques dont Eusèbe dit d'après Clément, qu'il eut la tête coupée, - reste l'autre, Jacques le Juste, dit Eusèbe, toujours d'après Clément, qui fut précipité du faite du Temple et frappé jusqu'à la mort avec un bâton de foulon. Eusèbe ajoute « Paul fait aussi mention de Jacques le Juste quand il écrit : je n'ai pas vu d'autre apôtre, sinon Jacques, le frère du Seigneur ». (*Gal.*, 1, 19). Jacques le Juste, c'est donc bien Jacques le Mineur, le frère du Seigneur.

C'est ce Jacques dont Eusèbe parle (*Hist. eccl.*, II, XXIII, 4 et ss.), reproduisant un passage du cinquième livre des *Mémoires* d'Hégésippe. Voici la citation :

« Jacques, le frère du Seigneur, reçut l'administration de l'Église avec les apôtres (autrement dit, il fut évêque de Jérusalem)... Il a été surnommé le Juste. Il fut sanctifié dès le sein de sa mère: il ne buvait ni vin ni boisson enivrante, etc. (on veut le donner comme *Nazir*); il ne se faisait jamais oindre et s'abstenait de bains... La peau de ses genoux était devenue dure comme celle des chameaux (les rochers de Gamala, dont le nom hante les scribes), parce qu'il était toujours prosterné devant Dieu... Son éminente justice le faisait appeler le Juste et Oblias (le mâle, le *Vir* en latin, l'%%%%, l'*anêr*, génitif andros, en grec ; d'où le disciple Andréas, double emploi de Jacques Oblias), c'est-à-dire rempart du peuple et justice... « Vient sa mort ». Les scribes et les pharisiens placèrent Jacques sur le pinacle (%%%%%%) du Temple, le montèrent et précipitèrent le Juste... puis ils commencèrent à le lapider, car il n'était pas mort de sa chute. Mais lui, se mettant à genoux, dit : « Seigneur, Dieu et père, je t'en prie, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font »... Alors, un foulon prit le bâton avec lequel il foulait les étoffes et frappa le Juste à la tête <sup>107</sup> ».

<sup>105</sup> *Hist. anc. Christ.*, p. 255-256. Voici la phrase : « Les Actes ne nous montrent en action (parmi les apôtres) que Pierre et Jean, et, incidemment, Jacques, frère du Seigneur ; à peine nous signalent-ils en passant la mort de Jacques le Mineur, frère de Jean ». (*Actes* XII, 2). Peut-être est-ce un lapsus. Mais il est reproduit à l'index alphabétique, p. 532.

<sup>106</sup> D'ailleurs, avant Renan et M. Ch. Guignebert, les scribes ecclésiastiques eux-mêmes ne se reconnaissaient plus entre le Majeur et le Mineur des deux Jacques.

L'Église, qui assimile aujourd'hui Jacques, frère du Seigneur, avec Jacques, fils d'Alphée, en distinguant l'un et l'autre, réunis ou non, de Jacques, fils de Zébédée, est contredite par toute l'Église grecque qui s'appuie sur les témoignages d'Epiphane (*Hoer.*, LXXIX, 3), de Grégoire de Nysse (*Orat.*, II et *De résurr.*, XLVI).

L'Église se débarrasse aisément de ces deux témoignages. Epiphane et Grégoire de Nysse, dit-elle, ont confondu Marie de Cléopas avec la Sainte-Vierge. Parbleu ! Elles ne sont qu'une seule personne que l'on a dédoublée après eux, pour enlever au Christ ses frères et en faire un Fils unique, au lieu d'un fils premier-né. Epiphane et Grégoire n'ont rien confondu du tout, leur témoignage atteste l'identité des deux Marie. Il n'y en a qu'une : Marie, fille de Cléopas, mère des « sept », Christ et ses six frères, et de leurs deux sœurs.

<sup>107</sup> Traduction Émile Grapin, curé-doyen de Nuits (Côte-d'Or), dans la collection H. Hemmer et P. Lejay, Alph. Picard, éditeurs. « L'extrait d'Hégésippe, ajoute à l'appendice M. Grapin, est rempli de redites et d'obscurités, répétitions, redites, parenthèses, retours sur les parties antérieures du récit, difficultés, fin de paragraphe altérée, liaison mal choisie, contradiction ». Bref, tous les signes manifestes d'un récit que l'on a fait, refait, retouché, modifié. On va comprendre pourquoi. Mais il est bon de toucher la fraude du doigt, avouée, dans des euphémismes, par le traducteur ecclésiastique.

Eusèbe n'est pas explicite. Mais les Actes d'Abdias ajoutent un détail, et d'importance. Il va nous mettre sur la voie d'une vérité historique à faire ressortir.

Racontant la mort de Jacques le Mineur, frère du Seigneur, au moment où Jacques va être précipité, Abdias insère dans sa narration la précision suivante :

« Voici qu'un individu (*homo quidam*), un ennemi, Saülus, qui ensuite fut l'apôtre Paul, comme il sera dit bientôt... cet individu ennemi, entre temps, se jetant par agression sur Jacob, le précipita (*præcipitem fecit*), la tête la première, du haut des marches ( du Temple), - et le scribe a dit qu'il y en avait quinze ; le croyant mort, il négligea de le supplicier plus avant (il a trop à faire ; c'est une vraie bataille). Dans cette collision, Jacques eut le pied foulé et boitait péniblement. Il est manifeste que cet homme ennemi était Saül, qui fut ensuite appelé au ministère de l'apostolat ».

Voilà le récit de la mort de Jacques, frère du Seigneur, qui, puisque Saül y joue le rôle de persécuteur, est antérieure à sa conversion. Nous reviendrons sur ce point essentiel.

Ainsi, Clément, Hégésippe, Eusèbe, Abdias s'étendent avec une telle prolixité sur la mort de Jacob-Jacques, frère du Seigneur. Et les Actes canoniques n'en disent pas un mot. Ils donnent la mort de Jacob-Jacques, frère de Jean, en une ligne ou deux, duquel Jacques ils ne disent pas autre chose. Et ils se taisent sur la mort de l'évêque de Jérusalem, le frère du Seigneur, à qui les Clémentines, dans la dédicace, donnent le titre de : « Seigneur et Chef de l'Église universelle, évêque des Évêques, gouvernant de la Sainte Église des Hébreux qui sont à Jérusalem et toutes celles qui ont été fondées en quelque lieu que ce soit par l'aide de la providence. » Je dis qu'il n'est pas possible qu'ils se taisent, sinon par fraude. Ce supplice de Jacob-Jacques le Juste, Jacob-Oblias, si émouvant, ils ne l'ont pas passé sous silence.

- Mais il n'y a dans les Actes que le seul récit d'un seul supplice d'une unique personne, Stéphane-Étienne ? dira-t-on.

- Eh bien ! c'est que Stéphane-Étienne, - pseudonyme qui signifie la couronne (du martyr), - dissimule Jacob-Jacques, frère du Seigneur. Et je le prouve.

Les Actes font de cet Étienne un diacre, l'un des « sept », comme ils opèrent pour Philippe, afin de les sortir un peu plus de leur personnalité historique <sup>108</sup>.

Fraude et imposture.

Jacob-Jacques, frère du Seigneur, meurt dans les Actes sous le pseudonyme de Stéphane-Etienne, et dépeint, planté, caractérisé avec de tels détails qu'ils l'identifient sans erreur, qu'ils lui sont comme un signalement propre à le faire reconnaître des initiés dès les premiers mots.

---

<sup>108</sup> Je ne m'attarderai pas à discuter si l'institution du « diaconat » et des « diacres » remonte au temps où les Actes sont censés l'établir. Les diacres en ce temps-là sont aussi anachroniques que le seraient un ministre de l'aéronautique et du pétrole sous Napoléon Ier. Il me suffit que le récit de l'institution des diacres dans les Actes porte en lui-même sa fraude.

Quel est, en effet, le but de l'institution des diacres ? Le service des tables, « afin que les douze (apôtres) puissent ne s'appliquer qu'à la prière et au ministère de la Parole, car il n'est pas convenable qu'ils délaissent la parole de Dieu pour faire le service des tables (Actes, VI) ». Les Douze élisent donc sept diacres, Étienne et Philippe, - puis cinq individus aussi inconnus que leurs noms sont bizarres : Procorus, Nicanor, Timon, Parménas et Nicolas. Des Grecs. Des Grecs pour le service des tables chez des Juifs ! Et Il faut croire ça ! Les critiques disent : Amen !

Donc les diacres sont chargés du service des tables. Le service de la Parole reste aux Douze. Or, parmi les sept diacres, les deux seuls que l'on voit agir, Étienne et Philippe, et dans le seul cas où ils agissent, n'agissent qu'en apôtres, qu'en ministre de la Parole. Faire d'Étienne un diacre ! préposé au service des tables ! Quel mépris des compétences ! Les Actes eux-mêmes le démentent et se contredisent. S'il est un homme, en effet, qui ne soit pas *the right man in the right place* où, sur le papier on l'emploie, c'est bien Stephanos. Ouvrez les Actes (ch. VI, 8-15, et VII) ::plein de grâce-et-foi (le juste), plein de force (oblias), Il n'existe que pour accomplir de grands prodiges et de grands miracles. Et il ne meurt, comme orateur, que pour avoir l'occasion de prononcer un grand discours qui rendrait des points à ceux de Pierre et de Paul. Un diacre, cet orateur ! Un ministre de la Parole, un apôtre, vous dis-je : Jacob-Jacques. Et Philippe ? Est-ce qu'il est préposé aux tables ? Est-ce qu'il agit en diacre sédentaire à Jérusalem ? Il n'est sans cesse, quand un nous le montre, que par monts et par vaux, sur les routes, comme ministre de la Parole, d'abord à la poursuite d'un Éthiopien qu'il convertit sur le chemin qui descend de Jérusalem à Gaza, puis il va à Azot et, de là, à Césarée « annonçant l'Evangile, par toutes les villes où il passait ». Les Actes le disent. Un diacre, Philippe ? Quand aurait-il le temps d'être à son poste ? Un apôtre, vous dis-je, frère du Christ, crucifié, et qui « écrivait tous les jours les paroles de son frère ».



Étienne plein de foi, c'est Jacob le Juste ; plein de force, c'est Oblias. Quand on compare le récit de la mort d'Étienne dans les Actes avec ceux de la mort de Jacob-Jacques dans Eusèbe et dans Abdias, il est impossible de ne pas constater que ces récits sont trois moutures de même farine, sorties du même sac et de la même machine, convenablement arrangées pour que le récit des Actes n'ait plus l'air d'être celui de la mort de Jacob-Jacques. Mais, outre le signalement, - le Juste, plein de foi (des manuscrits, parce que l'allusion était transparente ont remplacé foi par grâce), Oblias, plein de force, - le supplice est le même : la lapidation. La discussion entre les Juifs et Étienne, dans les Actes, qui est l'origine de la querelle que suivra le supplice, n'est qu'un raccourci des sollicitations des scribes et pharisiens à Jacob-Jacques dans Eusèbe. Condamné dans les Actes pour paroles blasphématoires contre Moïse et contre Dieu, pour avoir dit que Jésus de Nazareth détruira « ce lieu-ci », le Saint-Lieu, et changera les coutumes mosaïques, dans Eusèbe, c'est encore parce qu'il « procure à Jésus un pareil témoignage, qu'il est mis au ciel à la droite de la grande puissance et doit venir sur les nuées du ciel » ; et vous avez vu combien le texte d'Eusèbe a été adultéré et truqué ; c'est, en somme, pour les mêmes motifs que dans les Actes, que Jacob-Stéphanos est lapidé. Et quand il meurt, c'est le même propos, au fond, qu'il tient. Jacob-Stéphanos dit, dans les Actes : « Seigneur, ne leur impute point ce péché (à ses bourreaux ; car c'est une victime, évidemment !) » Dans Eusèbe : « Seigneur, Dieu et Père, pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font ».

Il n'est plus question, dans les Actes, de la collision du Temple, donnée par Abdias et reproduite dans Eusèbe sous une forme édulcorée, pas plus qu'il n'est question, dans Eusèbe, de Saül, que présente Abdias et que les Actes ont retenu <sup>109</sup>. Saül est le trait d'union, par-dessus Eusèbe, entre le supplice de Jacob-Jacques et celui de Stéphanos ; c'est grâce à Saül que l'on peut achever d'identifier Stéphanos et l'assimiler sans conteste à Jacob-Jacques, frère du Seigneur.

Que celui qui a des oreilles entende ! Ecoutez bien.

Dans les Actes (VII, 58), ceux qui lapidèrent Stéphanos-Jacques, déposèrent, pour être plus à l'aise, leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saül ; et quatre ou cinq lignes plus loin (chap. VIII, 1-3) il est dit de Saül qu'« il avait approuvé le meurtre de Stéphanos-Etienne ». Jusqu'ici Saül n'est pas très méchant. Rôle passif. Trois lignes encore ; puis un aveu brutal, qui tombe avec la lourdeur d'une massue : « des hommes pieux ensevelirent Étienne... Mais *Saül ravageait l'Eglise : il pénétrait dans les maisons, et, entraînant de force hommes et femmes, il les faisait mettre en prison.* »

Et c'est ce Saül, persécuteur fanatique, « ne respirant que menaces et que carnages », dont on ose nous dire, trois lignes auparavant qu'il n'est qu'un jeune homme à qui l'on fait jouer le rôle de gardien des habits des lapideurs ! C'est tout juste s'il n'a pas l'air d'un passant de hasard, d'un vagabond, sans métier, heureux de trouver une occasion de toucher un pourboire.

Non. La vérité que l'on veut cacher, elle est dans Abdias. Saül, dans le meurtre de Stéphanos-Jacob-Jacques, frère du Seigneur, a pris une part active, prépondérante. La « collision » d'Abdias, qui atténue déjà, aboutissant à l'agression de Saül qui précipite Jacques-Jacob, prouve qu'il y eut émeute et bataille, autour du Temple. Saül est là. Jacob-Jacques est là, avec ses partisans, « car, dit Eusèbe (U. E., II, XXIII), à cause de la Pâques, toutes les tribus (et même les Goïm-Gentils) se rassemblent ». La chasse que Saül a donnée aux chrétiens

---

<sup>109</sup> Le récit d'Eusèbe ne se présente avec les marques d'effraction, que le critique avoue en termes embarrassés, que parce qu'il a été refait, non seulement, pour se distinguer du récit des Actes, mais surtout pour en faire sauter Saül.

Saül, c'est une date. Puisque Saül a précipité Jacques-Jacob, frère du Seigneur, du haut des marches de l'escalier du Temple, Jacob-Jacques, frère du Seigneur, est mort avant la conversion de Saül en Paul. Il n'est pas mort, comme on le lit aujourd'hui dans une interpolation frauduleuse des Antiquités judaïques de Flavius-Josèphe (XX, VIII) en 814 = 61, sur poursuites d'Hananias, grand sacrificateur, profitant de la carence de la procurature romaine, entre celle de Festus, mort, et l'arrivée d'Albinus, son successeur. Le faux est entré dans Flavius-Josèphe à l'époque où le récit d'Eusèbe a été sophistiqué. N'ayant pu mettre à temps la main sur les Actes d'Abdias pour les détruire ou les modifier, l'Eglise les déclare « apocryphes », ou « pseudépigraphes ». Argument arbitraire, mais très malin, puisqu'il « prend ». Malin signifie diabolique.

prouve qu'il est un chef, avec des troupes hérodiennes, et qui paie de sa personne, depuis longtemps, et longtemps après, encore.

Je pense avoir débrouillé le réseau de fraudes, qui n'est inextricable qu'en apparence, bien qu'elles cascaden les unes sur les autres, par lequel l'Eglise a dissimulé la mort de Jacques, frère du Seigneur, sous celle de Stéphanos-Étienne ou la Couronne <sup>110</sup>.

Il reste à dater cette mort.

Puisque Saül y joue un rôle éminent, - celui d'un ennemi, c'est qu'il n'est pas converti en Paul. La conversion de Saül en Paul intervient au début des Actes, ou presque. Quand on sait que les Actes reprennent les événements sept ans environ avant la crucifixion du Christ, qui est de 788-789 (35-36) c'est-à-dire, d'après le système qui avança à 782 = 29, la crucifixion, sous le consulat des deux Geminus ; quand, enfin, l'on tient compte que Saül apparaît anonymement dans les Évangiles, au Gethsémani, comme l'homme à l'oreille coupée, on peut inférer que Jacob-Jacques, frère du Seigneur, a péri avant son frère, le Seigneur, le Christ.

De même que « Jésus-Christ » est le premier-né des morts, l'aîné des sept frères, Jacob-Jacques est le premier des morts. Quand on a percé à jour le « mystère » des résurrections évangéliques, - il y en a trois, - celle du jeune homme de Naïn, celle de Lazare-Eléazar et celle de la fille de Jaïr; l'Apocalypse a déjà ressuscité Juda-Joseph, révolté du recensement sous Quirinius, et Sadok, son lieutenant, les deux témoins fidèles (Apoc., XI, 11), - on peut être certain que le jeune homme de Naïn, c'est, en esprit, allégoriquement, Jacob-Jacques-Stéphanos, dans le Selon-Luc (VII, 11), avec les sophistications nécessaires <sup>111</sup>.

**Conclusion** : toutes ces fraudes ont été perpétrées pour cacher que Simon-Pierre et l'un des deux Jacob-Jacques, celui que les Actes font périr par l'épée sous Hérode Agrippa, et seul survivant des deux Jacob, après la crucifixion, fils de Zébédée et frère de Jean, comme les scribes disent, et frère du Seigneur, du Christ, et fils de Joseph-Juda, comme il est vrai, sont le Simon et le Jacob-Jacques que Tibère Alexandre fit crucifier en 801 - 48, tous deux fils de Juda le Gaulonite <sup>112</sup>.

Extrait N°11

## **XX. - Destruction de la nation juive.**

- Après les révoltes de Juda le Gaulonite, de son fils, le Christ crucifié par Ponce-Pilate, de Theudas, de Simon-Pierre et de Jacob-Jacques, de Ménahem, toutes réprimées, et, celle de Ménahem, la plus terrible, par Vespasien et Titus, qui rasa Jérusalem, le fanatisme messianique fit une dernière explosion sous Hadrien. Ce prince voulait

<sup>110</sup> Une de plus est celle de Paul dans la *Lettre aux Galates* (I, 19) où, au III<sup>e</sup> siècle, on fait dire à ce persécuteur qui a tué Jacob, frère du Seigneur, qu'il l'a rencontré et vu, - il est même descendu chez lui, - dans un voyage à Jérusalem, à une époque où Jacques, - qui s'est endormi Stephanos (Actes, VII, 60). - dort, depuis quinze ans, son dernier sommeil. Il n'a fait que le rencontrer, descendre chez lui. Ce que dit Abdias ? Pseudépigraphie ! L'Esprit le veut.

<sup>111</sup> Anonymat et fils unique. Du moins on ne cache pas que la mère est veuve, comme la mère des fils de Zébédée. Pour que Jésus qui, ailleurs, refuse de faire des miracles, ressuscite spontanément, sans qu'on lui demande rien, un jeune homme inconnu et le rende à sa mère, - après quoi le ressuscité et la mère disparaissent à jamais, - il faut qu'il ait été poussé par le plus fort des sentiments : l'amour maternel et fraternel. On a beau lui faire dire : « Qui sont mes frères, mon père et ma mère ? », Jésus, quand il s'incarne vraiment dans le Christ, est humain et a l'esprit de famille.

L'allusion à Jacob-Jacques est si transparente, dans Luc, que les autres Évangiles ont supprimé ce miracle.

<sup>112</sup> On lit dans les Œuvres (ch. 72) d'Isidore de Séville, docteur chrétien très illustre, évêque espagnol du temps de Grégoire le Grand (VIII<sup>e</sup> siècle), que Saint Jacques, fils de Zébédée, frère de Jean, celui que les Actes font périr par l'épée, ordre d'Hérode Agrippa, a prêché l'Évangile à l'Espagne et aux peuples des pays à l'occident (le Portugal, quoi!). Depuis, il a été enterré à Saint-Jacques de Compostelle. Impossible. A quel moment ?

rebâtir Jérusalem. Comme après l'exil de Babylone, un grand espoir souleva la Palestine. Mais Hadrien ayant fait savoir qu'il nommerait la nouvelle ville AElia, et qu'il consacrerait le Temple qu'il se proposait d'y construire à Jupiter Capitolin, la révolte éclata : guerre de bourgs, longue et sanglante, commanditée par deux Juifs alexandrins, riches changeurs, Julianus, - au nom bien latin pour un Juif, - et Pappos. L'animateur de la révolte fut Rabbi Aquiba. Mais le chef de guerre, le général, ce fut un arrière-petit-fils de Juda le Gaulonite, - lui, toujours, lui, partout, - Bar-Koziba, qui, Messie à son tour, prit le nom de Bar-Kocheba, ou Fils de l'Étoile <sup>113</sup>.

Après trois ans de luttes, les bandes juives furent dispersées ou détruites. Rabbi Aquiba, capturé, fut brûlé vif. Ce n'est que son revenant qui passe dans les impostures apostoliques sous le nom d'Aquilas. Comme le Phénix, l'Aigle renaît de ses cendres. Quant à Bar-Kocheba, il paya aussi de sa vie sa mission avortée ; il fut tué par ses propres partisans déçus et meurtris, qui lui restituèrent son nom de Bar-Koziba, Fils du Mensonge <sup>114</sup>.

Les Messianistes, bien que décimés et dispersés par les armées d'Hadrien, ne disparurent point. Leur secte, fondée par Juda le Gaulonite ou de Gamala, - Zélotes ou Kanaïtes, Galiléens, Fils du tonnerre, car tous ces noms conviennent à ses sectateurs, et, comme disciples du Nazir, Nazaréens surtout, - leur secte, malgré ses épreuves, malgré ses morts, malgré l'impuissance guerrière à laquelle elle est réduite à jamais, va-t-elle pour cela renoncer ? <sup>115</sup>

---

<sup>113</sup> On retrouve rabbi Aquiba « chrétien » et « paulinien » dans les Actes et dans les *Lettres* de Paul, camouflé en *Aquilas*, l'Aigle (Actes XVIII, 2 et L. aux Romains, XVI, 4), où il est dit que cet Aquilas et sa femme Priscilla « ont exposé leur tête pour sauver la vie... de Paul ».

On ne connaît bien l'histoire de ce dernier soulèvement que par saint Jérôme, que par Eusèbe, - et on peut être sûr qu'ils l'ont faite avec toutes les précautions nécessaires pour ne pas la rattacher à celle du christianisme, - et que par Dion Cassius, abrégé et refait au XV<sup>e</sup> siècle par le moine Xiphilin. Mais le moine a justement supprimé le livre 69 des *Histoires* de Dion Cassius qui, natif du Pont, comme Aquilas, devait se faire un plaisir de nous dire qui était exactement ce Bar-Kocheba, protégé d'Aquiba-Aquilas. Heureusement que nous savons, par Valentin (Pistis-Sophia), qu'il s'appelait *Simon* : Maria-Salomé le reconnaît même, dans Pistis-Sophia, comme de sa postérité en ligne directe. Bar-Kocheba ayant fait frapper monnaie, s'y présente comme Simon, prince d'Israël (Derenbourg, *Guerre de Bar-Kocheba*). Arrière-petit-fils de Juda de Gamala, petit-fils de Simon-Pierre, et fils de Iôannès-Marc (Marc est la déformation latine de l'hébreu Malik), devenu 1<sup>er</sup> évangéliste, il doit, je pense, à cette ascendance, l'honneur que lui fait Eusèbe de le donner comme évêque de Jérusalem, sous le nom de Syméon (le Signe, l'Étoile). Eusèbe le fait fils de Cléopas dont parle l'Évangile. « Il était, dit-on, cousin du Sauveur : Hégésippe raconte, en effet, que Cléopas était le frère de Joseph ». Ce qui fait un cousin de plus à Jésus. Mais ce n'est pas ce qu'en dit Eusèbe qui peut nous persuader, - sauf le nom de Syméon, destiné aux initiés.

Au surplus, si vous voulez connaître toute la pensée d'Eusèbe sur Bar-Kocheba, vous pourrez lire (H. E., IV, VI) que ce « chef des Juifs » n'était qu'un voleur et qu'un assassin qui se donnait pour un « astre venu du ciel », comme le Verbe. Et Justin, que cite Eusèbe (H. E., IV, VIII), nous apprend que « dans la guerre actuelle (ce qui place Justin vers 888 = 135), Bar-Kocheba, le chef de la révolte, faisait conduire les seuls chrétiens à de terribles supplices, s'ils ne reniaient et blasphémaient Jésus-Christ » (qui n'est pas inventé). Vous demandiez de l'histoire ? En voilà ! Et de l'authentique, pour l'Église.

Au surplus, avec des gaillards de la trempe des scribes qui ont écrit sous les noms de Justin et d'Eusèbe, on peut se demander si l'allégation de Justin ne contient pas, bien que faite pour être comprise telle qu'elle apparaît, une part de vérité. Si, comme il est possible les affabulations qui ont été précisées par Cérinthe sur le Logos, étaient déjà en formation, on comprendrait que le farouche et fanatique Bar-Kocheba, qui n'admettait, comme le Christ de Ponce-Pilate et ses frères, Simon, Jacob-Jacques, Ménahem, que la doctrine de l'Apocalypse, ait, en effet, traité en ennemis ces « hérétiques », qui avaient succédé, après la première grande défaite chrétienne de Ménahem, comme partisans de la paix, aux hérodiens du temps du Christ. Il ne s'agit que de savoir comprendre le style à double entente, - change perpétuel, - des écrivains ecclésiastiques.

<sup>114</sup> Avec un double jeu de mots. Les critiques et savants n'ont vu que le jeu de mots sur la racine K. Z. B. = *Kazab*, mensonge. Mais Il y en a un second, implicitement contenu dans *Zéb*, Poisson.

<sup>115</sup> Les qualificatifs de Zélote ou Kanaïte, de Galiléen, de Nazaréen, pour désigner en particulier ou en général les disciples du Christ, sont encore dans les évangiles. Pour qu'on ne les ait pas supprimés, Il faut qu'ils aient été la vérité historique, jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle tout au moins.

Dans les Talmuds, le Juif qui verse dans les rêveries apocalyptiques est le *min*, au pluriel *minim*. Et les Talmuds sont à peine en train au IV<sup>e</sup> siècle.

Nous sommes en 888 = 135. Un siècle s'est écoulé, ou mieux, deux jubilé, entre la défaite du Christ-Messie sous Ponce-Pilate (788 = 35) et celle de Bar-Koziba.

Hadrien a fait passer la charrue sur Jérusalem, et, pour en finir avec les révoltes messianistes juives, a dispersé les Juifs, supprimé leur nation, la rayant de la carte du monde. L'âge héroïque du « christianisme », - traduction française de l'hébreu « messianisme », avec son sens étymologique, - est clos. Pas de « royaume de Dieu », pas d'avènement du Messie-Christ. Pas d'autre « Bonne nouvelle ». Pas d'autre Écriture qui ressemble, même de loin, aux Évangiles canoniques, pas d'autre « Révélation » que l'Apocalypse, en y ajoutant les *Commentaires* de Papias. Le messianisme chrétien est mort, tué par les légions des Césars.

Mais l'idée ? Mais la promesse de la Thora, des Tables de pierre, des Tables du Témoignage ou Testament ? Mais la délivrance et la grandeur espérées ? Sont-elles anéanties à jamais ? Pas tout à fait.

Mais à l'héroïsme de « l'Age apostolique », à l'héroïsme du glaive, va succéder l'ère machiavélique de la littérature pendant quatre ou cinq siècles.

Il y a trois puissances pour dominer les hommes, les peuples, le monde : l'or, la politique, la religion. Rien n'empêche de les associer toutes les trois. Mais quand on n'y réussit pas, on peut se contenter de l'une ou de l'autre.

Que le peuple juif se soit cru prédestiné à la souveraineté universelle, c'est ce dont il est impossible de douter d'après ce que contiennent les livres hébraïques de l'Ancien Testament. Que cette souveraineté ait dû se produire dans l'ordre à la fois temporel et religieux, sous la forme d'un gouvernement théocratique, dont le Messie eût été le représentant, par l'établissement du règne ou du royaume d'Iahveh-Dieu sur la terre, c'est une certitude qui ne peut être sérieusement contestée. Voir au titre : *la Thora et l'Espérance messianiste*, p. %%%.

L'âge héroïque du Christianisme, que l'on peut sans paradoxe faire partir de Juda le Gaulonite, fondateur de la secte et des milices chrétiennes, n'est pas autre chose que l'ensemble des soulèvements successifs dont la Palestine a été le théâtre depuis celui de Juda le Gaulonite, - il est l'Aleph, l'Alpha, Alphée, - jusqu'à celui de Bar-Kocheba, avec l'espoir et dans le but de réaliser la domination juive sur le monde.

Cette espérance, mystique, visionnaire, ayant le caractère d'une « foi » religieuse, était insensée, politiquement. Les rêveries apocalyptiques sont l'oeuvre d'un fanatisme qui approche de la démence.

Mais ce que la foi affolée n'a pu réaliser par la force, cette idée de la domination universelle qui a été vaincue dans le domaine politique, la foi assagie, - Pistis-Sophia, dit Valentin, - la transposant, à partir de la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle, dans le domaine de la spéculation métaphysique, la fera finalement triompher, par la ruse, par l'imposture, par un prosélytisme de mensonge, dont le monde ne verra d'autre exemple que si s'écroule la civilisation actuelle sous les coups de la propagande communiste soviétique, servie par la complicité de partis politiques, où des ambitieux intelligents, mais sans scrupules ou de mauvaise foi, courent au pouvoir en s'appuyant sur des primaires, sincères peut-être, mais de raison mal évoluée, tous recrutant, par les plus bas appels aux moins nobles instincts, une clientèle de dupes, dirai-je d'imbéciles ? - ces « toujours-les-mêmes-qui-se-font-tuer », - qui seront peut-être la majorité demain pour faire, comme les chrétiens, leur révolution, au profit des malins, dont ils ne seront jamais et à qui ils serviront de marchepied,

## **XXI. - Les Juifs et le Christianisme.**

- Si les chrétiens se sont séparés du judaïsme en devenant chrétiens, à une époque mal définie entre le IV<sup>e</sup> siècle et le cours du moyen-âge, ce sont les Juifs, pas tous les Juifs, mais rien que des Juifs, qui ont fabriqué le christianisme par le prosélytisme du livre et de la parole jusqu'au V<sup>e</sup> siècle. Même quand des Goïm-Gentils s'en mêlent, ils deviennent judaïsants.

Le christianisme, oeuvre basée sur l'imposture littéraire et historique, n'est que la revanche des messianistes juifs, commencée dès l'âge apostolique, après les défaites sur les

champs de bataille de Palestine, dès après Vespasien et Titus, et surtout après Hadrien, contre Rome et le monde occidental qui les avait vaincus, avait mis fin à l'espérance d'Israël de dominer le monde et aux rêveries apocalyptiques sur le règne de mille ans.

Tant que la nation juive a subsisté, elle a été, par les messianistes-chrétiens, et dès Juda le Gaulonite, « divisée en deux contre elle-même »<sup>116</sup>. Elle en a péri. Pendant tout le temps qu'ont duré les révoltes messianistes, deux clans ennemis, bien tranchés partagent les Juifs : ceux qui luttent pour l'indépendance contre Rome, messianistes-chrétiens-kanaites, davidistes, en ce sens qu'ils veulent rétablir le royaume d'Israël, comme au temps de ce roi ; et ceux, *Juifs du Temple*, du parti de la paix, par politique ou pour toute autre raison, qui sont restés sujets loyaux de Rome<sup>117</sup>.

Cette distinction a une importance bien autrement grande, au point de vue de l'histoire du Christianisme, que celle sur laquelle s'étendent les savants et critiques, toujours hors du vrai chemin, relative aux sectes des pharisiens, sadducéens, esséniens.

L'hostilité de ces deux partis, hérédien et davidiste, du temps du Christ de Ponce-Pilate, si vivace, restée farouche et haineuse dans les Évangiles, est allée s'atténuant de plus en plus, après Vespasien et Titus, ou, du moins, n'apparaît plus qu'atténuée dans les Actes et autres Écritures ; mais les morts des Theudas, des Simon-Pierre, des Jacob-Jacques, associées au souvenir des Hérode-Agrippa, des Tibère-Alexandre, des Hananias, même si on les sophistique dans la chronologie et dans leur substance, l'attestent et en témoignent encore.

Après la destruction de la nation et sa dispersion sous Hadrien, elle n'a plus de raison d'être.

Les Juifs du Temple semblent s'être repliés sur eux-mêmes, cherchant à se faire oublier, tandis que les Juifs chrétiens portaient à la conquête du monde. « Héritiers de la promesse », comme il est dit dans les Épîtres de Paul, les Juifs chrétiens, déçus et vaincus sur le terrain politique, ont fabriqué les fables judaïques sur Jésus-Christ, inventant une religion nouvelle qui, pour n'être plus l'« ancienne alliance » d'Israël avec Iahveh, reste tout de même une « alliance » avec Dieu pour la souveraineté universelle.

S'ils veulent convertir les « goïm-gentils », les piper et en faire des partisans, ils restent les chefs, les animateurs, les bergers, les « évêques », au profit de qui le « troupeau » sera dominé et rançonné, sous couleur de religion. Tous les fabricants des fables judaïques sont Juifs ou au service des Juifs. Aux Juifs, la première place. Peuple élu, prédestiné, « le salut vient des Juifs », dira saint Paul, comme Jésus-Christ, aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles.

C'est pourquoi tous les anciens livres hébraïques, la Bible juive, sacrée, sont restés, et non pas devenus, des livres saints pour les chrétiens.

Toutes les Écritures chrétiennes du Nouveau Testament, toutes les œuvres des apologistes, jusqu'à saint Augustin compris, prouvent que ce sont des Juifs qui ont fabriqué le christianisme, et au profit des Juifs, du moins, dans leur dessein.

---

<sup>116</sup> C'est ce qu'a très bien compris, au III<sup>e</sup> siècle, Jésus-Christ, à qui les scribes font dire : « Tout royaume divisé contre lui-même sera réduit en désert et ses maisons tombent l'une sur l'autre : et toute ville ou maison divisée contre elle-même ne pourra subsister ». (Matth., XII, 2.9, Marc, III, 24, et Luc, XI, 17). Reconnaissance tardive que les chrétiens, - dans Flavius-Josèphe l'accusation est portée contre eux sous les espèces des kanaites, sectateurs de Juda le Gaulonite, en termes d'une violence farouche, - ont causé la destruction de la nation par les Romains ; et l'on doit noter que Flavius-Josèphe est mort avant le soulèvement de Bar-Kochéba. Cet aveu tardif, dans les Évangiles, a tout de même un but - réconcilier les Juifs dispersés, rayés de la carte du monde comme nation, pour qu'ils participent à l'entreprise « chrétienne », nouvelle manière, qui doit, par la religion, aboutir à la domination universelle : le royaume de Dieu n'est que la transposition sur le plan moral, pour le gouvernement des âmes et des consciences, de l'ancienne conception : le règne de David. Et les Juifs néochrétiens y conviennent les autres Juifs.

<sup>117</sup> Après la destruction de Jérusalem par Titus, leurs rabbis, Ben-Zakkai, Eliezzer, Gamaliel (descendant du grand Hillel et petit-fils du Gamaliel, si grand aussi, du temps de Ponce-Pilate), se retirèrent à Iabné, près de Joppé. Ils y travaillèrent, et leurs successeurs après eux, au Canon des Écritures juives (Ancien Testament). D'autres émigrèrent à Babylone. A partir du IV<sup>e</sup> siècle, tant ceux de Judée que ceux de Babylone commencèrent la composition des Talmuds.

Il faut rendre cette justice aux Juifs chrétiens qu'ils ont tout fait pour associer leurs compatriotes et correligionnaires à l'imposture chrétienne : flatteries, objurgations, prières, libelles de démonstration. Autant que les goïm-gentils, ils ont cherché à entraîner les Juifs tout court dans l'entreprise et les profits. Ce n'est pas sans mélancolie, lamentation ni regret qu'ils ont entrevu la possibilité d'un schisme avec leurs correligionnaires intraitables, fidèles à l'ancienne alliance mosaïque et repoussant la soi-disant nouvelle alliance jésu-chrétienne ou jésuite.

Au IV<sup>e</sup> siècle, le Juif de Celse que, sous la signature d'Origène, dans le *Contra Celsum*, pour dater l'œuvre du second, quelque scribe chrétien, à la prière, paraît-il, d'Ambroise, évêque de Milan, l'on fait parler contre Jésus-Christ et les chrétiens, personnifie le type de tous les Juifs honnêtes, dont la conscience indignée n'a pas voulu s'associer à l'entreprise de fraude des chrétiens, mystifiant les goïm-gentils, la foule ignorante des peuples et des barbares.

Malheureusement, ce Juif de Celse n'est qu'une fiction. S'il avait été le nombre, si les Rabbis juifs avaient écrit comme il a parlé, - et l'on peut être sûr que le *Contra Celsum* a adultéré son témoignage, sous la signature d'Origène, ne donnant de l'œuvre de Celse que ce qu'il lui a plu, - jamais les fables judaïques jésu-chrétiennes n'auraient pu être prises pour des vérités historiques.

C'est la complicité des Juifs non chrétiens, c'est la complicité de leur silence, envers leurs correligionnaires imposteurs, qui a permis à la propagande jésu-chrétienne de faire son œuvre. Bonne ou mauvaise ? Ce n'est pas mon sujet, qui n'est que l'histoire des faits.

Les chrétiens, ayant bénéficié de ce silence des Juifs, et sortis du judaïsme, les ont ensuite persécutés. Aujourd'hui, les chrétiens imputent aux Juifs le crime inexpiable d'avoir crucifié le dieu Jésus-Christ qu'ils ont inventé.

Pour l'historien, les Juifs sont punis par où ils ont péché. Ils paient, non pas un crime qu'ils n'ont pas commis, - s'ils ont participé au supplice du Crucifié de Ponce-Pilate, ils n'ont fait que s'associer à la condamnation d'un coupable de crimes de droit commun, - mais la faute grave de s'être tus sur l'histoire « chrétienne », et, leurs Rabbis ayant élaboré, à partir du IV<sup>e</sup> siècle, ces fastidieux monuments de leur littérature qu'on appelle les Talmuds, de n'avoir pas dénoncé la mystification qui a trompé le monde, qu'ils connaissaient, dont ils connaissaient le secret, qu'ils auraient pu inscrire et révéler dans des livres, dont l'Église n'aurait pas pu se saisir pour les truquer et faire mentir ignominieusement l'histoire, à partir du IV<sup>e</sup> siècle et au delà <sup>118</sup>.

---

Fin de l'introduction

---

<sup>118</sup> Mahomet, lui-même, sans être dupe des fables chrétiennes judaïques, s'en est fait aussi le complice, contre les Roumis, cil bon Sémite-Islamite, cousin germain d'Israël. C'est ainsi qu'il connaît, - le Coran le prouve, - l'identité historique du lôannès ou Jean et du Crucifié de Ponce-Pilate, du Zacharie et de Joseph, d'Elisabeth et de Marie. Nous verrons tout cela.

